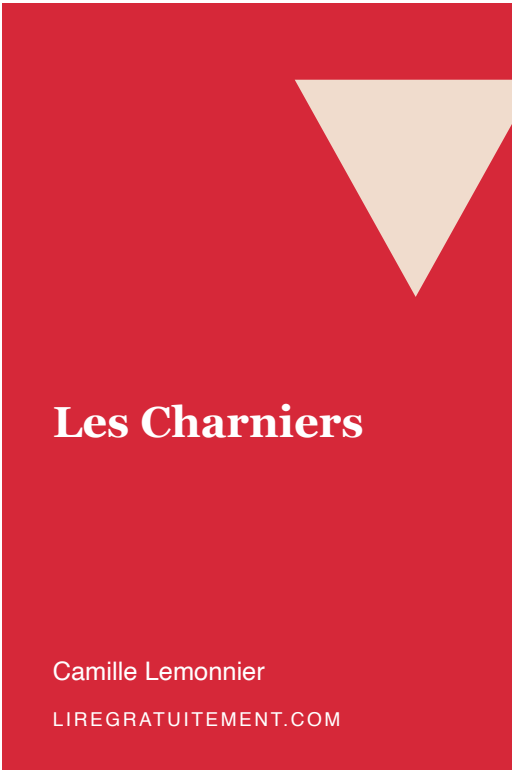


Les Charniers (Lemonnier)

Camille Lemonnier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Avant-Propos

Ce livre a été écrit il y a dix ans, à peu près jour pour jour, et presque dans le sang. Nul étonnement donc qu'il soit rouge et par la forme et par le fond. Il a été écrit d'ailleurs, comme il a été vu, avec l'horreur réfléchie de la guerre.

Aujourd'hui qu'il y a un apaisement dans les esprits, il sera considéré comme une curiosité douloureuse. L'auteur n'entend pas raviver les plaies anciennes : les haines sont en dehors de sa pensée. Il montre simplement la guerre, telle qu'elle fait les vainqueurs et les vaincus.

La différence des temps le contraignait à modifier certaines vivacités de langage : le livre qui paraît en 1880, à peu de modifications près, est le même que celui qui parut en 1870.

Les rares lecteurs du livre d'alors s'apercevraient seulement d'un scrupule littéraire plus grand.

On ne saurait entourer, d'assez de sévérité l'obscur hommage d'un petit livre à une grande Nation.

C. L.

01

— Va pour cinquante francs, dit l'aubergiste en marchant du côté de l'écurie.

Depuis deux jours, les chevaux n'avaient pas reposé trois heures en tout, et de ses cinq bidets il ne restait au licol qu'un petit roussin à courtes jambes et un vieux grison ardennais, poilu comme une vache.

On tira de l'écurie le roussin et le grison et on les mit à une pesante carcasse, montée sur quatre roues qui faisaient en roulant un bruit de vaisselles entrechoquées.

Puis le fouet pétarda : nous descendîmes, au trot des chevaux, les fers claquant, la grande rue de Neufchâteau qui débouche dans les champs.

Nous allions à Bouillon.

Au premier tournant de la route, près d'une grosse ferme où des soldats jouaient au bouchon, une sentinelle croisa le fusil et cria :

— Qui vive ?

C'étaient les postes belges. Ils étaient échelonnés de distance en distance, quatre hommes et un caporal, et se repliaient, à mesure qu'on les relevait, sur leurs campements, dans les villages et dans les champs.

On répondait :

— Belgique.

Le caporal montait sur le marche-pied, mettait la tête dans la voiture, regardait s'il n'y avait pas de contrebande de guerre, disait : c'est bon, et les bidets repartaient, pendant que la sentinelle se replaçait au port d'armes.

Nous traversions successivement des landes, des bruyères et des bois, sous un ciel gris rayé de hachures de pluie. L'horizon plaquait de noir les paysages. On n'entendait dans ces solitudes que le cri du bruant lourdement voletant dans les roseaux, le gloussement de la poule d'eau dans les marais, les querelles des geais et des pies dans les futaies.

Une mélancolie immense suait de la terre amoitie.

Par moments une sourde rumeur lointaine grandissait en se rapprochant : le nez dans les visières, un gros de lanciers passait au galop. Puis le tremblement décroissait ; les hautes silhouettes emmêlées aux crinières flottantes se faisaient petites, au loin. Et le silence recommençait.

Àdeux lieues de Bouillon, les postes se rapprochaient, le mouvement augmenta ; çà et là couraient des ambulances.

La première que je vis me poigna l'âme.

Il y avait quatre chariots à la file, couverts de baches et bourrés de paille qui s'échevelait aux ouvertures.

Cette paille était sanglante, pareille à une litière d'abattoir. Et entassés là-dedans, des hommes avaient de brusques secousses de bétail, les ventres en l'air, avec d'horribles figures lasses. Une lamentation traînait, mêlée au cri des es-

sieux. Et tout en haut, avec son blanc sale, comme un tablier de boucher, le drapeau de la Croix rouge claquait sur cette désolation.

L'ambulance fila comme une vision funèbre.

— Halte ! cria tout à coup une voix éraillée de sergent de la ligne.

La voiture stoppa.

On fouilla la caisse, le dessous des banquettes, les coussins, à la pointe des sabres, et chaque fois que le bois était touché, un choc sourd s'entendait.

— Aïe ! criait le conducteur, pensant aux plaies de sa carriole, presque tendre.

Un cabaret se reconnaissant près de là à son huis surmonté d'une branche de genêt, nous étions entrés. Des paysans braillaient, attablés, les jambières crottées. C'étaient des fermiers des Ardennes. Tandis que leurs attelages fumaient sur la route, ils se coulaient des rasades de piquet. Accroupis ou debout, des soldats fourbissaient près d'eux leurs armes.

Des pénombres rousses noyaient les travées.

Un petit jour zinguant tombait des vitres brouillées, coupait les fumées bleues des pipes brasillant ; et des brandes pétillaient sur les landiers.

Brusquement une porte s'ouvrit, et dans la pièce voisine, parmi des femmes, je distinguai une masse sombre, couchée à terre, avec une tache claire, immobile, de visage.

— Gueulez donc pas ! objurgua une grande vieille sèche, la main sur la serrure.

Il y eut un silence, et un rauquement étranglé gronda, nous arriva comme un râle de bête.

— Y en a plus pour longtemps, fit silencieusement quelqu'un des paysans, entre deux bouffées de pipe.

Alors, un coin du rideau ayant été tiré, je revis les femmes, l'homme étendu, sa chair blême dans des lambeaux de capote française.

— Un sous-officier, m'expliqua le cabaretier.

Il achevait de mourir : on l'avait dû descendre de l'ambulance qui avait passé tantôt. C'était un grand diable d'homme à grosses moustaches, d'une belle car-

rure. Entre ses hoquets il appelait : maman.

On annonçait dans les groupes un convoi de cinq cents blessés.

La voiture repartit.

Près de Bouillon, sur la longue route blanche qui s'enroule en ruban aux parois de l'espèce d'entonnoir où s'enterre la ville, une interminable file de voitures et de cavaliers nous croisa.

Les cinq cents blessés défilaient.

Le convoi montait la côte au pas. Il y avait des caissons et des charrettes. Des têtes sortaient de la paille, blêmes, balantes, secouées par les cahots, quelques-unes entourées de loques rouges, et les yeux avaient d'infinies langueurs, au milieu des chairs poissées. Une odeur de carnage traînait sur ce hachis humain. On reconnaissait la moustache française et la barbe prussienne.

Prussiens et Français fraternisaient dans la douleur et l'agonie.

Parfois une main soulevait un képi. Morituri te salutant. Un soldat nous saluait, d'un geste doux et humble,

Nous atteignîmes les premières maisons de Bouillon. Piéfert, le maréchal, jurait sur le pas de sa forge après ses garçons et criait :

— Fainéants ! vous n'aurez donc jamais fini.

Et les garçons tapaient à grands coups sur le sabot de quatre chevaux qu'on amenait ferrer, pendant que des lanciers chatouillaient avec une branche d'arbre le flanc des bêtes pour les maintenir en repos.

Il y avait deux jours que le désastre de Sedan était accompli.

On dételа.

02

Bouillon est un de ces coins sommeillants de province où les commères s'assemblent sur le pas des portes, causant à petit bruit, de longues heures, et que les bœufs traversent, cornant et bousant, à la file pour aller aux champs. Une paix

noie la ville, en temps ordinaire ; deux ombres se croisent rarement sur le pavé ; et tout à coup cette quiétude d'abandon s'était fondue dans une tourmente.

Nous traversâmes le pont de la Semoy.

La rivière coulait grise, piquetée par la pluie d'un tas de paillettes, sur son lit de cailloux polis et au loin se perdait, amincie, entre des enfilades de collines bleuâtres. Perché sur son roc, le vieux château de Bouillon dessinait au-dessus de la ville son profil hautain.

Un va-et-vient furieux emplissait les rues.

Nous gagnâmes la place, toute comble de bourgeois, de paysans, de lanciers, de prisonniers, de blessés se démenant à travers les pieds des chevaux, les roues des voitures et les porteurs de civières. Et cette cohue faisait un brouhaha terrible, dans le noir de l'après-midi.

Une sueur montait des dos, flottait dans le brouillard du ciel rampant et lourd ; et les uns couraient sans but, les yeux élargis, soudainement revenaient sur leurs pas, les autres piétinaient sur place, attendant on ne sait quoi, perdus dans des songeries. Une stupeur s'appesantissait sur les cervelles. Et la petite place avait l'air d'un cuveau bouillonnant, regardé par les maisons vertes d'humidité, avec le scintillement inquiet de leurs vitres.

Àla fenêtre d'une auberge, de petits messieurs à têtes pommadées, les manchettes tirées sur les poignets, buvaient du champagne, gaîment, avec des filles plâtrées, et quand ils levaient leurs verres, la croix rouge du brassard s'apercevait à leurs bras. On se les montrait.

Un vieil officier d'état-major belge les regardait, les mains dans les poches, goguenard et bougon.

— C'est un peu fort, dit un quidam, indigné.

— Non, répondit-il, c'est naturel. Vous verrez tous les jours ici la même chose. On se donne rendez-vous pour aller voir les morts comme pour nocer après l'Opéra. Les trois quarts de ces porte-brassards sont des viveurs en partie fine avec des Margots en rupture de ban. Histoire de rire. Je vous dis, moi, que c'est naturel.

— Et comment cela peut-il paraître naturel ?

— Très naturel, répondit-il sèchement, tant que vous n'aurez pas modifié l'admirable et détestable convention de Genève.

— Dans quel sens ?

— Dans le sens de la discipline. Fichez-moi une bonne discipline à tous ces gaillards-là, fainéants et désœuvrés, qui viennent chez nous au spectacle, bons à rien qu'à attraper la foire et la migraine, avec des mouchoirs de batiste sous le nez et des flacons d'odeurs dans les poches. Quelqu'un veut entrer aux ambulances. Très bien, monsieur. Votre nom, votre âge, votre moralité, votre profession ? Bon ! on va vous enrôler. Vous enrôler, entendez-vous, comme un soldat, comme un infirmier, comme de la chair à canon. Vous serez de tous les services et de toutes les corvées, ayant, à cause de votre mission, le plus grand honneur, et à cause de cet honneur, le plus grand péril. Ça vous va-t-il ? Alors, en avant, marche ! Plus de noce, plus de folichonnerie, plus de champagne ! De la discipline et un conseil d'honneur pour juger les délits. — Ah ! cré Dié ! ils embrassent les femmes !

Il y eut une courte huée sur la place, puis l'hébétement reprit.

En tournant les yeux, je remarquai un officier des spahis, appuyé de l'épaule contre la porte d'une boutique de cigares. Il paraissait très triste et avait grand air. Un bel arabe blanc, magnifiquement capuchonné dans sa longue crinière, mordait son frein frangé d'écume, aux mains d'un petit paysan. La bête par moments se cabrait, tendant ses fins jarrets comme des ressorts ; on voyait saillir alors, en reliefs nerveux, les veines de son poitrail argenté. Des maquignons plongeaient leurs doigts dans ses naseaux.

— Cent francs, dit à la fin un gros rougeaud en blouse.

— Prenez, dit l'officier, sans regarder l'homme.

Celui-ci dépocha une liasse et fourra un billet de cent francs dans la main de l'officier. Une lutte se peignit sur les traits de ce dernier.

— Jamais ! cria-t-il tout à coup en rejetant le billet.

On eût dit qu'il se réveillait d'un mauvais sommeil.

— Pardon, messieurs, ajouta-t-il, je ne peux pas : j'aime cette bête-là. Mon frère a été tué dessus, et j'ai fait avec elle dix batailles. Quand je la vendrai, je me vendrai avec elle.

Il prit la crinière de l'arabe dans ses doigts :

— Allons ! ma vieille ! il faudra nous faire tuer. Ça vaudra mieux.

Une hilarité creva en ce moment par dessus la foule : c'était une des filles qui venait de s'abattre, soûle, dans son vomissement et les autres riaient, leurs lèvres rouges ouvertes comme des plaies.

Nous allâmes.

Bouillon était encombré de familles françaises qui venaient chercher des nouvelles. Des dames passaient, défaites, en sanglotant. Un vieillard, tombé en démence en apprenant la mort de son fils, vaguait, les mains en l'air. Je vis ailleurs une femme, grande, élégante et belle, qui, depuis deux jours, courait les ambulances pour savoir ce qu'était devenu son mari. Elle interrogeait tout le monde, blême, les yeux en feu, n'ayant ni mangé, ni dormi, ni cessé de marcher la nuit et le jour. On n'imagine rien de plus poignant que cette jeune et fière femme, les vêtements en morceaux, pleine de boue et de sang, qui n'avait plus même la force de pleurer et faisait entendre par instants une espèce de hoquet.

La nuit venait : je cherchai un gîte. Plus une chambre. Je demandai une chaise. Plus une chaise. Je demandai une botte de paille. Plus même une botte de paille.

La perspective d'une nuit passée à la pluie ajoutait à notre mélancolie. Nous questionnions au hasard, dans la foule. Et de moment en moment, le froid du soir perçait un peu plus nos vêtements.

Quelqu'un passa, en houseaux, le sac au dos.

— Rops !

— Vous ici !

— Et bien embarrassé, je vous jure.

Je lui contai le cas.

— Bon ! dit-il, vous avez frappé aux auberges ?

— Oui.

— Eh bien ! sonnez aux maisons. Il y a toujours une figure meilleure qu'une autre. Prenez la meilleure de toutes, affaissez-vous dans le corridor sans vous

rien casser et laissez faire. On vous mettra sur un matelas, vous aurez du vin et vous passerez une bonne nuit.

J'avisai un petit logis, devinant à ses rideaux blancs, bien tirés, un intérieur régulier de vieilles personnes. Mon ami boitait. On nous recueillit.

Je n'oublierai pas la petite chambre sous les toits où je passai, à la veille d'un mauvais jour, une si bonne nuit, ni le café fumant qu'au lever, six heures sonnant à l'horloge, je trouvai sur la table, dans la salle ornée de grands paysages à l'huile, où des cerfs acajou étaient pourchassés par des chasseurs à pourpoints jonquille.

03

Quand on a gravi la côte qui va vers La Chapelle et qu'on a atteint le plateau d'où Bouillon se découvre pittoresquement au fond de son entonnoir, on se trouve dans une vaste plaine bouquetée çà et là de massifs d'arbres et veuve d'habitations.

Marchez cependant : vous verrez bientôt à votre droite les commencements d'une lisière de bois, et devant cette lisière de bois, une grande ferme où les paysans français ne manquent jamais de prendre une chope quand ils passent la frontière.

La frontière n'est elle-même qu'à quelques coups de fusil de là, aisément reconnaissable à un grand poteau peint en blanc, avec deux bras, dont l'un porte cette inscription : France, et l'autre, Belgique.

Il y avait devant la ferme dont je parle un encombrement de carrioles et de charrettes ; des chevaux, mal abrités par des hangars improvisés, recevaient à cru sur leur croupe la pluie qui ne cessait de tomber. Et des flaques d'urine s'étendaient, rouilleuses, découlant partout.

Nous pénétrâmes dans la petite chambre noire où l'on a coutume de s'asseoir pour vider son broc. Un grand feu de bois rougissait les vitres.

La chambrée était compacte et sérieuse. Je vis, collées au feu, quelques silhouettes de vieilles gens qu'une inexprimable angoisse semblait avoir rendues

idiotes. Elles se tenaient immobiles, les mains sur les genoux, ayant on ne sait quelle épouvante dans les yeux.

Chaque fois que la porte s'ouvrait, ces douloureuses figures dressaient la tête du fond de l'ombre et regardaient ceux qui entraient, inquiètes, redoutant de nouveaux malheurs.

Des mères, des filles, des hommes, se mêlaient à ce groupe sombre. Les uns se lamentaient et disaient que les Prussiens leur avaient tout enlevé ; les autres se taisaient ou marmottaient dans les dents des mots, des chiffres, de vagues litanies. De petits enfants à demi nus se pressaient dans les genoux des aïeules, devant l'âtre, et réchauffaient à la flamme leur corps trempé de pluie. Dans un coin, une pauvre femme en haillons pressait de sa main, contre la bouche d'un nouveau-né, sa mamelle aux pointes pâles. Et chacun pensait à sa propre peine, indifférent à celle des autres.

Par moments, un long gémissement sourd s'entendait, entrecoupé par des silences et des sanglots.

C'étaient des villageois de Givonne, de La Chapelle et de Balan qui avaient fui, traqués par les uhlans, les uns à pied, les autres dans les charrois que nous avions aperçus devant la ferme, et ils attendaient les choses prochaines, infiniment navrés et doux.

La mère du nouveau-né, à peine sortie des relevailles, avait été arrachée de son lit et battue à coups de sabre. D'horreur son lait s'était tari dans son sein ; et elle pétrissait sa chair maternelle, comme un fruit vide de son jus, machinalement.

Alors, une femme, grande et bien vêtue, que j'avais à peine entrevue jusque-là, se leva du milieu de trois enfants qui se cachaient dans ses jupes et alla vers cette misère.

— Donnez, madame, lui dit-elle, j'en ai pour un, Dieu m'en donnera pour deux.

Et, dégraffant sa robe, elle mit le petit sur sa poitrine.

Le logis était encombré : dans la paille des écuries, les hommes et les chevaux couchaient pêle-mêle. Les femmes seules avaient des grabats et nuitaient dans les chambres.

En sortant, nous trouvâmes à quinze pas de là, devant un feu de bois que la pluie étouffait à chaque instant, une famille entière ventrée dans la boue, sous deux charrettes qu'on avait couvertes de branches en manière de toiture.

Sur le feu rôtissaient des pommes de terre ramassées dans les champs. Les enfants criaient. La mère sanglotait. Et brusquement l'homme apparut, disant qu'il revenait de Bouillon où il avait vainement cherché du travail.

04

Un autre spectacle nous attendait plus loin. Comme nous venions d'atteindre le point de la route où s'embranche la chaussée qui va vers Florenville, nous aperçûmes une quinzaine de chevaux attachés les uns aux autres par le col ou la queue et conduits par deux paysans patibulaires.

J'eus plus tard, dans cet horrible pèlerinage, des angoisses et des secousses sans cesse renaissantes ; mais je n'oublierai jamais le cheminement de ces bêtes, victimes de la brutalité des hommes.

Un reste de vie entrechoquait les os de leurs affreuses carcasses. Ils étaient tous troués d'éclats d'obus, le ventre ouvert, sans yeux, les mâchoires fendues, avec des plaies rouges, et, par un trou rond, l'un d'eux laissait aller le bout d'un boyau. On eût dit plutôt des déchiquetures d'êtres vivants, et ils se traînaient lamentablement en boitant et laissant du sang sur la route.

Leurs conducteurs, sinistres ramasseurs d'épaves, les avaient raccolés dans les campagnes et les conduisaient à l'abattoir. Peau et viande compris, ils avaient supputé que l'équarrissage paierait, avec un surplus qui serait leur gain, les frais de la douane.

Les bêtes s'étant arrêtées un moment, il fallut les mettre en branle. Dur effort. Les croupes s'affaissaient, les têtes pendaient à terre, un commencement d'agonie les immobilisait.

Les hommes tapèrent alors à coups de trique. Les vertèbres sonnaient comme du bois. Cette boucherie énorme remua enfin, mais un grand bai-brun, qui avait la jambe cassée, tomba tout à coup, entraînant avec lui un mulet dont les reins étaient écrasés ; nous coupâmes les cordes et la funèbre procession repartit, le bai-brun et le mulet en moins, qui restèrent sur le chemin.

Nous poursuivîmes vers la Chapelle.

La route était couverte de monde. Hommes, femmes, enfants fuyaient. Par moments on entendait un grand roulement : c'était une ambulance qui passait. De maigres chevaux traînaient des carrioles où l'on avait entassé des lits, des bahuts, des mées : les mâles, chargés d'ustensiles, marchaient à côte. Un vieil homme ou une vieille femme levait parfois son bâton au passage de ces déménagements et demandait à monter, avec un sourire humble. Un paysan, la hotte au dos, s'était attelé, côte à côte avec son bidet, au haquet où s'accroupissait sa famille, et fraternisait au coup de collier, suant, criant miséricorde par toute sa maigre et hâve silhouette. Des fils emportaient leur père sur leurs épaules et les petits enfants s'accrochaient aux jupons des mères. Il y avait des groupes harassés qui se reposaient dans la boue du chemin.

Au détour d'un sentier, un cheval mort mit soudainement sa silhouette crispée. Il avait roulé du talus, dans une flaque d'eau. C'était le premier. Le défilé des cadavres ne devait commencer qu'après La Chapelle.

05

Une chaussée qui va s'élargissant de droite et de gauche entre deux rangées de maisons et forme place devant une vieille et noire église, voilà La Chapelle.

Un ciel lourd, quadrillé de pluie, estompait les maisons et l'église : çà et là, des carcasses de toits brisés se profilaient sur les nuages gris. Une surtout, entièrement évidée, comme une sculpture gothique démesurée. Partout, d'ailleurs, les petites façades jaunes étaient égratignées d'éraflures de balles ; le plâtras croulé laissait voir à nu la brique, comme un moignon. Vis-à-vis l'église, un barbier avait eu ses vitres cassées ; près du barbier, une femme, qui regardait de la fenêtre la mitraille voler au loin, avait été renversée par l'entrée d'un obus. On voyait très bien le trou rond qu'avait fait l'obus à la gauche de la fenêtre, et il ne restait plus au châssis de la croisée qu'un morceau de vitre et un bout du montant. Ce petit tableau froid et nu faisait mal à voir.

Une clarté aigre polissait le rebord des toits et les bois de charpente gisant dans la rue luisaient humidement. De longues lézardes dentelées en scie crevassaient les quatre murs de l'église, avec des baies régulières et larges dans le haut. On pouvait suivre l'enchevêtrement des charpentes dans la partie qui avait sauté,

et une nuée de briques s'était aplatie devant la porte cintrée, placardée aux deux côtés d'affiches pastorales.

Deux Prussiens, dont l'un fumait sa grosse pipe de porcelaine à fleurs sur une chaise renversée en arrière et l'autre, à genoux et les mains aplaties contre terre, soufflait sur un feu de bois mouillé pour le faire prendre, étaient les seules figures apparentes dans cette désolation. Par intervalles pourtant une tête s'allongeait derrière la haie et un paysan montrait le bout de ses épaules, regardant tout sans rien voir, l'œil en dessous.

Le village avait fui ; les portes étaient partout ouvertes. Une désolation de cimetière s'était appesantie sur les demeures vides et par de là continuait, dans les sillons de la terre brune, solitaire.

On sait que toute une demi-journée le canon avait tonné derrière La Chapelle, et le soir, les gens du village avaient vu rougeoyer des clartés d'incendie dans le ciel.

06

Quand on a dépassé La Chapelle, on trouve en contrebas de la route, à droite et à gauche, des plaines onduleuses qui tantôt se renflent en collines et tantôt se creusent en vallées.

De part et d'autre, néanmoins, elles s'élèvent par des pentes insensibles jusqu'à l'horizon où elles forment de vastes buttes délinées en lignes presque droites.

Àcette époque de l'année il ne restait plus aux champs que des légumineuses et des fourragères ; et les terres à céréales, hérissées d'un fouillis de tiges coupées à ras du sol, s'embroussaillaient dans une teinte roussâtre.

Aussi loin que portaient les regards, on n'apercevait que terrains dévastés.

Les carrés de légumes, bouleversés par le sabot des chevaux et le soulier des fantassins, s'amalgamaient dans une glaise lie-de-vin, avec un hachis de verdures et de racines confuses ; et le piétinement s'étendant de proche en proche, finissait par se noyer dans l'uniformité morne de la plaine.

Tout au bout, les grandes buttes apparaissaient, plaquées de tons jaunes, semblables à ceux des défrichements de bois vus à distance, avec la tache claire des racines tranchées et le bossèlement pelé du sol. Au bas des buttes, des tas noirs se massaient, que le brouillard empêchait de distinguer nettement.

Nous avancions dans la terre retournée comme par un labour, péniblement, et tout à coup, vers la gauche, elle prit la viscosité molle d'un mortier largement mouillé ; aux sillons des roues nous reconnûmes qu'un parc d'artillerie avait campé ou manœuvré dans cet endroit.

Par surcroît, un petit bois qui avance en pointe de ces côtés était jonché de branchages et d'écorces d'arbres.

Il y avait eu là une action.

Nous ne distinguâmes d'abord par terre que des tessons de bouteilles, des ossements de bêtes tuées, des bidons de cantine et la cendre des bois qui avaient servi à faire les feux.

Mais plus loin, des timons de charrettes, des sacs, des morceaux de vêtements, des crosses de fusils, des baïonnettes sans pointe, des sabres sans garde, des souliers, des longes, des étriers, des fers de chevaux formaient un fouillis.

Dans un pli de terrain quelques centaines de piquets s'alignaient, fichés en terre, sur une double rangée ; et c'était particulièrement le long de ces piquets que la terre, très remuée, semblait avoir été passée à un âpre et violent hersage. À tout bout de champ nous glissions dans des mares rouges, accrues par la pluie, et faites de sang et d'urine mêlés, dont le dessus bouillonnait, avec des claquements secs de petites vésicules crevant à l'air. Et de la paille croupissait dans ces flaques, répandant une forte odeur chevaline.

Évidemment nous étions dans un campement de la cavalerie.

Àmesure que nous marchions, les traces des feux de bois devenaient plus fréquentes.

La plupart avaient été allumés pour la cuisine du soldat.

Il n'était pas rare, en effet, de trouver, près des cendres, des peaux et des graisses de bêtes, ou bien dans les cendres mêmes, des pommes de terre rôties avec la pelure.

Au loin, de confuses masses blanches et brunes pommelaient la colline, tranchant sur la verdure d'un pré. Une de ces masses semblait bouger.

Je m'armai de ma lorgnette et vis quatre chevaux attelés à un affût, desquels trois avaient été probablement tués par un obus. On distinguait très bien les efforts que faisait le quatrième pour se dégager des traits ; mais autant qu'il me parut, une de ses jambes avait été emportée, et on l'avait laissé là pour qu'il crevât. Des sacs et des shakos avaient roulé en avant de lui.

Et tout à coup, la distance ayant diminué, un spectacle autrement lamentable s'offrit à notre attention.

Les trois tas noirs, entrevus tout à l'heure, au bas des buttes, étaient à présent trois cadavres d'hommes, à demi-aplatis, noyés dans les tons bruns du sol. La face d'un des cadavres faisait seule sur le noir du champ un trou blanc, immense.

Et nous vîmes ceci :

Celui qui était le plus rapproché des chevaux avait chu sur le dos et l'on ne distinguait que ses deux jambes repliées, les genoux en l'air.

Le second, étendu sur le ventre, reposait à plat, les bras étendus, et ne laissait voir que son dos et son occiput.

Le troisième était tombé sur le flanc et avait mis pour mourir son bras sous sa tête.

La mort, dans la solitude de ces plaines, par cette petite pluie qui embrouillait tout, sous ce ciel d'un gris qui ne finissait pas, donnait au paysage une rigidité terrible.

Si petit qu'il apparaisse, le cadavre remplit le ciel et la terre d'une inexprimable horreur.

Je n'ai jamais mieux senti combien un homme est peu de chose dans la nature, et cependant combien il est grand dans la société.

Ces trois êtres, vagues charognes aujourd'hui, que la pluie et les vers désagrégeaient minute par minute, n'occupaient sur la vaste colline qu'une parcelle de terre presque invisible à l'œil nu, et pourtant leurs trois destinées, soudainement brisées, laissaient peut-être derrière elles une idée, une mission ou simplement un labeur qu'aucun autre n'achèverait jamais.

L'éloignement d'ailleurs et l'épaisseur du brouillard ne permettaient plus même de conjecturer au service de quel despotisme ils avaient saigné.

Nous rencontrâmes plus loin des huttes en paille dont la plupart tenaient encore parfaitement et qui étaient construites au moyen de trois piquets réunis en faisceau.

L'eau n'avait pas percé au travers : nous nous reposâmes un instant dans la plus grande, après avoir allumé un feu de brandes auquel nous séchâmes nos habits.

Indubitablement la plaine que nous venions de parcourir avait été le théâtre d'un engagement ; la masse des vivres laissés sur le champ et les fragments d'équipement jetés çà et là pêle-mêle, indiquaient en outre un délogement rapide, compliqué d'une déroute.

Les huttes de paille, au contraire, intactes dans le bouleversement général, semblaient marquer une occupation postérieure au délogement.

Sans renseignements et abandonnés à nos seules investigations, nous cherchâmes à nous retracer ce qui s'était passé en cet endroit.

Les feux, foulés aux pieds et garnis encore de la cuisine du soldat, flambaient au moment où parut l'ennemi.

On ne l'attendait pas : une débâcle s'en était suivie.

Et comme pour confirmer ces suppositions, sur un large parcours, les talus étaient défoncés par le galop de la cavalerie. Elle avait traversé la route et s'était jetée dans les plaines qui sont de l'autre côté.

07

L'auteur de ces lignes tient particulièrement à leur garder le caractère de notes, et il ne veut ni philosopher, ni conjecturer, ni inventer. Il raconte ce qu'il a vu et il le raconte comme il l'a vu, le plus simplement qu'il peut, sans exagération.

Il était deux heures de l'après-midi quand nous débouchâmes dans les Fonds de Givonne. Le bourg se compose d'un cent ou deux de maisons, plantées en deux files inégales sur les pentes de la chaussée ; et de grands arbres régulière-

ment alignés se massent sur un terre-plein, après les dernières maisons, faisant vis-à-vis à la façade blanche d'un château.

Le drapeau de Genève flottait sur le pignon : le château avait été transformé en lazaret.

Des troupes allemandes occupaient les Fonds et les maisons étaient pleines de soldats : on les voyait, en bras de chemise, accoudés sur le rebord des fenêtres, fumer la pipe. Par les croisées étroites et basses des rez-de-chaussée, on apercevait aussi, autour de la table de famille, les maîtres du logis debout et les Prussiens assis, prenant ensemble leur repas. Des portes ouvertes sortaient des bruits de voix ; la soldatesque se chamaillait. Et mélancoliquement un cornet à piston trompettait un air du pays, très lent, qu'entrecoupaient les clairons grêles, au loin. Ailleurs, un gros Bavarois doux et barbu s'amusait à faire sauter sur sa tête un gamin qui pleurait, riant beaucoup, ce gros gars, de la frayeur qu'il causait. Dans une grange transformée en écurie, quatre gaillards étaient plantés devant un cinquième qui avait une cravache à la main et tapait du pommeau sur la porte de la grange. Et ce cinquième se démenait furieusement, en hurlant les notes d'un chant. Les quatre autres, de tout jeunes gens, ouvraient de larges bouches, et les yeux roulant dans la tête, répétaient les notes de l'homme à la cravache. Au bout de quelques minutes, après qu'on eut recommencé plusieurs fois, les cinq hommes partirent d'accord et entamèrent un refrain d'une voix rauque.

Àchaque instant, des soldats arrivaient de l'extrémité de la rue, portant des bottes de paille sur le dos ; d'autres, les manches de la chemise retroussées, revenaient de la fontaine avec des seaux dans les mains ; et quelques-uns, armés de balais, nettoyaient les rigoles des écuries. Il y en avait qui pansaient leurs chevaux ou brouettaient les fumiers du côté des trous à purin.

Raide en selle, un cavalier posait devant la porte d'une maison. Un sous-lieutenant parut à la fenêtre et lui remit un pli. Le cavalier fit le salut militaire et partit à fond de train. Le cliquetis des fers se mêla un moment aux aigres sonneries des cuivres.

Puis quatre dragons débouchèrent d'une ruelle, tenant leurs montures par la bride. Un d'entre eux qui avait des galons donna un ordre. En un instant les trois autres furent à cheval, le mousquet au poing, et la petite troupe descendit au trot la chaussée.

Nous atteignîmes l'issue du bourg.

Sur la place, devant le château changé en lazaret, plusieurs voitures d'ambulances stationnaient.

On descendait les blessés.

Les voitures étaient de différentes sortes : les unes, simples chariots remplis de paille, servaient aux moins grièvement blessés ; les autres, grands caissons suspendus sur ressorts et divisés en compartiments qui ressemblaient assez aux tiroirs des cabines de navires, recevaient les malheureux qu'on avait déjà amputés ou que des blessures graves ne permettaient pas d'exposer aux cahots des chariots.

Soldats, infirmiers et médecins supportaient sur leurs épaules et leurs bras tendus les corps mutilés qu'on relevait un à un, au milieu des hurlements et des lamentations, du fond de la paille sanglante.

On les mettait ensuite sur des brancards.

Je suivais des yeux par la grande porte du lazaret, la sinistre procession des blessés tordant leurs moignons et des porteurs courbés sous les bricoles. Lentement les groupes décroissaient dans la vaste cour, masses noires et douteuses, montaient un perron en raidissant leurs bras pour maintenir horizontalement les brancards, et comme des ombres rentrant au sépulcre, disparaissaient dans la profondeur des corridors. Et pendant que les porteurs, cadençant leur marche, battaient le pas pour que l'un n'allât pas plus vite que l'autre, des hurlements se mêlaient au bruit régulier de leurs talons sur le pavé.

Parfois quelqu'un retirait de la paille une jambe, un bras ou une main. Il y avait des moments d'épouvantable confusion.

— À qui ? demandaient les infirmiers.

— À moi, râlait une voix.

De certaines fois, personne ne répondait.

Sur un brancard s'étalaient quatre ou cinq de ces horribles débris non réclamés, et des blessés les regardaient, blêmes, les sourcils levés, pensant au martyr de leur propre chair.

Tout à coup il se fit un mouvement.

Un soldat français était demeuré dans un caisson. Deux hommes montèrent, robustes, carrant leurs épaules, comme pour une besogne difficile.

La porte du funèbre wagon était large ouverte et des brassards se pressaient devant, guettant le moment de venir en aide.

— Hé ! Grupet ! prends-le par les épaules… Comme ça ! dit un du groupe.

Les infirmiers allèrent à quelque chose qui gisait dans le coin et firent le geste de détacher des liens. C'était le blessé, qu'il avait fallu attacher, à cause d'une fièvre cérébrale furieuse.

Une lutte s'engagea : on entendait un piétinement mou et sourd.

— Hardi ! Aïe donc ! cria le groupe.

Le gaillard, d'un grand mouvement, s'était jeté à bas de son grabat, et, debout, avec des grincements de dents et des cris exaspérés, se débattait contre les infirmiers. La chair frappée claquait dans l'obscurité, avec un bruit gras, étouffé. Ils hélèrent.

Deux hommes grimpèrent.

Àquatre alors, s'arc-boutant, on s'empara du malheureux qui, entouré de bras puissants, pieds et poings liés, apparut sur le seuil de la voiture en poussant des hurlements de bête, écarlate, les yeux convulsés, ayant de l'écume aux lèvres.

Cinq minutes auparavant, j'avais vu un officier français se dresser sur la civière où on l'avait couché et arracher des mains d'un prussien sa jambe coupée en criant :

— Touchez pas ! C'est ma jambe ! Heu ! heu !

Et tous ceux qui avaient passé devant moi depuis un quart d'heure, répétaient :

— Tuez-moi ! La mort ! La mort ! Une balle dans la tête ! Heu ! Aïe ! Heu ! Tuez-moi, pour l'amour de Dieu. Heu ! Il n'y a pas de Dieu ! Je souffre trop, nom de Dieu ! Par pitié, jetez-moi là ! Je n'en puis plus !

Et voilà ce qui apitoyait les médecins eux-mêmes, car aucun amphithéâtre ne leur avait montré tant de douleurs à la fois, et ils mordaient leurs moustaches, les sourcils froncés.

08

Comme nous quittions ce spectacle de désolation, un grand roulement sourd ébranla le pavé parmi le claquement des fouets.

Des attelages débouchaient sur la place, tumultueusement, haquets, tombereaux, chariots à ridelles, précédés d'un vaguemestre. C'était un convoi d'approvisionnements.

Nous remarquâmes que ces convois allaient toujours le grand trot, et, dès ce moment, nous en rencontrâmes continuellement. On entendait un grand bruit, et à peine s'était-on rangé qu'on voyait passer au travers de la pluie, immobiles en selle, avec leurs barbes fauves et leurs nez camards, les hautes statures des cavaliers drapés dans leurs longues capotes grises. Deux ou trois hommes accompagnaient chaque chariot, montrant de grosses têtes sales secouées par les ressacs.

Dans le bourg que nous venions de traverser, comme à La Chapelle, nous n'avions presque point rencontré d'habitants. Et ceux que nous avions aperçus étaient presque tous de vieilles gens demeurées seules, moins pour garder les maisons, cela ne servait à rien, que pour y mourir, s'il fallait mourir. Parfois une aïeule descendait, la tête basse et sans regarder devant elle, les marches de sa maisonnette, et, des seaux dans les mains, s'en allait puiser l'eau à la fontaine. Puis, remarquant de l'amitié sur nos visages, elle nous disait tristement bonjour ou levait ses yeux vers le ciel, comme pour le prendre à témoin des choses qu'elle avait vues. Et cette résignation morne rendait plus forte la désolation générale.

Çà et là toutefois une famille, ou plus courageuse ou plus confiante, continuait à vivre sous le toit domestique, hommes, femmes, enfants rassemblés pêle-mêle dans une chambre, pour être plus près l'un de l'autre. C'est ainsi que le maréchal de l'endroit n'avait pas voulu quitter sa forge, qui est à l'entrée du bourg, voisine d'une auberge décorée d'un soleil en fer blanc à rais ébouriffés. Les paysans, au bon temps, descendaient de cheval à la porte du brave homme et ne manquaient jamais de le convier à une chope à l'auberge du Soleil d'or. Aujourd'hui l'auberge était vide et l'enclume muette. Personne n'offrait plus à boire au ferrant et il rôdait, bourru sous son poil roux, ayant mis bas son tablier de cuir. Quelques-uns étaient restés par cupidité.

La fumée de nos pipes nous ayant altérés, nous entrâmes dans une maison sur la porte de laquelle se balançait une branche de sapin, au risque de nous en-

tendre dire pour la centième fois que les Prussiens avaient tout bu.

Une petite femme, jaune et sèche, nettoyait là, dans une chambre enfumée, des bretelles de tambour. Elle vint à nous, et comme nos souliers à clous faisaient du bruit en écrasant le sable sur les carreaux du sol, elle nous montra quelque chose dans la chambre en mettant le doigt sur la bouche.

— Chut, dit-elle, il dort.

09

Nous distinguâmes alors dans l'ombre quatre chaises sur lesquelles on avait mis une table renversée les pieds en l'air ; entre les pieds de la table un matelas avait été étendu, avec des couvertures.

— Le pauvre cher garçon, dit la vieille. C'est un Bavarois. Figurez-vous qu'il n'a pas vingt ans. Un enfant, quoi ! Et on vous prend cela à leurs mères ! Oh ! pour sûr, il en réchappera ! C'est des coliques, mais il a la fièvre par dessus le marché, et c'est pitié d'entendre ses dents claquer. On a voulu le porter avec les autres, à leur boutique d'hôpital ; moi, j'ai dit non, je n'aurais jamais consenti. C'est un tambour. Voilà plus d'une heure que je me déchire les mains à nettoyer sa petite garde-robe. Il est si gentil, il me parle avec les yeux. Je suis bien triste qu'on m'ait pris notre lit, car j'ai dû lui en faire un avec une table, et ce n'est pas gai de coucher sur du bois. Le pauvre chéri ! Je vous demande un peu : vingt ans ! Ah ! c'est que le mien n'en a pas beaucoup plus, voyez-vous, et on me l'a pris aussi, et quand je soigne celui-ci, je me figure que quelqu'un soignera bien aussi mon garçon, s'il est malade.

Tout à coup on entendit un piétinement devant la maison et la porte s'ouvrit avec fracas. Quatre soldats, à capote grise, entrèrent en gesticulant et en criant, prirent des chaises, déployèrent sur la table une carte de route, et, comme s'ils eussent été chez eux, sans nous regarder ni personne, tous les quatre, penchés sur la carte et l'index en avant, se mirent à discuter bruyamment.

La petite femme prit le plus braillard par le collet et lui montra l'endroit où était son tambour. L'autre regardait, la main sur les yeux, et haussait les épaules, ne comprenant pas. Alors, elle le prit par le bras et le tira vers la petite chambre noire.

Le gaillard se laissait faire, docile.

Quand il eut vu, il dit un mot à ses amis, la salua poliment, nous salua aussi, et toute la troupe fila sur la pointe du pied, avec une gravité comique.

Nous demandâmes à boite, mais l'hôtesse se lamenta fort de n'avoir que de l'eau à nous offrir, et à son tour, après les autres, elle nous jura bien que nous ne trouverions ni un verre de bière ni une goutte de vin jusqu'à Sedan.

— Ils nous ont tout pris, dit-elle, et nous mourrions de soif sans l'eau de la fontaine. J'avais hier deux porcs qu'on devait tuer à Noël ; eh bien ! ils me les ont pris aussi. Il ne me reste plus un morceau de pain, mais j'avais enterré des pommes de terre, et je les fais cuire sous la cendre, la nuit, quand ils dorment. Ah ! misère !

Nous quittâmes ce logis misérable, et ayant enfilé le sentier voisin, nous tombâmes, à quelques pas de là, sur une sentinelle prussienne qui se mit à nous suivre, répétant à demi voix, d'une mine humble et triste :

— Tabac…Tabac.

Nous en laissâmes tomber dans le creux de sa main quelques pincées.

Le pauvre diable eut un large rire de bonheur et nous remercia, la main posée sur son cœur ; puis, comme nous nous enquérions de la route, il nous expliqua, avec volubilité, qu'en allant droit devant nous, nous trouverions un château défoncé par la mitraille et un peu plus loin un moulin à eau près duquel il y avait eu une déroute.

Nous marchâmes alors d'un bon pas.

Bientôt le château se dessina devant nous : il n'y avait plus une vitre aux fenêtres et les murs étaient labourés par les balles, de haut en bas.

Personne n'habitait plus cette sombre demeure ; les rideaux, secoués par le vent, pendaient dans la pluie, des portes grinçaient sur leurs gonds ; et, dévastées, les chambres béaient à l'air, ressemblant à des tombeaux saccagés. Seul, un maigre chat noir, arrondi en boule sur l'appui d'une croisée, semblait survivre à la ruine du reste. Il nous regarda passer de ses prunelles barrées de jaune, mélancolique et doux.

Nous trouvâmes le moulin à cinq minutes de là ; il formait, à la bifurcation de deux routes, un bloc massif très endommagé extérieurement.

La grande roue, détraquée, s'immobilisait sur ses palettes. Le toit s'inclinait, à demi effondré. Des décombres gisaient sous les murs, par tas. Tout indiquait le passage terrible des boulets.

Du reste, plus une âme dans ces grandes cours sur lesquelles les peupliers se balançaient avec des lamentations ; et l'eau des gouttières, en clapotant sur le pavé, d'un petit bruit monotone qui ne décessait pas, rendait cette solitude plus vide encore.

10

Un talus s'élevait devant le moulin, très haut, presque perpendiculaire, et sur toute sa largeur était labouré comme par la dégringolade d'une troupe d'hommes. Des gazons, arrachés par les clous des souliers, avaient roulé au bas, laissant apparaître la terre, comme de la chair à travers des écorchures. Et le piétinement se continuait sur le chemin, parmi de grandes boues noires, où des flaques d'eau luisaient aigrement sous le jour d'acier qui tombait des nuages.

Toute sorte de choses, shakos, sacs, gourdes, gibernes, fusils brisés, gisaient là pêle-mêle, mais surtout au pied du talus. Et il y en avait par centaines. Nous vîmes aussi des lambeaux d'habit, des fragments d'épaulettes, peu de casques, et, particularité singulière, beaucoup de souliers.

Vainement nous nous demandions comment tant de souliers avaient pu être délaissés dans un même endroit. On nous avait déjà dit que les morts étaient enterrés avec leurs habits et qu'il n'y avait véritablement que la giberne, le sac et le shako qui leur étaient enlevés.

Or, beaucoup de sacs et de shakos étaient demeurés sur la pente du talus, et les souliers s'entassaient sur le chemin. Il nous fut permis de supposer que la déroute, comme une eau qui descend des montagnes, avait dévalé la raide déclivité, venant des champs qui sont sur le plateau, et que les fuyards, pour descendre plus vite, avaient tout jeté bas.

Cette débâcle, l'ennemi dans les reins, au bord d'un ravin où il avait fallu se précipiter en se bousculant les uns sur les autres, était quelque chose d'horrible à imaginer.

Presque toutes les armes et la plupart des débris qu'on voyait par terre avaient appartenu à des soldats français. Je relevai successivement des gardes de poignards, des crosses de chassepots, des fez de turcos et jusqu'à des sacs de mobiles.

Un cadavre de cheval était échoué à mi-hauteur du talus. Le poitrail, visé d'en bas, montrait ses trous noirs, pareil à une cible ; et sous la crinière, un gant se dissimulait, dans lequel la main était restée.

Il y avait des endroits où le sable moins poreux n'avait pas absorbé le sang : une rouille les rougissait ; et aux broussailles des caillots gluants pendaient, avec de la chair humaine.

Point autre chose. La route, étant route vicinale, avait été balayée de ses morts.

Par moments une voiture passait, et tantôt c'était un bidet attelé à une carriole de paysans emportant leurs meubles, tantôt un fringant attelage conduit bride sur le cou par des prussiens.

Nous eûmes plus d'une fois l'occasion de rencontrer sur les velours éclatants d'un coupé de maître, des soldats ivres qui riaient en fumant leur pipe, tandis qu'un des leurs, assis sur le siège, fouettait à tours de bras de magnifiques pursang emportés au galop. Et plus d'une fois, en traversant les villages, les paysans nous dirent :

— Ça, c'est les chevaux de M. le comte un tel ou de M. le baron un tel, qu'ils ont volé dans les écuries du château.

Comme nous arrivions au bout du ravin, nous entendîmes des voix dans un taillis, et l'une de ces voix disait :

— En voici un qui a encore sa croix sur la poitrine.

C'étaient deux hommes de Givonne qui étaient venus voir leur champ et avaient découvert, sur la lisière du bois, le corps d'un lignard. Ils conjecturaient comment ils feraient pour l'enterrer et s'il ne valait pas mieux revenir le lendemain avec des pelles.

Le trépassé gisait, maculé de sang et de boue. Une de ses mains, crispée à la cartouchière, semblait vouloir en soulever le couvercle de cuir. Et petit à petit, le

sol avait cédé sous la pesée des reins qui s'étaient enfoncés, tassant les mousses spongieuses.

Noir et terreux, le pauvre mort, montrant les dents sous une moustache hérissée, souriait épouvantablement. Quelqu'un ouvrit la poche du pantalon et en retira un mouchoir dans lequel il y avait une pièce blanche de deux francs, des noix, un peigne et deux morceaux de lettres qui joints ensemble, ne nous dirent rien.

Un des deux paysans nous apprit alors qu'une pauvre mendiante de Balan en tournée, son cabas à la main, ayant entendu venir à elle un grand bruit au moment où elle s'engageait dans le chemin creux, s'était mise à courir jusqu'au moulin et y était entrée. Elle était montée au grenier et de là, par une lucarne, elle avait vu des Français poursuivis par des Allemands. Les Français avaient sauté dans le ravin, mais en sautant la plupart s'étaient ou démis le pied ou cassé la jambe, et ils avaient roulé comme une avalanche au bas du talus. Et la vieille les avait vus se relever un à un quand la trombe fut passée, ôter leurs souliers et se traîner sur leurs pieds nus après avoir cassé des branches aux arbres pour s'en faire des bâtons.

Ils nous demandèrent de quel côté nous allions ; quand nous leur eûmes répondu que nous comptions être à Sedan le soir ;

— Pressez le pas, messieurs, nous dirent-ils, car le soir tombera dans une couple d'heures et les routes ne sont pas sûres.

11

Au milieu des landes qui filent à droite et à gauche de la route, nous vîmes, à quelque temps de là, se détacher sur les massifs roux d'un parc de grands pans de murs blancs. C'était à la fois une papeterie et une habitation de plaisance, et, comme du château des Fonds de Givonne, on en avait fait un lazaret. Au-dessus de la porte d'entrée flottait la Croix rouge.

Le long des clôtures, un convoi d'ambulances s'avançait au pas ; un homme à cheval s'en détacha, entra au galop dans les cours, comme quelqu'un qui apporte un ordre, rapidement mit pied à terre.

Près de la porte, sur la plate-forme d'un double escalier formant retrait sous les marches, s'élevait une sorte de pavillon de concierge. Une femme parut sur le seuil, et, nous voyant trempés, nous invita à nous sécher au feu de la famille.

Nous aperçûmes alors, dans la niche étroite creusée sous l'escalier, un vieillard, une femme et deux enfants. Ils avaient allumé sur la pierre un feu de bois, et debout, collés l'un à l'autre de peur de s'appuyer au mur qui suintait, ils essayaient de se réchauffer.

— Voilà deux jours que nous sommes ici, me dit la femme. Nous sommes de Bazeilles où il n'y a plus une maison et nous n'avons pas même pu emporter un pain. Nous avons couru toute cette horrible nuit, et Bazeilles était en feu derrière nous, si bien qu'on voyait à plus d'une lieue. Et voilà mon mari, monsieur, et ces deux enfants sont ceux d'un voisin que les scélérats ont égorgé. La dame que vous venez de voir nous a bien voulu recevoir à coucher dans son grenier la première nuit et elle nous a donné du pain, quoiqu'il n'y en ait plus nulle part. Et maintenant nous sommes ici, parce qu'il lui est venu des parents, et qu'il a bien fallu leur donner le grenier. Béni bon Dieu, prenez-nous en pitié !

Nous pénétrâmes dans le pavillon.

Il abritait quinze à dix-huit personnes, hommes, femmes, enfants, hâves, en guenilles, farouches. Un pêle-mêle de meubles sens dessus dessous encombrait la petite chambre. Dans l'âtre brûlait un feu de branches sèches. Un enfant tendait ses petites mains transparentes à cette chaleur, les pommettes enflammées, ayant par moments un tremblement dans les membres. La fièvre faisait claquer des os et des dents, ça et là. Et ils étaient tous tassés les uns sur les autres dans une buée fétide de sueurs et de pissats.

Une grand'mère tenait ses petits enfants dans ses genoux et s'écria à notre entrée :

— J'ai vu bien des choses, mais on ne verra plus celles que je viens de voir.

La mitraille avait décoiffé le pavillon d'une partie de sa toiture et cassé les vitres qu'on avait remplacées par du papier. Des balles entrées par les fenêtres avaient sifflé dans les chambres et troué la muraille. On me montra une glace de lavabo qui avait volé en pièces ; ailleurs, un verre recouvrant une image de la bataille de Waterloo, en éclatant, avait griffé de mille éraflures le petit Napoléon lithographié, sans toucher au reste de l'image. Sedan s'ajoutant à Waterloo ! La légende napoléonienne semblait s'anéantir dans cette ironie suprême.

Pendant deux mortelles heures, cette malheureuse famille, couchée par terre contre les fenêtres, sous les matelas, avait entendu retentir sur son abri les volées de la mitraille. Les murs tremblaient ; un ouragan secouait la terre souterrainement ; toiles, châssis, cheminées s'abîmaient dans des fracas. D'un geste violent la femme arracha le mouchoir qui lui couvrait la tête et me montra ses cheveux blanchis par les angoisses.

— Mais pourtant le drapeau aurait dû les avertir qu'ils tiraient sur un lazaret ? observa quelqu'un.

— Voyez le drapeau, répondit cette femme, ils l'ont criblé.

En ce moment le convoi entrait au château. Une demi-douzaine de membres de la Croix rouge le précédaient à cheval. Quand les caissons passèrent, les hurlements que nous avions entendus naguère éclatèrent avec la même horreur.

Rien de sinistre comme les roulements sourds de ces lourdes voitures où il y a du canon et du corbillard. Les infirmiers, les manches en sang, sautèrent à bas des voitures et marchèrent sur les côtés. Un d'entre eux nous dit qu'ils arrivaient de Sedan et que, depuis deux jours, ils avaient amené au lazaret deux cents blessés.

Cinquante étaient morts.

12

Nous remerciâmes les pauvres gens qui nous avaient réchauffés à leur feu, et nous nous remîmes en route.

Sur notre droite, à une portée de fusil de la route, se montrèrent les toits plats et le clocher ardoisé d'un village où des cheminées fumaient. Devant le village, des champs s'étendaient, dévastés et portant des traces de campement.

La plupart des arbres qui croissaient dans ces champs avaient été coupés par la mitraille ou abattus pour les feux de nuit.

Nous nous trouvions en présence d'un nouvel engagement et il nous sembla, cette fois, que le nombre des armes prussiennes abandonnées était proportionnel au nombre des armes françaises que nous trouvions aussi sous nos pieds.

La vue d'une troupe de gens et d'animaux qui suivaient un petit chemin venant du village et aboutissant à la chaussée, nous arracha un instant à la pensée des choses dont ces lieux avaient dû être témoins.

Quelques hommes étaient à cheval, les autres cheminaient à pied ; ils marchaient en deux compagnies, régulièrement, du pas rhythmé des soldats.

Dans l'espace qui séparait les deux compagnies, des moutons, au nombre d'une trentaine, trottaient, bêlant. Derrière les moutons, un grand bœuf marchait gravement. Et par moments un paysan, qui avait plutôt l'air d'un vagabond aux mains des gendarmes, allongeait un coup de fouet dans le tas.

Ce convoi de réquisition passa et peu après disparut dans l'allée du lazaret que nous venions de quitter.

Nous longions alors un bois de taillis bordé d'une ceinture de haies. Ce bois, assez profond, se reliait au village et faisait partie d'un domaine privé. Les haies, brisées sur presque toute leur longueur, paraissaient avoir servi d'abord à masquer des tirailleurs : on tirait vraisemblablement sur la plaine qui se déploie devant.

Une grêle de balles avait labouré les taillis. Les gros arbres, criblés comme les cibles des tirs, laissaient voir en éclats le bois sous l'écorce, et les petits, coupés en deux, jonchaient le sol de bourrées.

En face, la plaine montait à travers des labourés jusqu'à l'horizon livide. Une dizaine d'hommes, parmi lesquels il y avait des paysans français et des troupiers allemands, se mouvaient autour de vastes fosses où l'on achevait d'enterrer les morts. Des chevaux hérissaient les terres brunes de leurs charognes couchées jambes en l'air, et par moments une odeur nauséabonde nous arrivait avec le vent.

Le jour baissait ; comme il arrive par les temps de pluie, à mesure que la plaine s'obscurcissait, des clartés aiguës comme des tranchants de glaives blanchissaient les nuées du ciel.

Des caissons sur trois roues et des affûts de canons brisés projetaient dans le crépuscule leurs silhouettes grandies démesurément par l'heure. On eût dit d'énormes paralytiques tendant leurs moignons sur des lits d'hôpital. Et l'horreur croissait.

Une aventure bouffonne se jeta en travers de ces sombres contemplations. Elle nous prouva que les paysans n'avaient pas tout à fait tort quand ils nous avertissaient de nous mettre en garde contre les hasards du chemin.

L'un de nous, ayant découvert un lapin dans un buisson, tira son revolver et tua le lapin.

Le coup parti, une demi douzaine d'Allemands sortirent en courant d'un bouchon qui était sur la route et nous tombèrent sur le dos, en criant et gesticulant.

Tant que nous leur parlâmes français, ils voulurent avoir le lapin que nous leur disputions de notre mieux et ils disaient :

— Ya ! Ya ! Lapin pour nous !

L'un de nous qui baragouinait l'allemand leur expliqua que nous avions plus que personne des droits au lapin, puisque nous l'avions tué. Ils se mirent à rire et finirent par nous demander du tabac. Seul, un gros garçon qui avait l'air d'un marmiton et qui roulait des yeux comme des boules de loto, bégayait avec une lippe juteuse :

— Ya ! Ya ! Lapin rôti ! Très bon ! Avec des prunes !

Nous filâmes et ils se mirent à battre le buisson à la recherche d'un second lapin.

Il était cinq heures et demie quand nous arrivâmes devant Bazeilles.

13

Bazeilles, à cette heure du jour, était sinistre.

Une grande rue, qui est la route de Sedan, traverse le village et le coupe en deux jusqu'à la bifurcation d'une autre route, laquelle est sur la gauche, se prolonge un certain temps entre deux bordures de maisons et file ensuite à travers champs.

Quand nous débouchâmes devant Bazeilles, la grande rue s'ouvrait droit devant nous, et comme les dernières maisons du village sont plus basses que les premières, à cause de la pente assez rapide de la route, du point où nous étions nous embrassions Bazeilles tout entier.

Deux rangées de façades noires et inégalement entamées par le feu, dentelaient le ciel gris ; et au milieu, interceptée ça et là par des décombres, luisait la chaussée, lavée par la pluie.

Les toits, comme des vertèbres de squelettes, profilaient en noir leurs charpentes brisées ou laissaient béer sur le vide leurs lucarnes décapuchonnées. Des pans de murs, tapissés de papier à fleurs et sillonnés de cette suie qui marque la place des cheminées, se dressaient, on ne sait comment, parmi des confusions où l'on entrevoyait des portes, des fenêtres, des éclats de planchers et des rampes d'escaliers. Des cages d'escaliers, renversées sur le côté, ouvraient sur des paliers effondrés des portes que le vent secouait. On voyait de grosses poutres calcinées qui étaient tombées sur des bouts de murs et s'y maintenaient en équilibre. Une grande muraille, ébréchée dans le milieu, et dont la peinture imitait l'échaillon, laissait voir par cette brèche, comme par l'ove d'un cadre, une succession de plans ruinés. Et quand un mur obstruait la vue, il y avait toujours une crevasse ou le trou d'une croisée qui permettait de voir plus loin.

Le village ressemblait à une vaste carcasse à laquelle il ne pend plus que des lambeaux, et les pierres qui restaient encore l'une sur l'autre étaient comme des déchiquetures de chair. On songeait à ces papiers brûlés qui s'agitent pendant quelque temps dans le feu, troués et tailladés par la pointe des charbons, puis s'éparpillent dans une nuée de petites cendres. Et Bazeilles avait, en réalité, cette couleur de papier brûlé, roussâtre et noire.

Ce qui demeurait des façades était sillonné par de grandes lèches noires et fumait comme un poil de bête. Partout se levaient, de dessous les décombres, de petites fumées brunes qui tirebouchonnaient en l'air et parfois se massaient aux coups de vent.

Les bois gisaient à terre par grands tas, formant des encombrements noirs sous lesquels on entendait le bruit de bouilloire du feu qui dort. La pluie, à force de verser, avait poli les solives exposées à la fumée d'une sorte de vernissure sombrement luisante qui leur donnait l'apparence de l'ébène. Et tout cela, poutres, planches, traverses d'appui, lattes des plafonds, boiseries, hérissait, d'une broussaille qui flambait par moments, les monceaux de pierre et les gravats écroulés.

Nous descendîmes dans Bazeilles.

14

Je n'ai rien vu de plus désolant que la ruine de toutes ces maisons, hier encore prospères et tout à coup frappées de mort à cause de l'héroïque rebellion de quelques hommes. À l'horreur de l'incendie s'ajoutait la commisération pour tant d'existences éparpillées ou anéanties, et l'on voyait partout les traces de la vie qui avaient survécu à la vie même.

Une élégante habitation, dont la façade décorée de moulures surplombait, laissait voir au rez-de-chaussée trois chambres à la file, sans meubles, avec des trous dans les plafonds et des écorchures dans les planchers. Au bout s'ouvrait en forme de serre un cabinet dont la coupole en fer seule était restée debout. Un cadre d'or, hâlé par les fumées, pendait à la muraille et nous vîmes dans le cadre le portrait demi grillé de la dame de la maison. Alors que tout le monde des menues choses où vit la femme s'était envolé en cendres autour de celle-ci, sa triomphante et douce image subsistait comme un souvenir sur une tombe.

Devant une maisonnette de villageois, la chaise à fermoir d'un enfant avait roulé, et, près de là, accrochée à un pan de mur, vacillait une cage d'oiseau où l'oiseau, rigide, faisait un petit tas brun. Le pied heurtait à tout moment des débris de meubles : comme des amis survivants, ils rappelaient les usages auxquels les morts les avaient fait servir. Des lambeaux d'habillements traînaient aussi par terre et le vent les roulait sur la chaussée, parmi le tourbillon des poussières.

Quelque chose s'écroulait constamment autour de nous, et le bruit que cela faisait en tombant n'avait pas cessé qu'un autre écroulement recommençait. Tantôt c'était un pignon de maison qui versait sur le chemin, et tantôt un pan de mur qui s'affaissait sur lui-même. Et chaque fois une grande fumée montait, piquée d'un fourmillement d'étincelles rouges qui sortaient en crépitant des bois grillés. L'odeur du brûlé se répandait alors plus fortement dans l'air et l'on sentait aussi par moments une autre odeur, indéfinissable et vague.

Deux auberges avaient gardé leurs enseignes et le feu n'avait pas effacé partout sur les murs le nom des habitants. Des charrettes chargées, les unes de tonneaux, les autres de bois, attendaient devant les portes le moment qu'on y mît les chevaux. Une jolie maison, à contrevents verts, était précédée d'un jardin, les délices du maître, car les fleurs s'y enroulaient en corbeilles. L'incendie les avait épargnées ; mais il n'avait pas épargné la maison dont l'intérieur avait croulé. Le

vieux bonhomme qui chaque matin descendait en robe de chambre arroser ses plante-bandes ne remontera plus l'escalier en cendres.

Des tuyaux de cheminée grimaçaient dans le crépuscule fumeux, tordus, rechignés, penchés en arrière, sur des rebords de toits pantelants. L'ensemble de ces ruines dentelait de déchiquetures fantasques et rayait de hérissements farouches le soir blême. Quelques écussons de cuivre, mordus par le feu, pendillaient ça et là à des tringles de fer rouillées et grinçaient quand le vent les secouait. Une brunissure mate charbonnait de haut en bas de longues traînées droites les bouts de murs à fleur de rue. Dans l'ombre ces brunissures devenaient des tranches noires qui plaquaient de tons profonds les décombres. L'alternement des noirs et des clairs faisait penser à un vaste damier inégalement marqueté.

Nous trouvions à tout bout de champ des ossements et nous tremblions de reconnaître des restes humains. Tant que nous nous tînmes au milieu du chemin, ce ne furent que des carcasses de chiens, de chèvres, de porcs, de moutons, de bœufs et de chevaux. Quand nous voulûmes pénétrer à travers les décombres, nous fûmes saisis d'horreur.

Ce n'est pas vrai que tout le village avait fui : les vieilles gens ne marchent pas aussi vite que l'incendie. Il reste, d'ailleurs, toujours du monde dans un village incendié, des enfants, des malades, des impotents, des femmes et des vieux, et de ceux-là nous avons foulé les vertèbres dans Bazeilles.

15

Près d'un hangar en ruines nous trouvâmes un chien maigre qui rôdait, et en même temps nous perçûmes, mais fortement cette fois, l'indicible relent qui nous avait frappé tout à l'heure. L'oreille tour à tour haute et basse et la queue dans les jambes, la bête furetait en reniflant et grattait dans les décombres. Nous pensâmes d'abord qu'il y avait là quelque charogne immonde, mais quand nous le vîmes tirer à lui un lambeau d'étoffe, un saisissement nous prit et nous chassâmes le carnassier.

Il faut avoir vu cent fois depuis des horreurs semblables pour ne pas reculer devant le récit de ce que nous trouvâmes sous le monceau. Après avoir enlevé du pied et de la main des débris de meubles pêle-mêle entassés et qui brûlaient en-

core, une épaisse fumée nauséabonde monta de dessous nous et faillit nous renverser. Une masse noire qui avait gardé la forme humaine et dont le vent chassa une volée de cendres, parut alors à nos regards. Dans ce sombre paquet, couché à plat, s'indiquait la silhouette d'un homme ou d'une femme, on n'aurait su le dire, car le feu avait calciné jusqu'aux vêtements. L'odeur était dès lors expliquée : c'était celle de la chair brûlée.

Quelqu'un de nous ayant touché à la tête pour la soulever, éprouva à la main l'impression d'une peau tiède, et tout à coup la tête se détacha en poussière. Le contact de mon soulier suffit à effondrer les reins, et je les vis s'ouvrir, comme un tas de feuilles sèches que repousse le balai. Des étincelles rouges pétillaient en cet endroit, comme celles qui flambent dans les sarments, au moment où l'on retire les pains du four. Nous fûmes certains dès lors que le feu continuait à ronger par dessous cette rôtie humaine.

J'examinai le lambeau que le chien avait attiré à lui ; c'était un peu d'étoffe brune maculée de sang, qui ne révélait rien. Une crosse de fusil que je ramassai à la hauteur de ce qui avait été les bras du cadavre m'en dit davantage : c'était la crosse longue et plate d'une de ces canardières à hauts canons qu'on trouve pendues à la cheminée des paysans. Et, comme des gens qui, en marchant à travers la forêt, ont trouvé un homme sans vie dans le taillis et conjecturent le genre de mort qui l'a frappé d'après les indices qui sont à l'entour, nous pensâmes que cet homme ou cette femme, ayant héroïquement combattu pour le salut du village, s'était traîné là, blessé, et n'avait pu fuir l'incendie.

Des passants s'étaient arrêtés pour regarder, et l'un d'eux nous dit :

— Ah ! ce fut un brave homme, celui-là, messieurs. Il est mort en faisant le coup de feu. Tout le monde le connaissait et on l'aimait à cause de son bon caractère. C'est Jean-Paul, le sabotier de Balan. Et quand il venait à Bazeilles, il ne manquait jamais de s'arrêter chez son parent, dans la maison qui est là à terre devant vous. Pauvre Jean-Paul, va ! La dernière fois qu'il y vint, ce fut pour tirer sur ces bougres de cochons, et voici maintenant qu'ils l'ont tué.

16

— Et dire, messieurs, qu'il n'y a pas un mois Bazeilles était un joli village où l'on venait de Sedan les dimanches en promenade. Nous autres de Sedan, nous

connaissions bien Jean-Paul, et c'était plaisir de le voir faire neuf aux quilles, au jardin de la mère Papin.

« Et tenez ! là-bas sur la place, les jeunes gens des environs jouaient au bouchon après la messe, et quand le vent donnait, les petits garçons de Bazeilles se rassemblaient devant l'église avec des cerfs-volants.

« On vivait d'une bonne vie, et il n'y avait point de pauvres à Bazeilles. Quand quelqu'un manquait de quelque chose, on trouvait toujours un voisin pour dire aux autres : « Ah ! ça, vous savez bien, il faudra nous serrer un peu cet hiver. Notre voisin a perdu ses porcs et il faudra l'aider à en acheter d'autres. » Ah bien oui qu'on se donnait la main à Bazeilles, et le monde y était honnête.

« Cette échoppe dont il n'y a plus qu'un mur avec un bout d'enseigne, c'était le barbier de l'endroit. Et à côté, où vous voyez cette grille, c'était le boucher. Et près du boucher, il y avait le marchand de bois, un riche homme. Plus loin il y avait mamselle Jeannette, la plus jolie fille du canton. Et nous autres, les vieux, nous allions le dimanche nous asseoir devant le comptoir où elle travaillait sur une grande chaise de paille, et nous prenions plaisir à voir les jeunes gars lui conter fleurettes et s'user les manches d'habits entre les deux grands pots bleus toujours remplis de fleurs au milieu desquels sa petite figure rose riait. Eh bien, il n'y a plus rien de tout cela.

« Ces gredins ont tout brûlé et ils ont mis dans les caves les habitants pour les faire brûler avec. Mais il y a plus d'un Prussien couché là-dessous avec les autres, car les gens de Bazeilles criaient : « Mort aux Prussiens ! » et tiraient par les soupiraux des caves. »

Ainsi parla un petit homme à face placide qui tenait un épagneul dans les bras et s'était mêlé à notre groupe.

Et par-ci par-là, des figures humaines qui ressemblaient plutôt à des ombres, se glissaient à travers les ruines. On les voyait se pencher sur les débris qui gisaient par terre et les remuer comme pour chercher quelque chose.

— Regardez cette femme qui rassemble un peu de bois et souffle dessus pour y faire prendre le feu. Elle a trouvé dans les champs quelques pommes de terre et elle va les faire cuire au feu de sa maison. Oui, mes braves, ce que vous voyez de pierres et de bois à côté d'elle, c'est sa maison : son mari y est mort il y a un an ; et maintenant ça lui sert à griller ses pommes de terre. Oh ! je la connais bien !

En disant cela, le petit homme nous montrait une femme, vieille et maigre, qui allait et venait, la peau nue sous une couverture de laine.

Et, à mesure que le soir tombait, de pauvres familles composées de vieillards se traînant sur des bâtons et de femmes portant des enfants sur le dos, remontaient la chaussée. C'étaient les habitants de Bazeilles qui revenaient chercher dans les ruines du village incendié la place où s'était élevée leur demeure. Quand on les interrogeait, ils répondaient qu'ils avaient rôdé deux jours dans les bois et sur les routes, presque sans manger, et ils espéraient maintenant trouver un pan de mur, avec du feu dessous, pour s'y abriter et s'y réchauffer. La pluie leur avait collé la chemise au dos et leur chair claquait sur leurs os de fièvre et de misère.

— Nous avions une maison, disaient-ils, un toit, un foyer, des chevaux, et nous gagnions notre pain en travaillant. À présent, nous n'avons plus rien et nos enfants meurent de faim.

Des femmes, l'air égaré, cherchaient à pénétrer sous les décombres et appelaient leurs maris en sanglotant. On essayait vainement de les retenir et elles criaient avec désespoir qu'on leur rendit leur homme. Et les autres disaient d'une voix sombre :

— Elles sont heureuses, celles-là : elles pleurent. Nous, voilà deux jours que nous ne savons plus pleurer, et nous ne sommes bonnes qu'à crever.

Tout ce pauvre monde se couchait par terre dans les braises chaudes, le mieux qu'il pouvait, ou tombait d'épuisement sur la première poutre venue, dans des attitudes d'agonisants. Les mères enlevaient de leurs épaules des morceaux de corsages pour en couvrir les jeunes enfants, et ceux-ci pleuraient de froid en montrant leurs petits bras rouges. Les vieillards se tordaient les mains et gémissaient tout haut, voyant qu'il ne restait plus rien du village où ils avaient compté mourir entre leurs enfants. Et ils disaient :

— Qu'avons-nous donc fait, Dieu bon, pour que nous soyons ainsi frappés ? Nous avons amassé, sou à sou, de l'argent pour nos fils afin qu'après nous ils travaillent moins que leurs pères. Et le soir, assis près du feu, nous disions entre nous : bientôt il nous faudra quitter la vie, mais nous la quitterons sans regrets, parce que chacun a son tour en ce bas monde et que nos fils, avec ce que nous leur laisserons, vivront mieux que nous. Voici à présent que notre espoir s'écroule comme un songe, et nous sommes maudits dans nos enfants et dans nous-mêmes.

Ces lamentations des pauvres gens retentissaient dans le silence des ruines comme celles du vent à travers les cimetières.

Comme nous arrivions au bout de Bazeilles, un homme, jeune encore, la sueur sur le front, abattait à coups de pioche des angles de murs écroulés. Il choisissait ensuite dans le tas les briques qui étaient encore bonnes et les mettait à part, à côté d'un petit monceau de pannes et de bardeaux qu'il avait aussi choisis. Et il nous dit :

— J'avais deux chevaux qui travaillaient aux champs, et ce que vous voyez ici était à moi. Je m'en vais tâcher de reconstruire ma maison moi-même et je mets de côté ce qui pourra me servir à la rebâtir.

J'admirai cet homme qui ne désespérait pas quand la destinée avait tout brisé autour de lui et qui se reprenait à vivre au milieu de la mort même.

17

Vis-à-vis d'une bicoque sans toit dont la façade, noire de fumée, avait conservé ce fragment d'inscription peinte en grosses lettres : chand de charbon, on lisait sur une enseigne en bois à moitié consumée et gisante au milieu des débris, ce bout d'une autre inscription : al ferrant.

C'était, quand on prend la route à main gauche, un peu avant d'arriver aux dernières maisons du village. Un hangar était encore debout, et il y avait dessous des cercles de roues, des jantes, des essieux et une paire de ridelles. Le maréchal était en même temps charron. Tous les outils avaient été dispersés, et pèle mêle les barres en fer du travail, les tenailles, les pinces, les soufflets, les enclumes, les marteaux s'éparpillaient dans la boue. Un pan de maçonnerie tailladé par le feu, avec trois trous à l'un desquels pendait un morceau de châssis, faisait ventre au-dessus de deux soupiraux de cave dont les barreaux n'avaient pas bougé.

— Elle est là-dedans, nous dit un soldat français, blessé au bras, qui regardait comme nous.

— Qui ça, elle ?

— La fille du maréchal, pardine ! Vous savez bien, le maréchal-ferrant de Bazeilles qui a tiré sur ces gueux quand ils sont entrés dans le village !

Et il nous raconta qu'au moment où les Prussiens allaient rentrer dans Bazeilles, le curé descendit sur la place et appela aux armes ses paroissiens. Les hommes s'armèrent de fusils, les femmes s'armèrent de fourches. On s'embusquait derrière les clôtures, au fond des caves, contre les arbres. Dans les rangs prussiens quelques hommes tombèrent.

Le premier qui tomba était un chirurgien-major. « À mort ! À mort ! » criaient les habitants de Bazeilles. Et les Prussiens poussèrent des cris terribles.

Tandis que partout dans Bazeilles, des haies, des toits et des souterrains, sortait un peu de fumée blanche et que toutes les vieilles carabines, arrachées du clou, pétardaient, les Prussiens allumèrent de la paille et la jetèrent dans les maisons. Une heure après, une énorme nuée noire tourbillonnait au-dessus de l'héroïque village, et Bazeilles flambait par tous les bouts.

On tirait toujours.

Ceux qui fuyaient chargeaient en fuyant et se retournaient dans la plaine pour faire le coup de feu. Les Prussiens, au nombre d'un bon mille, en ayant dix fois autant derrière eux, entrèrent alors dans les maisons et les pillèrent ; puis ils se mirent à battre à coups de plat de sabre les gens qu'ils rencontraient, presque toujours des femmes et des vieillards, et enfin les enfermèrent dans les caves, en sorte que les maisons, en croulant, les écrasaient.

Or, le premier coup de feu était parti de la maison du maréchal-ferrant, et c'était la fille du maréchal, une enfant de vingt ans, qui l'avait tiré. Vingt ans ! l'âge où l'on aime ! où les bois sont en fleurs ! où l'on effeuille les marguerites ! Celle-là donna sa vie. À présent elle gisait, sacrée par la mort, sous la maison de son père. L'obscure héroïne de Bazeilles fut enfermée dans la cave et brûlée.

Il y avait à deux pas de là un lazaret : nous y entrâmes. Un zouave était accroupi à la porte, la tête dans les mains, dans une posture farouche, et debout, à côté du zouave, un turco, le mantelet à l'épaule, regardait de son œil fixe la pluie qui tombait sur le village. Je n'ai point vu de cariatide plus sculpturale et plus émouvante : au seuil de cet hôpital des douleurs, on eût dit la guerre éternelle méditant de faire des vaincus les vainqueurs.

Tous les blessés du lazaret étaient des soldats français. Ils acceptaient avec joie les cigares et le tabac que nous leur donnions.

Quand nous leur parlâmes de leurs souffrances :

— Nous, ce n'est rien, disaient-ils. Mais la France ! Mais l'armée !

Et nous disions en leur serrant les mains :

— Allez ! Vous êtes Français ! La France, amis, ne meurt pas.

— Dites-le aux autres, suppliait un vieux dragon à moustaches grises, qui mordait ses draps pour ne pas éclater, dites-le au monde : nous avons été vendus.

Et ces hommes que la douleur tordait sur leurs grabats criaient tous à la fois en montrant les poings :

— Oui ! vendus ! Vendus par les traîtres et les lâches !

Le même cri retentissait partout.

18

Quand on a dépassé les dernières maisons de Bazeilles, on débouche dans des plaines : des deux côtés de la route, elles s'étendent sur de grands espaces.

La nuit était presque entièrement tombée.

Depuis trois heures que nous avions dépassé La Chapelle, nous n'avions cessé de marcher dans des champs de bataille ; et de droite et de gauche, ils s'allongeaient interminablement.

L'occident, traversé d'une grande barre rouge, avait la couleur du sang, et sur cette pourpre sombre des nuées noires couraient, échevelées comme des crinières. Partout ailleurs le ciel était d'un gris roux, implacable et monotone. Il discontinuait un instant de pleuvoir.

La plaine, trempée par les eaux des deux derniers jours, formait une boue molle où le pied entrait jusqu'à la cheville. On ne voyait presque plus la réalité, et les choses confinaient à la vision. Des tiges de betteraves, en carrés réguliers, hérissaient énigmatiquement le sol et ressemblaient à des ossements émergés d'une nécropole.

Par moments un hennissement lointain s'entendait, puis le bruit d'un galop, et un cheval passait à travers la plaine, sans cavalier, boitant, les entrailles traî-

nantes. Des chiens hurlaient à côté des charognes, en grandes bandes ; une nuée de corbeaux s'abattait par endroits. Et petit à petit d'étranges silhouettes, grandies dans les dernières lueurs du jour, envahirent la plaine, et des clartés brillèrent à ras de terre ; ces clartés allant et venant, l'on voyait s'éclairer, quand elles s'arrêtaient, un petit point de l'étendue.

Les rondes de nuit rencontraient souvent des hommes en train de déterrer des cadavres, de peler des chevaux, de détrousser les rares passants attardés ; dès le chien et loup ils se mettaient à rôder.

Ils avaient avec eux des chiens qui leur servaient tout à la fois à chercher les morts et à éviter les patrouilles. Quand elles arrivaient, ces maraudeurs de la mort se jetaient dans les sillons ou s'aplatissaient dans des trous. Les patrouilles passées, ils recommençaient leurs fouilles abominables.

Le matin on trouvait au bord des fosses des cadavres ayant de la terre aux cheveux, aux mains, dans la bouche, sur tout le corps et qui béaient à l'air, tout nus. Ces cadavres d'ailleurs étaient mutilés et il y en avait auxquels on avait coupé la tête avec des tranchets, des haches, des serpes ou des coutelas. La plupart du temps ils manquaient des dents, des ongles du pied et des ongles de la main. Il était facile de voir la manière dont les opérateurs s'y étaient pris pour les dents, selon que les morts avaient eu naturellement la bouche ouverte ou fermée : dans le premier cas, ils avaient enlevé les dents au moyen de tenailles, comme on arrache un clou d'une boiserie, en pesant sur le manche de haut en bas ; dans le second cas, pour aller plus vite et les avoir toutes d'une fois, ils avaient scié les mâchoires après avoir levé les chairs avec un couteau.

À Bapaume, un paysan fut surpris au petit jour, ayant le doigt pris entre les mâchoires d'un mort et frappant à coups de poing le crâne du trépassé pour se dégager. Ce paysan, blême et devenu stupide, raconta qu'il était arrivé là à minuit, qu'il avait besoin d'une langue de pendu ou simplement de la langue d'un homme frappé de mort pour composer une panacée contre les écrouelles, qu'il avait voulu arracher la langue à ce cadavre, que tout à coup les mâchoires s'étaient refermées et qu'il était resté cinq heures le doigt pris dans les dents.

La lande était jonchée de masses noires qui moutonnaient dans le crépuscule et ne se voyaient distinctement que quand on était très près. C'étaient la plupart du temps des chevaux mourants crevés, des caissons démantibulés, des charrettes sur le flanc, des selles, des armes et des sacs. Un cheval essaya de se dresser presque sous nos pieds et retomba de tout son poids. Nous entendions tout à

coup un grand cri au loin, un chien hurlait, et le silence, comme une porte qui se referme sur du bruit, retombait à travers l'espace.

Un instant la lune sortit des nuages et éclaira de sa lumière blafarde cette grande plaine sanglante. Des scintillements étranges passèrent sur la surface du sol. Des canons de fusil reluisaient ; des pointes de casques brillaient ; une sorte de moire argentée blanchissait le ventre ballonné des chevaux morts ; et le fer, le cuivre, l'acier s'allumaient d'étincelles. Au loin, des huttes en paille ressemblaient à des suaires debout.

Il semblait que les morts allaient sortir de terre et que la grande revue dût commencer comme dans la ballade.

Mais minuit n'était pas sonné et les chefs manquaient à l'appel.

Un jour, quand Bonaparte et Guillaume ne seront plus que des ombres, ils viendront à minuit dans la plaine et ils compteront ceux qui sont morts pour l'un et ceux qui sont morts pour l'autre.

Et un Zedlitz nouveau entendra dans l'air la trompette des vengeances éternelles.

Un gros nuage passa devant la lune : la nuit se refit.

De longs gémissements emplissaient les arbres ; quand le vent venait du large, on eût dit des lamentations d'agonisants.

Une certaine inquiétude commençait à nous gagner.

Nous avions été avertis que les portes de Sedan se fermaient à sept heures, et nous nous étions si bien attardés que la demie après l'heure venait de sonner.

Comment faire ? Nous étions trempés et il nous était à peu près impossible de camper en plein air. La pluie, d'ailleurs, avait recommencé, et la faim, longtemps oubliée, tiraillait nos estomacs.

Tout à coup un pas régulier de chevaux martela la chaussée.

Passé sept heures, on arrêtait les gens sur les routes : c'était le signal de la retraite pour tout le monde.

Il est certain que nous allions être embarrassés pour justifier à cette heure avancée notre présence dans la plaine, car nous supposions que l'approche des chevaux nous annonçait une reconnaissance.

Nous nous mîmes en travers de la route et nous agitâmes nos mouchoirs en criant à tout hasard : Belgique !

19

Àpeine avions-nous crié que les chevaux se mirent au galop, et quatre cavaliers tombèrent sur nous, pistolet au poing.

Il y eut là une petite scène assez comique.

Les quatre cavaliers étaient de terribles gaillards et nous tenaient par le collet. Le cliquetis des sabres, le piétinement des chevaux, les voix éclatantes des hommes nous empêchaient absolument de dire un mot. Je fourrai la main dans ma poche et en retirai quelques pièces de monnaie. Le goujat dont j'avais les doigts dans le cou prit l'argent, radouci subitement. L'argent est une langue universelle.

Celui d'entre nous qui connaissait un peu d'allemand, exposa alors notre situation et s'enquit des moyens de pénétrer dans Sedan.

Les quatre Prussiens se concertèrent entre eux, comme indécis. Visiblement le meilleur mode de persuasion était de leur donner encore quelque argent et je leur en donnai. Un rire creva leurs grandes barbes, dans la nuit.

Deux charrettes, que ces hommes précédaient, nous ayant rejoints, ils nous firent signe de monter dedans.

Nous prîmes place comme nous pûmes parmi les sabres, les fusils, les sacs et les casques, et la petite troupe, accélérant son trot, s'engagea à travers Bazeilles.

Il faisait nuit noire, et le village ressemblait à un grand éboulement de rocs et de pierres. Seulement, le sol était criblé d'une myriade de paillettes qui flambaient, et, par moments, ces flammèches, soulevées par les coups de vent, s'envolaient en petites nuées qui trouaient l'obscurité de points rouges. Des rubans de feu, entortillés autour des débris, s'échevelaient dans des lueurs jaunes et vertes. Il arrivait aussi que la flamme, ayant tout rongé et jaillissant tout à coup des tas calcinés, se dressait en hautes gerbes qui jetaient des pourpres sur les carrés de murs encore debout. On voyait alors des hommes et des femmes qui

tendaient les mains pour se chauffer, et les uns étaient blottis sur leur séant, tandis que les autres, droit devant le feu, le tisonnaient avec le pied.

Nous enfilâmes la route qui va vers Sedan.

Dans l'ombre, des maisons, des fermes, des granges, de grands bâtiments ressemblaient à des entrepôts ou des fabriques. Aux trous noirs qui plaquaient ces façades, on comprenait que le pillage, la mitraille et l'incendie avaient passé par là, enlevé les portes, emporté les fenêtres, et de grandes brèches béantes s'étendaient des toits aux rez-de-chaussée. Des masses de camions, de haquets, de tombereaux, de voitures brisées, couvraient la chaussée, ou, roulés sur le bord des talus qui la bordent, penchaient leurs avant-trains dans les champs en contre-bas. L'outillage des moulins, des forges, des tisseranderies, des filatures pendait en pièces dans les hangars, traînait sur la route, mutilé. Dans les bouts de clarté, quand la lune trouait les nuées, on distinguait tout une confusion géante de bras de machine, de leviers, de cylindres qui pointaient en avant comme des débris de guillotines entassés.

Les cavaliers causaient entre eux, le plus souvent à voix basse, parfois très haut, quand ils se chamaillaient. Alors ils ne se gênaient pas pour s'insulter très platement. Il nous parut bien qu'il était question de nous et qu'ils disputaient au sujet de l'argent.

Beaucoup d'arbres avaient été emportés par les obus et gisaient en travers de la chaussée. Des chevaux, ou plutôt d'informes squelettes, les uns debout, les autres accroupis, broutaient ça et là les écorces. Au passage des voitures, sentant des camarades plus heureux, ils cessaient de manger et hennissaient. Deux de ces malheureuses bêtes se mirent à galoper derrière nous, cahin-caha, en boitant affreusement, et l'une d'elles, encore sellée, clopinait sur trois jambes, le paturon gauche ayant été emporté.

Les prussiens s'amusaient à leur allonger des coups de fouet.

Àmesure qu'on approchait de la ville, les chevaux étaient plus nombreux et on les rencontrait par groupes de trois, quatre et cinq, vaguant à travers la route. Ceux qui étaient couchés essayaient de se relever, et trop faibles pour se mettre debout, retombaient en soufflant des naseaux. Nos chariots écrasaient quelquefois des corps mous, qui étaient des bêtes à l'agonie.

Àtout instant quelque chose de blanc claquait aux fenêtres des maisons : c'était le drapeau des ambulances. Des granges, des écuries, des remises on avait

fait des dépôts de blessés, et de larges filets de lumière filtraient à travers les joints des portes.

La lune s'étant de nouveau dégagée, nous vîmes scintiller à notre gauche, au bas de grandes masses noires profilées à plat sur l'horizon, une large nappe fourmillante.

C'était la Meuse. On avait brisé les écluses et elle avait débordé dans les prairies.

Cette vaste étendue d'eau luisant dans le sombre paysage dévasté que nous avions sous les yeux, augmentait la désolation de cette nuit farouche, éclaboussée, à travers l'écorchure des nuages, de clartés livides.

Là-bas, sur le pont que nous ne pouvions encore distinguer, une poignée de zouaves avait combattu en démons, cent contre mille, au sabre et à la baïonnette, et mitraillée homme par homme, alors que tout le monde se rendait, s'était fait exterminer sans crier merci.

Aux approches de la ville, les Allemands avaient établi des campements.

Un parc de chevaux encombrait le jardin d'une maison : tant bien que mal on avait entrelacé les arbres et formé au-dessus des animaux des abris de branchages. De grands feux de bois brûlaient ça et là, et devant ces feux des soldats fumaient la pipe. Un officier, suivi d'un homme qui portait une lanterne, faisait, comme nous passions, une ronde d'inspection parmi les chevaux. Ils avaient presque tous le garrot baissé et un grand bruit continu de mastication traînait dans l'air. La plupart n'avaient qu'un licol et piétinaient, attachés à des piquets. Il y en avait pourtant de sellés et de bridés, et ceux là étaient mieux harnachés que les autres. C'étaient, en effet, des chevaux d'officiers, les officiers allemands au camp ayant toujours une monture toute prête.

Près des chevaux les harnais, selles, traits, mors et brides, très propres et en bon état, comme à la veille d'une parade, étaient étendus sur des pâlis.

La maison à laquelle attenait le parc, était une de ces coquettes habitations faubouriennes, tout à la fois maison de ville et maison de campagne, avec perron sur cour, les écuries et les serres faisant bordures.

Toutes les fenêtres de cette maison étaient éclairées, et à travers les jointures des rideaux, les girandoles des lustres allumées brillaient. Une fenêtre s'ouvrit : quelqu'un se pencha et se mit à crier dans la cour, parmi des éclats de voix et des

rires venus de l'intérieur. Un homme, précipitamment sorti des serres, accourut à l'appel, et la main à la casquette, sembla recevoir un ordre. Puis l'homme monta à cheval et la fenêtre se ferma sur le bruit de la chambre.

Un peu plus loin, d'autres lumières étincelaient, mais cette fois, les volets fermant mal, on distinguait nettement, autour de la table garnie, un groupe d'hommes qui, les uns, le verre à la bouche et les autres, des bouteilles à la main, braillaient à gueule-que-veux-tu. Évidemment, ces gens-là fêtaient leur victoire et les caves mises à sac leur donnaient des gaîtés.

Des reconnaissances d'hommes à cheval nous croisaient sur la route, le sabre au clair. Quelquefois des galops ébranlaient le pavé, des estafettes disparaissaient ventre à terre dans la nuit. Ailleurs des cavaliers s'arrêtaient brusquement sous les fenêtres des maisons et heurtaient au volet. Le volet s'ouvrait : on échangeait des mots à demi-voix ; le cavalier donnait de l'éperon et la bête lâchait pied en faisant flamber le sol. Une bande de soldats battait la nuit, sur un rang, et cognait çà et là les maisons. Dans une boutique où il n'y avait plus qu'un carreau à la porte, une lueur tremblotait et deux hommes fourrageaient les recoins. Des fuites de silhouettes féminines s'apercevaient dans l'ombre.

Pas un bourgeois, d'ailleurs, ni un paysan sur la route.

Tout ce qui vit dans les faubourgs de Sedan s'était replié dans la ville, laissant les maisons à l'ennemi. Certainement il ne serait entré dans la tête de personne de vaguer à cette heure sur les routes : nous étions seuls à courir cette aventure.

Nous approchions de Sedan : l'énorme rocher de la citadelle, éclairé à la base par les réverbères de la poterne, se détachait lourdement sur l'obscurité du ciel. L'heure sonnait à une horloge, et sur la ville flottait, dans une atmosphère de pluie, comme une buée rouge, la réverbération des becs de gaz. Déjà nous distinguions, derrière les grilles d'entrée, le va-et-vient d'un soldat, l'arme au bras, et deux autres soldats, assis sur le banc du corps-de-garde, le nez dans la capote, attisaient une paillette de feu qui était le bout d'un cigare.

En ce moment les chariots, cessant tout à coup de marcher vers Sedan, conversèrent brusquement à gauche, et après avoir décrit un circuit autour d'un campement, s'arrêtèrent dans un endroit où l'on avait remisé des fourgons.

Les cavaliers descendirent de selle, dételèrent les chevaux et nous plantèrent là.

Nous nous démenions depuis quelques minutes dans nos sacs et nos fusils, demi-furieux demi-riant, quand nous avisâmes deux hommes en uniforme qui viraient dans un espace de dix pas, faisant volte-face chaque fois qu'ils étaient arrivés au bout de leurs dix pas et recommençant toujours. Après que nous les eûmes hêlés, ils vinrent à nous, et nous trouvant dans l'état où nous étions, furent sur le point de se jeter sur nous. La chance voulut que nous eussions affaire à des officiers qui parlaient le français. Ils se mirent à sacrer épouvantablement quand ils connurent notre aventure et voulaient absolument punir les mystificateurs ; nous parlementâmes et ils se radoucirent. Nous leur demandâmes à entrer dans Sedan, mais ils nous déclarèrent que sans mot d'ordre la chose était impossible et finalement nous offrirent de passer la nuit dans la maison où eux-mêmes campaient, à quelques pas de là.

21

Çà et là, les Allemands formaient autour des feux de bois des groupes éclairés en rouge. Quelques-uns avaient imaginé de mettre debout de grosses caisses en bois blanc, en manière de guérites, et s'y tenaient accroupis profondément. Des charrettes, rapprochées des feux, servaient également d'abris. Cinq à six têtes barbues et noires sortaient de là-dessous, sans qu'il eût été possible de dire la position des individus à qui elles appartenaient, et dans les barbes étincelaient des fourneaux de pipes. Dans une des caisses en bois blanc, un soldat dont on ne voyait que les mains, la casquette et sous la casquette un gros nez piqué d'une pointe lumineuse, lisait à haute voix un journal.

Par moments un cheval, détaché de son piquet, entrait dans le cercle des feux, profilant par terre une grande silhouette noire, et allongeait sous les charrettes son cou maigre. Un des hommes lui jetait alors de la terre ou un tison dans les flancs et l'animal effrayé partait en ruant.

Puis encore, des huttes en paille recouvraient des hommes couchés sur le ventre ou ramassés les genoux sous le menton, la plupart bâillant ou ronflant. Quelquefois un fiévreux passait en courant, hâve et maigre, les dents claquantes. Un petit soldat blond, presque un enfant, blotti dans des torchons qui fumaient près d'un feu, leva vers nous des yeux blancs : un tremblement continuel agitait les haillons qu'il avait roulés autour de lui et communiquait à la roue d'un chariot auquel il s'était appuyé une trépidation insupportable à voir.

Et des armes scintillaient partout dans l'ombre. Ces points luisants, accrochés, au hasard des feux, d'aigrettes rouges, jaunes et bleues, piquaient surtout l'obscurité quand des soldats, porteurs de torches ou de lanternes, venaient à passer. On les voyait venir de loin avec ces luminaires, et lentement ils se détachaient de la nuit, dans un tremblotement rouge qui faisait étinceler les boutons de cuivre de leur capote et empourprait d'un placard écarlate leurs figures.

Des sabres cliquetaient. On percevait des rires, des voix, des gémissements, des bruits de querelles, et, par places, des pillards qui avaient trop bu ou trop mangé se mettaient la main sur l'estomac, en vomissant. Le plus singulier était de sentir remuer sous soi on ne sait quoi qui allongeait un coup de pied et grognait : c'était quelque dormeur dérangé dans son sommeil et qui se vengeait par une bourrade. Des chevaux hennissaient : on en voyait vaguant deux par deux, avec des cordes qui les attachaient au licol l'un de l'autre, et ils se tiraient en sens contraire. Les entiers aspiraient des naseaux le vent qui leur apportait l'odeur des juments et faisaient entendre des chevrotements aigus. Par moments une folie les prenait, et des rangs entiers se bousculaient à travers les arbres.

22

Les deux officiers nous menèrent à quelques pas de là dans une maison dont ils avaient la clef en poche et où ils s'étaient accommodé deux chambres très convenablement. Les fauteuils étalaient des velours, balafrés de coups de sabre, et des éperons avaient labouré deux superbes tapis mis l'un sur l'autre pour que les pieds eussent chaud. Il y avait du vin dans un coin, sur un guéridon des verres vides et d'autres remplis, une pile de tableaux sur le piano, au pupitre du Beethoven ouvert, et dans l'âtre un petit feu qui se mourait. Un de nos hôtes prit une chaise cannelée près de la fenêtre, la tordit sous sa botte et l'ayant brisée, en entassa de son pied les morceaux dans le feu.

On alluma des bougies et ces messieurs prirent dans une armoire des biscuits qu'ils nous offrirent avec du vin de Champagne. Puis l'un d'eux se mit au piano et joua la sonate en fa mineur de Beethoven. L'autre, gros petit homme qui avait des mains comme des battoirs et des lunettes bleues sur le nez, se tenait debout à côté de la bougie et tournait les pages en battant la mesure avec la tête. Et tous deux ne troublaient le grand silence de la chambre que pour crier : Och ! och ! och ! simultanément pâmés.

Ces deux hommes paraissaient avoir tout oublié et ils se plongeaient avec enivrement dans le génie du maître. Ce n'étaient plus d'affreux soudards lacérant à coups de talons les meubles d'autrui et se gorgeant de vin pillé : on eût dit, le soir, au coin du feu, près de ces longs poëles carrés où chante la bouilloire pour le thé, deux vieux compagnons faisant ensemble de la musique, tandis que leurs commères, dans la chambre voisine, racommodent les nippes de la maison en causant du prix des denrées.

Quand celui qui était au piano eût détaché sous son doigt la dernière note, ils restèrent silencieux comme des gens sous le charme ; puis tout à coup, avec une extrême volubilité, ils se mirent à parler en allemand, et parfois l'un chantait un bout de phrase en faisant des grimaces béates, tandis que l'autre, pivotant sur son tabouret, jouait avec componction la phrase au piano.

Au bout d'un quart d'heure, ils se retournèrent vers nous. On n'aurait pu trouver de meilleurs garçons, et lorsqu'ils nous eurent parlé de leurs familles, les larmes aux yeux, nous nous demandâmes comment des gens si inoffensifs pouvaient se transformer en d'abominables massacreurs.

L'un était le fils d'un boutiquier de Cassel : sa mère et ses deux sœurs l'avaient accompagné jusqu'à la gare quand il était parti et l'avaient embrassé plus de cent fois en lui fourrant dans les bras des camisoles, des caleçons, des plastrons et des tricots. Et il essuyait à tout bout de champ ses lunettes qui se mouillaient, tandis qu'il nous racontait, en poussant de gros soupirs, les jeux du dimanche, le soir, sous le rayon de la lampe, quand Wilhem Mauss, le vieux petit professeur de violon, la grande Anna aux longues mains, Bertha la rieuse, M. et M Samuel venaient prendre le thé dans le petit salon en acajou où brillaient sur l'armoire les argenteries de la famille. C'étaient, du reste, de vieux camarades, et ils étaient tous deux de Cassel, où le père du second avait un emploi dans l'administration. En sorte qu'ils ne se lassaient pas de se conter mille histoires de chez eux en se demandant sans cesse :

— Que ferait bien maintenant le camarade Hans, et l'ami Joseph, et la grosse maman Orchel qui larmoie toutes les cinq minutes comme si elle avait des oignons dans sa poche ?

Et bien des choses ainsi qui les faisaient tour à tour rire et pleurer.

23

Il arriva qu'on parla de la guerre de laquelle, jusqu'alors, on n'avait soufflé mot. Un changement se produisit sur-le-champ. Le petit homme bleuit tout à coup comme un sanguin frappé d'apoplexie.

L'autre, chauffé à blanc du même coup, prit les pincettes et se mit à taper dans une grande glace qui était sur la cheminée, en criant de toutes ses forces : Ya ! cochons ! ya !

Cette soudaine métamorphose nous fit bien voir ce qu'il y a de placidité tout à la fois et de fureur dans ce multiple caractère germain, si lourd et si éveillé, toujours un peu cosaque en dépit de sa bonhomie et de sa somnolence. Ces bons garçons de tantôt roulaient épouvantablement la prunelle et nous eussent battus pour un mot dit de travers ; mais, en dépit de la démangeaison qui nous poussait à élever la voix, nous nous tînmes cois, étudiant les jeux de cette transformation.

Les deux amis, qui après tout avaient de l'éducation et du sens, étaient convaincus que la barbarie régnait en France et la civilisation en Allemagne. Ils rêvaient l'extermination de la France et nous disaient dans leur fureur que les femmes françaises elles-mêmes, « ces pourritures », devaient être fusillées comme les hommes. Les placards et les ordres du jour émanant du quartier général les entretenaient d'ailleurs, eux et toute l'armée, dans un leurre permanent. C'est ainsi qu'ils nous affirmaient que les Français étaient des monstres hachant en morceaux les prisonniers et jetant du salpêtre dans les plaies des blessés. La crainte de tomber dans ces supplices leur donnait un excès de fureur et les affolait à l'heure des combats.

L'histoire jugera un jour les supercheries dignes des Persans, au moyen desquelles on soûlait de sang et de fureur des êtres naturellement humains.

Tandis que les deux compères criaient en tapant dans leurs paumes et sur les tables, on entendait le pas des patrouilles sur la chaussée, des galops de chevaux, des commandements, des traînements de sabres. Les hurlements des blessés dans le lazaret voisin augmentaient à mesure que montait la lune. Des chiens aboyaient.

Àminuit, on bourra le feu ; et chacun, ayant pris ses aises dans son fauteuil, l'un après l'autre laissa tomber la tête : bientôt la chambrée entière ronfla.

Au matin, ayant fourré en dormant ma botte dans le feu, je sentis une cuisson au pied et je m'éveillai. Le petit jour gris pénétrait dans la chambre et laissait voir à travers la fumée des pipes les postures bizarres des dormeurs. Dehors, le ciel verdelet et pâle se teintait de filets rouges comme la bile d'un malade et une tranche de lumière aigre blanchissait la crête des toits par dessus la chaussée encore noire. Au loin, les trompettes sonnaient la diane dans les camps.

En quelques instants, tout le monde fut debout : les officiers bouclaient leur ceinture et nous boutonnions nos paletots.

Le gros homme à lunettes bleues tira alors d'une valise un petit sac en papier jaunâtre et se mit à cligner de l'œil de notre côté, malicieusement. Après le sac il tira une chausse en feutre, et finalement une cafetière.

— Je vais vous faire du café, nous dit-il ; c'est Gretchen, ma nièce, qui m'a appris la recette. Et personne dans Cassel n'en fait d'aussi bon que la petite Gretchen.

Le gros homme versa ensuite quelques gouttes d'esprit de vin dans un godet, y mit le feu, fit bouillir de l'eau dans un second godet et lentement filtra son café en mettant l'oreille à la cafetière pour écouter le grésillement de la passée. Et quand nous eûmes bu chacun une petite tasse de ce breuvage qui n'était pas mauvais, les deux allemands nous souhaitèrent bon voyage en nous serrant les mains.

Nous entrâmes dans Sedan.

24

Les boutiques commençaient à s'ouvrir et ça et là des servantes en cornettes poussaient les volets. Des gens ouvraient leur fenêtre en bâillant et regardaient dans la rue si Sedan n'avait pas été anéanti pendant la nuit. Les tombereaux à vidanges circulaient le long des trottoirs, attelés à des hommes qui les traînaient, une courroie passée au cou. Sur le seuil des maisons, des blessés prenaient l'air, contents de voir avec la nuit se terminer leur insomnie. Un aumônier en surplis, suivi de deux médecins et d'infirmiers, allait d'une porte à l'autre, portant le viatique aux agonisants.

Àmesure que l'heure avançait, les magasins s'ouvraient en plus grand nombre et la vie de tous les jours recommençait. Le pâtissier mettait des gâteaux nouveaux à sa vitrine, entre des pots de confitures et des fioles de gelées. Le libraire se promenait en frottant ses mains devant son étalage et regardait si les livres étaient en place. Le bimbelotier agitait son plumeau à travers les bibelots rangés sur des tourniquets et soufflait la poussière en gonflant les joues. Le marchand de comestibles, en veste blanche et bonnet blanc, plongeait ses bras dans les poulets froids, les jambonneaux à collerettes, les gigots figés dans les jus, les ananas, les choux-fleurs, les poires, les melons et les raisins. Et tous ces vendeurs, qui ne perdent jamais à la guerre, calculaient à l'avance les gains du jour d'après ceux de la veille, déterminés à faire la bouche en cœur aux Prussiens.

Au coin des rues de grandes affiches s'étalaient, et des hommes étaient en train d'en coller d'autres par dessus. Sur un fragment d'affiche ancienne on lisait l'ordre, signé du maire, de laisser en paix les Allemands ; les nouvelles émanaient du major prussien commandant la place et priaient les habitants, dans un français mal orthographié, de signaler les exactions dont ils pourraient être les victimes.

Des fourgons attelés de deux chevaux et suivis d'une compagnie de fossoyeurs, traversaient au pas les rues et s'arrêtaient devant les maisons sur la porte desquelles se dessinait une croix à la craie.

Ces fossoyeurs, régiment spécialement destiné à l'enterrement des morts, suivent partout les armées. Casaque sombre, le casque sans ornement, n'ayant ni broderies ni galons, ils sont noirs comme leur mission et portent sur le dos un sac auquel sont pendues des pelles et des pioches. Nécrophores habiles, ils ont en un instant déblayé la plaine et enfoui les cadavres. Un coup de trompette et tous sont à l'œuvre ; un coup de trompette et tous rentrent dans les rangs.

Quand les fourgons s'arrêtaient devant une des maisons marquées à la craie, quatre fossoyeurs y pénétraient.

Au bout d'un instant ils sortaient.

Une forme raide et voilée, tenue aux extrémités par deux hommes, était déposée dans le fourgon qu'on refermait ensuite et qui se remettait à rouler.

Sur le pas d'une porte des commères échevelées et vieilles, le cabas à la main pour aller aux provisions, s'assemblaient et chuchotaient. Un domestique mettait à la rue les chiens de la maison, et à côté, une rieuse fille à bras nus lui mon-

trait ses gencives en frottant avec de l'argile le cuivre de la sonnette. Des soldats bavarois, accoudés au comptoir d'un pâtissier, se bourraient de gâteaux sortis du four.

Un bruit de musique retentit tout à coup au bout de la rue : c'était un régiment bavarois qui défilait. L'idéal de la discipline consistant dans la transformation de l'homme en automate marchant, tournant, s'arrêtant, se mouchant et éternuant au commandement, je déclare que je n'ai rien rêvé de plus discipliné que les troupes allemandes. Tous à la fois, du même pied, tête droite, œil fixe, comme ces soldats de bois que les enfants font manœuvrer sur des tringles, les voilà partis, le corps raide, le pas cadencé, pas une fibre ne vibrant sur la face ; et ils iront ainsi tant qu'on leur dira d'aller, en promenade ou devant le canon, mur vivant qui répare ses brèches en se resserrant.

Le régiment bavarois était composé généralement de petits hommes courts et barbus, le casque en cuir bouilli sur la tête, et ils avaient, en même temps que l'air très décidé, d'affreuses trognes à larges mâchoires.

Un peu après passèrent sur de grands chevaux noirs, embossés dans leurs énormes manteaux gris tirés sur la croupe des montures et relevés jusqu'aux oreillettes de leurs casques de cuivre étincelant, de magnifiques cuirassiers blancs, hauts de près de deux mètres et immobiles en selle comme des statues de bronze. Ils allaient deux par deux, au pas des chevaux, sabre au clair, tenant les brides dans leurs longs gants à manchettes. Et le défilé des vivants croisait à chaque instant les fourgons funèbres emplis des longues faces grimaçantes et vertes.

25

Nous étions souvent arrêtés en chemin par des hommes et des femmes qui nous demandaient des nouvelles de la guerre et qui n'avaient plus lu les journaux depuis huit jours. Quand nous leur annoncions la proclamation de la république, ces pauvres gens levaient les mains au ciel et nous demandaient presque en larmes :

— Croyez-vous, messieurs, que nous en serons plus heureux ?

Dans une rue qui aboutit à la place Turenne, un rassemblement regardait par terre, les mains sur les genoux et la tête penchée, une mitrailleuse échouée dans le ruisseau : des mots étaient échangés à voix basse.

Çà et là des hommes allaient portant des bêches sur les épaules ou dans les mains, les uns en casquette et en blouse, les autres en habit et en chapeau. On les voyait s'aborder dans les rues, former des groupes et marcher d'un pas serré vers la place de la Comédie. Nous nous enquîmes où courait tout ce monde. Et quelqu'un répondit :

— Nous allons enterrer les morts.

Un individu qui agitait une sonnette passa en courant dans la rue. Cette sonnerie se précipitait par moments, aigre et saccadée, brusquement décrut au tournant des maisons.

Place de la Comédie, un peloton de soldats prussiens, arme au pied, attendait, pendant que les tambours battaient le rappel. Et de nouveau la sonnette grêla, arrivant du fond, avec l'homme courant de son pas régulier ; puis le tintement se perdit dans le roulement des baguettes.

La place était encombrée de monde. De toutes parts on arrivait, hommes, enfants, vieillards. Chacun avait avec soi sa gourde, et plusieurs achevaient d'avaler le pain de leur déjeuner. Des commissaires de la mairie traversaient les groupes et distribuaient des pelles à ceux qui n'en avaient pas. Cette foule se mit bientôt en branle et se divisa en plusieurs courants dans différentes directions. Nous suivîmes la colonne qui prit le chemin des fortifications et nous gravîmes avec elle la raide montée.

Les Sedanais furent admirables dans cette rude corvée : pendant une semaine entière, tous ceux qui purent s'arracher à leurs occupations s'assemblèrent chaque matin sur la place et jusqu'au soir, sans trêve ni repos, enterrèrent les morts.

On était au troisième jour et il ne restait plus que des cadavres perdus dans les bois. Par petites troupes de cinq à six hommes, les Sedanais battaient les buissons, exploraient les taillis, sondaient les fourrés. Ils avaient les vêtements en sang et leurs mains étaient crottées de glaise. La quantité de corps qu'ils ramassèrent les deux premiers jours leur fit peut-être presser trop leur sinistre besogne. Nous trouvâmes, en effet, près d'une lisière de bois, un grand carré de terre fraîchement remuée où la pluie avait mis à nu des restes humains. Un pied,

un genou, une tête, une main émergeaient çà et là de la mince couche d'argile, et le soulier s'empêtrait dans une boue sanglante d'entrailles humaines. Une odeur de charnier, écœurante et fade, sortait par bouffées de ce cimetière à découvert.

Quelquefois une civière s'avançait balançant dans des oscillations rhythmées une confusion de membres décomposés. Ailleurs, des blancheurs de chairs descendaient lentement dans le noir profond des fosses. Et l'éclair des pelles luisait constamment sous les grises hachures de la pluie.

Tout à coup nous eûmes un cri.

Dans un buisson, sur une petite éminence qui domine la plaine, accroupis comme des trépassés qui feraient le coup de feu, trois cadavres venaient de nous apparaître.

Le plus âgé des trois, birbe à moustaches grises, était étendu sur le ventre, les bras ouverts et la tête en terre. Sa main droite tenait un fusil et ses doigts, crispés autour du canon, le serraient si étroitement que nous dûmes laisser son arme à ce mort. La main gauche, étendue à plat, reposait près d'une cartouchière ; l'extrémité des doigts, tordue du côté de la terre, avait labouré l'herbe de cinq griffes profondes. Dans la cartouchière il y avait encore six cartouches.

Quand nous voulûmes lever la tête, tout le corps se mit droit. Les vers étaient déjà dans les yeux et l'on voyait bouger les paupières. La bouche était extraordinaire, large ouverte, avec de l'herbe et de la terre dedans, comme la bouche de quelqu'un qui aurait mordu la première chose venue pour ne pas crier. Cependant le soldat avait dû mourir du coup : l'occiput, emporté par une balle qui avait fait jaillir la cervelle, béait hideusement jusque dans la nuque.

Les deux autres, déployés à la droite et à la gauche du premier, en éventail et les pieds rejoints, avaient aussi leur cartouchière devant eux.

L'un, jeune homme de vingt-cinq ans, s'était roulé sur le dos, et à la hauteur du pectoral droit, pressait de sa main pétrifiée un couteau profondément enfoncé dans un gros bouillon de sang caillé. Son sabre et son fusil étaient posés en travers de ses jambes, comme s'il eût voulu, suprême coquetterie de militaire, se couvrir de ses armes en mourant.

Le troisième, vague débris informe haché par les balles, s'était quasiment replié en deux dans les contorsions de l'agonie, et sa tête, renversée en arrière, touchait presque à ses talons.

Devant lui la cartouchière était vide.

Le vieux à moustaches avait gardé six cartouches, le jeune homme n'en avait gardé que deux, le mitraillé n'avait rien gardé du tout. Tombé le dernier sans doute, il avait voulu tirer jusqu'au bout et il ne s'était couché qu'après avoir épuisé ses munitions.

Ces trois lions dormaient là, rigidement, dans leur gloire obscure. Aucun sarcophage ne vaudra jamais cette motte de terre avec ses trois hautaines figures.

Nous étions six : tous les six en même temps, nous nous découvrîmes, et tête nue, comme on enterre des héros, nous inhumâmes ces braves au lieu où ils étaient tombés, dans la fournaise, à présent refroidie, qui les avait entendus rugir en mourant. Nous réunîmes ensuite les fusils par les bouts après avoir enfoncé les crosses en terre, et nous croisâmes les poignards.

La meilleure croix pour le soldat tombé au champ d'honneur est une baïonnette piquée en terre.

26

Nous rentrâmes à Sedan dans l'après-midi.

Le prussien se promenait en vainqueur dans la ville. On voyait partout dans les magasins des soldats accoudés au comptoir et payant grassement leur insolence. Des officiers, le lorgnon à l'œil, caracolaient à cheval en regardant à travers les fenêtres et souriaient aux femmes. Sur le seuil des cafés, des Bavarois crasseux fumaient leur pipe, épaulés au chambranle et les mains dans les poches. Un remous battait le seuil d'un lupanar. Ceux qui sortaient bousculaient ceux qui entraient. Des voix aigres de filles se mêlaient à des jurons rauques d'hommes. Et par l'huis entrebaillé s'apercevaient des blancheurs de chair dans les mousselines. On se ruait sur cette viande publique. Dans les rues la soldatesque coudoyait le passant, le toisait des pieds à la tête, lentement et dédaigneusement. On en voyait qui étaient assis dans des postures abruties sur les bornes au coin des rues ou sur les garde-roues à la porte des habitations. Quand une femme en sortait, ils se faisaient des clins d'yeux et riaient bêtement en mâchonnant des obscénités. Des bandes de dix à quinze hommes obstruaient le milieu de la voie,

s'épendant par moments du côté des maisons et tassant les femmes contre les murs.

Les chevaux étaient étrillés sur les trottoirs : quelquefois les domestiques enlevaient du crottin jusque sur le palier des vestibules. Une odeur d'écurie traînait dans l'air.

Un fantassin califourchonnant une maigre carcasse ramassée dans les champs, frappait des talons dans le ventre de la pauvre carne. Elle ne bougeait pas, s'immobilisait dans une torpeur stupide au milieu de la rue. Alors le soldat se mit à taper les naseaux à pleins poings, rouge, furieux. Cette bourrade arracha la bête à sa somnolence ; elle fit un immense effort, partit des quatre fers et, affolée, s'allongea à fond de train sur les trottoirs. Un cavalier français arrêta net le cheval en se jetant aux naseaux et le prussien, lancé par dessus croupe, alla s'aplatir en jurant dans la boue.

27

Je n'ai qu'une exécration, la guerre. Celle-là est indestructible en moi, comme mon âme et mon nom d'homme libre. Les particularités que je révèle dans ces notes ne doivent donc servir qu'à montrer l'attitude du vainqueur, de tous les vainqueurs, en pays conquis : elles n'atteignent ni les hommes, ni la race.

Nous étions attablés le soir dans un café, en même temps que des officiers prussiens et des officiers français.

Un chirurgien de la ligne et un colonel des chasseurs, assis à une table, jouaient aux échecs la sinistre partie jouée quelques jours auparavant par les deux armées ennemies. D'autres officiers, accoudés sur la table, observaient le jeu et conjecturaient. Il arrivait qu'un des deux partenaires ou quelqu'un de la galerie prononçait par moments le nom d'une des positions occupées soit par les Français, soit par l'ennemi.

Deux officiers prussiens, très élégants, ayant aux mains des bagues et de grosses chaînes d'or sur la poitrine, s'approchèrent subitement, et bien qu'il y eût ailleurs des tables libres, voulurent absolument occuper la table qui joignait celle des joueurs. Par malheur, l'un d'eux était très gros et haut de deux mètres.

Sans crier gare ni faire d'excuses, le colosse se jeta comme un boulet entre les tables, renversa deux chopes et bouscula à demi le jeu.

Je verrai toujours l'éclair qui enflamma le regard des français ; le colonel se leva tout debout, blême et la bouche serrée, toisa les intrus, secoua ses épaules en signe de dédain et tout à coup maître de lui, se rassit en éclatant de rire.

Les deux allemands, visiblement gênés, se mirent à boire du champagne en rejetant de notre côté des bouffées de fumée, et le lorgnon à l'œil, le poing sous le menton, ils se tournaient vers les joueurs qui n'avaient pas l'air de les remarquer.

Certainement, dans un autre moment, pas un des français qui se trouvaient là ne fût demeuré indécis s'il fallait venger, même au prix de la vie, cette grossière injure ; enfermés et prisonniers dans Sedan, ils ne pouvaient que se contenir, refouler au fond de leur âme l'insulte, et mettre le salut commun au-dessus de l'offense individuelle. On savait bien que le moindre attentat sur un soldat du roi de Prusse, une main levée ou simplement une provocation attirerait sur la ville toute entière le châtiment qui venait de frapper Bazeilles.

L'exemple de ces hommes braves et généreux, rongeant leur fureur, attestait que la magnanimité est parfois du côté des vaincus.

Les deux gaillards, ayant vidé trois bouteilles de champagne, payèrent avec de l'or, donnèrent cinq francs au garçon, et demi-gris, l'œil fixe et le cou tendu, partirent en heurtant le comptoir de leurs longs sabres traînants.

— Colonel, vous vous méprenez, dit à deux reprises le chirurgien en repoussant du doigt une tour que son partenaire s'obstinait à avancer.

— Au diable ! fit le colonel. Je n'y vois plus.

Le front dans la main, le vieux militaire pleurait : sur sa grosse moustache coulait une larme qui tomba sur la table.

J'ouvre ici une parenthèse.

Comme je m'habillais le lendemain matin, après déjeûner, dans la chambre d'un petit hôtel où nous avions, non sans peine, trouvé à loger, on me remit une carte de la part d'un officier prussien qui demandait à me voir.

Un peu surpris, je fis monter l'officier. C'était l'un des allemands de la veille. Il avait appris, par les gens de l'hôtel, que j'arrivais de Bruxelles, et en français

passable, il venait me demander des nouvelles de plusieurs personnes qu'il avait fréquentées dans cette ville. Il se dandinait, me montrant la raie qui coupait en deux ses cheveux chaque fois qu'il s'inclinait, et il effectait une politesse sémillante, souriant de ses grandes dents blanches larges comme des touches de piano.

28

— Mille pardons, messieurs, fit le colonel en se penchant sur notre table, avez-vous des nouvelles ? Voilà un siècle que nous ne savons plus rien et cette incertitude est pire que la mort.

Le service des postes, supprimé pour les Sedanais et tous ceux qui étaient enfermés dans Sedan, ne fonctionnait plus que pour les Allemands. Les malheureux soldats ne savaient pas même ce qu'étaient devenus leurs frères de l'armée et ils ignoraient si la France était prussienne ou française.

Je me souviens d'un numéro du Siècle, daté de six jours, le plus récent qui fût dans la ville. Le papier, incessamment froissé par une lecture de six jours, avait fini par se briser comme du papier brûlé, et il était littéralement couturé de hachures serrées qui le fendillaient de haut en bas comme de la chair gercée : pièce à pièce, on avait rassemblé cette volée de poussière, pareille à une loque laborieusement ravaudée, puis on avait joint les cassures en les collant sur un fond blanc. Cette curieuse guenille de journal était recouverte d'une vitre de peur qu'on y touchât et faisait penser aux déchiquetures des drapeaux troués par les balles.

Nous avions avec nous des journaux belges achetés a la frontière. À la manière dont on se jeta dessus, il était facile de voir que la plus dure des privations pour ces hommes privés de tout était d'ignorer le sort de la patrie et des armées.

— Je vous en prie ! fit le chirurgien en mettant le doigt sur un bout de journal qui sortait de la poche de mon paletot.

Je ne pus m'empêcher de rire : c'était un carré de journal dans lequel j'avais enveloppé des provisions de route avant de partir. Des macules de jus et de beurre le tachaient partout. Mais le brave homme ne s'en souciait guère et il se

mit à lire avidement le graisseux imprimé en passant à tout bout de champ la main sur le papier pour l'aplatir et ne perdre aucune lettre.

En moins de cinq minutes un groupe considérable se forma autour de nous. Chacun demandait à voir. Quelqu'un alors se mit à lire tout haut. On n'entendait plus que le froissement des cigarettes sous la lèvre des fumeurs et le ronflement d'un soldat prussien qui dormait dans un coin. Quand la porte s'ouvrait, tout le monde à la fois criait : chut ! et l'on empêchait les garçons de marcher.

Nous jouissions avec une vraie émotion de la joie que causaient nos journaux, regrettant seulement de n'en avoir pas emporté davantage.

— Voilà la première soirée où je ne me sente pas l'envie de me brûler la cervelle, me dit le colonel en me remettant les journaux.

— Eh bien ! gardez-les, colonel, en mémoire de la soirée, répondis-je.

— Ah ! merci ! je passerai la nuit à les relire.

29

Le soir venu, le chirurgien nous mena à un petit hôtel où l'on trouvait du potage, un légume et deux viandes. Le couvert était mis dans une modeste salle peinte en imitation de chêne, avec un quinquet graisseux au plafond : la porte s'ouvrait sur la cuisine et l'on voyait se démener aux fourneaux deux alertes gaillardes à bras nus.

L'odeur de la viande au feu et le grésillement du sang sur le gril complétaient pour nos estomacs délabrés la bonne impression de ces grosses filles rouges enfournant les casseroles et tisonnant le feu sous les marmites.

La chaleur d'étuves qui cuisait les murs et rôtissait les solives faisait fumer nos habits trempés, comme de la bouillie. Nous allions de la table à la cuisine en nous séchant les reins à la braise qui enflambait les fourneaux.

Bientôt, une bouteille de petit bleu se mit de la partie et son glou-glou sec et vif claqua dans nos verres.

Quand le tiède petit vin coula dans nos gosiers avec son arôme de pierre à fusil, nous ne songeâmes plus à l'olivâtre pelure d'oignon des bourgognes en fleurs,

ni à la pourpre sombrement luisante des vieux bordeaux, ni aux claires topazes fondues du champagne.

Ce petit jus acide arrosant le pain et la viande des prisonniers nous parut délectable comme le plus succulent raisin et nous roulâmes la dernière goutte au fond des verres pour en savourer jusqu'à la rinçure.

Nous ressemblions à des pestiférés encore souillés de la sanie des hôpitaux et qu'on roulerait tout à coup dans la saine frigidité des beaux draps de lit flamands.

Un coup de vin gai nous montait à la tête et en chassait les visions funèbres : la charogne, bleuissant dans la fange et vidant ses viscères dans le bec des corbeaux, cessa un moment de nous écœurer de sa pestilence.

Une dizaine de personnes achevaient de dîner, militaires et bourgeois ; trois hommes en blouse étaient assis au bas bout de la table, penchés sur leur assiette, muets. Ils rongeaient les os, suçaient les moëlles, croquaient les tendons et raflaient jusqu'aux miettes de la table. L'âpre gloutonnerie des affamés entrechoquait leurs mâchoires. Ils louchaient du côté des plats, quand on les apportait ou qu'on les emportait, comme des chiens dans leur niche.

Un maigre squelette de paysan, dont le cuir plaquait sur les vertèbres et qui semblait une planche d'ostéologie vivante, était surtout effrayant à considérer.

La ruine, la misère, la fuite, la terreur se lisaient ténébreusement sur cet échappé d'amphithéâtre. Ses mains, mécaniquement remuées de bas en haut comme des pistons de machine, faisaient sans relâche le geste de l'engloutissement.

Les trois malheureux paysans avaient été chassés de chez eux et ils étaient demeurés une semaine, à peu près sans manger ou rognant des rogatons, broutant des verdures, se nourrissant au hasard des tas.

Un homme riche et généreux les ayant vus rôder sans abri dans les rues de Sedan, les avait conduits à l'hôtel et les avait fait dîner. Lentement leur face livide s'éclairait, les pommettes rougirent, et ils parlèrent.

Dans un coin une vieille dame en bonnet, l'air digne comme les belles figures pâles des matrones de Van Eyck, touchait à peine aux morceaux et chiffonnait dans sa main un mouchoir qu'elle passait parfois sur ses yeux rougis. Un grand

jeune homme, assis près d'elle, lui parlait à voix basse, et avec une tendre brusquerie, la forçait à manger.

En face de nous un petit monsieur rondelet picorait avec vigilance dans son assiette et lia conversation dès le potage.

— Voilà dix ans, messieurs, nous dit-il componctueusement, que je dîne ici tous les jours, y compris les dimanches et les jours fériés, et je n'ai jamais eu moins de trois plats de viande. Il fallait ces pendards de Prussiens pour nous mettre à la ration des deux plats ! C'est eux qui mangent tout dans la ville. Quel malheur, messieurs, que nous nous soyons embarqués dans cette affaire !

30

Petit à petit, la chaleur de la chambre, le café à l'eau-de-vie, le bonheur d'être en compagnie la serviette au menton, firent bavarder toute la tablée. Les petits paysans goulus grillèrent du tabac que nous leur passâmes et contèrent leurs infortunes. Ces pauvres gens fuyaient d'un peu partout, après de lamentables aventures.

La plus épouvantable nous fut racontée par un homme de Donchery, qui en avait été le témoin.

Cet homme habitait avec ses trois garçons une ferme à laquelle attenait une masure occupée par une pauvre famille de quatre personnes : un vieillard impotent, une vieille femme malade, un garçon de quinze ans et une fille de vingt. L'ennemi vint en réquisition de ces côtés, sur le tard, et frappa de grands coups aux portes.

Trois hommes entrèrent dans la cahute, et voyant un jambon à demi entamé qui pendait à la cheminée, montrèrent avec les doigts qu'il leur en fallait trois comme cela. Ces pauvres gens, qui vivaient chichement depuis un gros mois de leur jambon, haussèrent les épaules en levant les bras pour dire qu'ils ne pouvaient pas. Les hommes crièrent.

Un coup de feu retentit en ce moment dans le village.

Alors les trois hommes entrèrent en fureur, croyant sans doute qu'on tirait sur eux, bousculèrent les lits, les tables et les chaises, jetèrent sous les paillasses

des lits le vieux homme et la vieille femme, nouèrent la fille à une table, et s'aidant ignoblement l'un l'autre, la violèrent sous les yeux des parents à demi morts.

L'homme de Donchery qui nous contait cela, étant à râcler dans les coins de son grenier un peu d'avoine pour ses chevaux, avait vu, par la petite fenêtre sans rideau de la masure, aux rouges lueurs d'une lampe posée sur la table, l'enfant de vingt ans se débattre dans des étreintes infâmes.

La bousculade avait tout à coup fait trébucher la lampe qui s'était éteinte dans son huile, et il avait entendu un piétinement continuer dans le noir.

On ne saurait imaginer la peur de ces campagnards quand ils parlaient des Prussiens. Les uhlans, comme des démons vomis par l'enfer, grimaçaient férocement à travers leur apathie, compliqués d'une sauvage horreur par leur similitude avec les cosaques dont on n'a jamais cessé de parler le soir dans les fermes. Ces pauvres et lourds valets de terre, plongés dans les bourbes de la plus crasseuse ignorance, avaient, dans l'oblitération de leur sens moral, la couardise têtue des vieux nègres tannés par le rotin de bambou. Domptés comme les brutes par la peur, ils se fussent mis du côté des Prussiens pour empêcher qu'on leur résistât plus longtemps. J'ai recueilli de leur bouche des aveux qui peignent en pied la calleuse conscience de ces constants souteneurs du second empire.

— Les Prussiens nous ont fait du mal, nous disaient-ils. Mais il ne fallait pas se jeter en travers de leurs jambes et ils nous auraient laissés en repos dans nos fermes, entre nos femmes et nos vaches.

Et ailleurs :

— Qu'est-ce que çà nous fait d'être d'un côté ou d'un autre pourvu qu'on vive et qu'on ait du bon temps ?

Une phrase de Goëthe à propos de ces mêmes paysans français, m'est revenue plus d'une fois en pensée.

« Je n'ai jamais rien vu de plus déchirant, écrivait-il, dans sa Campagne de 1792, que la profonde et mâle douleur dont les traits agités des paysans peignaient toutes les gradations ; la tragédie grecque seule offre l'exemple de tableaux aussi saisissants dans leur simplicité rustique. »

Non, ce n'est pas cela. Goëthe décrivait la guerre en dilettante.

Dans Sedan même, des trembleurs faisaient un crime à Bazeilles de ses coups de fusil tirés contre les Prussiens.

Ils ne voyaient pas, ces pusillanimes, que la fumée de Bazeilles en cendres sauve, dans le jugement des hommes, l'honneur de la contrée et que cette humble défense d'un village pèse plus aux balances de l'histoire qu'un bloc de victoires prussiennes.

— Non, dit mon chirurgien, ils ne le verront jamais.

— À propos, exclamai-je, en faisant venir une troisième bouteille, expliquez-moi, je vous prie, pourquoi les infirmiers prussiens portent le sabre.

— Ah ! voilà. Ils sont tout à la fois infirmiers et soldats.

— Je ne sais, ajouta-t-il, ce qu'il faut admirer le plus dans cette création ou de la cause ou du prétexte. D'une part, rien n'est plus prévoyant que d'avoir à l'arrière-garde un régiment composé uniquement d'infirmiers pour faire disparaître les morts dès que l'action est finie, et d'autre part, rien n'est plus habile que de mettre sous la protection de la convention de Genève ce même régiment parfaitement armé pour faire le coup de feu. Le même homme est tout à la fois sauvegardé comme soldat et sauvegardé comme infirmier, en sorte qu'il peut profiter à la bataille comme soldat de ce qu'il a vu aux ambulances comme infirmier, sans être exposé à d'autre inconvénient que d'être pris et relâché sitôt après, comme cela s'est vu plus d'une fois.

Un des paysans mit sur la table une petite fiole, grosse et courte, qui contenait une sorte de poudre grisâtre et dont le bouchon était lui-même un récipient où s'agitait un liquide coloré.

— Doucement, cria le chirurgien en se mettant debout.

Il prit la fiole, la tourna, la retourna délicatement, avec les deux mains, en ayant soin de la tenir droite, et dit :

— C'est un joli joujou. Et où avez-vous trouvé çà, l'ami ?

— À Bazeilles.

— Eh bien ! il y a de quoi nous faire sauter, nous et la maison, dit-il tranquillement.

Tout le monde se recula.

— Le grand tube que vous voyez ici, continua-t-il en montrant du doigt, contient de la poudre et cette poudre est du chlorate de potasse en petite quantité avec du sucre blanc pilé très fin. Le petit tube qui est à l'intérieur en guise de bouchon renferme de l'acide sulfurique. Or, une seule goutte du petit tube sur la poudre du grand tube fait voler la fiole en éclats, et la poudre enflammée se répand à l'instant comme la foudre.

Il s'arrêta, se mit à rire dans sa moustache et reprit avec colère :

— Nous avions affaire à des chimistes.

31

La conquête, ce fléau à face verte comme le typhus et la peste, étranglait dans son étau les poitrines.

Je me rappelai le spectre triomphal que le peintre Rethel a mis sur l'estrade de son bal macabre dans l'estampe rigide qui s'appelle le Choléra. Elle régnait souverainement dans l'ombre des maisons et dans la lumière de la place publique, ayant les pieds sur un volcan et reposant sa tête sur l'épouvante comme sur un oreiller.

Il y a dans la manière germanique de composer ces grandes tragédies qu'on appelle des batailles, une étonnante adresse qui a pour point d'appui l'horreur et l'effroi.

— Voici une ville, me disais-je, où l'ennemi règne partout en maître et qui est aussi mal à l'aise qu'un homme assis sur une mine. Il est très vrai que cette ville ne bouge pas et que l'ordre y paraît régner. Mais que tout à l'heure un soldat ou un bourgeois, quelqu'un, par exemple, dont on insulte le drapeau ou dont on souille la fille, tire un coup de revolver sur un Prussien, je ne donne pas six heures pour que Sedan soit anéanti jusque dans ses fondements.

Les Sedanais raisonnaient comme moi, et, vivant dans les transes, redoutaient les conseils de l'héroïsme à l'égal des trahisons.

Après dîner, nous fîmes le tour des rues. Nous visitâmes l'endroit où l'homme qui a marqué en rouge deux mois du calendrier et que l'histoire soufflettera in-

différemment avec septembre et décembre, vit tout à coup la fortune lui tourner le dos.

On ne pouvait approcher de lui et il était entouré de la garde, des généraux et d'innombrables laquais en casaque rouge qui se remuaient comme des mouches pendant l'orage. Un témoin m'a conté qu'il paraissait abruti. Il fumait une cigarette et frottait à tout bout de champ du dos de sa main gantée les vitres de la berline. Deux fois de suite il abaissa la vitre de droite et pencha la tête au dehors. La première fois, on vit le képi à galons d'or de Solferino. Il tira vivement la visière, très bas sur son nez, et regarda en clignant des yeux du côté de la mitraille. La seconde fois il était nu-tête, les cheveux plaqués sur son front plat avec des retours sur les tempes, et le bout de sa moustache cirée dans les dents. Il regarda du côté de la mitraille, puis à droite, puis à gauche comme s'il cherchait quelqu'un, leva la vitre, et quand elle fut levée, mit le doigt en l'air pour appeler l'un des généraux qui se tenaient à cheval à quelques pas de là.

Napoléon abaissa une troisième fois la vitre, son képi tiré sur ses yeux, et parla au général : celui-ci fumait et garda sa cigarette à la main. Personne n'a su ce qui fut dit en ce moment, mais le général fit un haussement d'épaules qui signifiait : je ne sais pas, et la glace de la portière remonta avec une sorte d'irritation. Depuis ce moment, l'empereur resta dans le fond de sa voiture, laissant voir sa figure très pâle malgré le fard des joues, tantôt à la vitre de droite tantôt à la vitre de gauche. Le seul bruit qu'on entendit dans la berline était celui de cette vitre qui par instants s'abaissait et remontait de suite après : deux doigts gantés jetaient alors à travers l'ouverture un bout mâché de cigarette, et de la fumée de tabac s'échappait en tournant.

La berline demeura près d'une heure à la même place, puis sur un ordre donné à voix brève de l'intérieur, alla au trot se mettre à une centaine de pas de là. Sedan craquait de tous côtés comme une ville qui croule, et de l'endroit où était l'empereur, il entendait distinctement le tonnerre de la canonnade.

Àmesure que l'heure avançait, les courriers arrivaient coup sur coup ; à chaque courrier, l'empereur baissait la vitre et des mots s'échangeaient ; quand le courrier était porteur de papiers, Louis-Napoléon brisait le sceau d'une main fébrile, lisait en remuant la tête de haut en bas, écrivait un mot sur ses genoux au revers de la dépêche, la repliait et la remettait au courrier qui repartait au galop. Des généraux arrivaient en caracolant, le sabre battant le ventre des chevaux, très agités et le képi sur la tête, comme des gens qui n'ont plus souci de l'éti-

quette. Pendant tout ce temps, la glace resta baissée et l'on put voir l'empereur lisant, écrivant, se croisant les bras, mordant le bout de ses ongles, ôtant ses gants et les remettant, roulant des cigarettes et les allumant à des bougies d'un sou la boîte. Il semblait de plus en plus agité, appelait un à un ses aides-de-camp, donnait des ordres et faisait courir après ceux auxquels il les avait donnés, sans doute pour en donner d'autres et contremander les premiers.

L'escorte s'agitait dans une sorte d'impatience et quittait à tout instant la voiture pour se porter en avant ou en arrière, questionner et savoir quelque chose, car personne ne savait rien. Seuls, les piqueurs ne bougeaient pas, raides en selle et le fouet droit sur la cuisse, comme aux haltes de Compiègne.

Tout à coup l'agitation grandit. Le fracas dans la ville était à son comble, on entendait des cris, du monde se massait autour de l'escorte impériale, une demi-douzaine d'officiers de l'état-major accoururent au galop.

En ce moment un obus éclata presque dans les jambes des chevaux ; Louis-Napoléon pencha tout son corps à la portière, regarda en l'air et aussitôt après se rejeta dans le fond de la voiture comme un homme qui verrait tout s'abîmer autour de lui. La vitre se leva et la voiture avec l'escorte partit au grand trot.

On a su dès la première heure que les fourgons de l'impérial Corse étaient prêts à détaler, malles bouclées, au moindre commandement, la défaite ayant été prévue soit comme une éventualité soit comme une nécessité de la politique.

L'histoire entrera plus tard dans le détail de cette grande lâcheté qui souille les trônes.

32

Tout ce jour-là l'air fut en feu au-dessus de Sedan.

Les boulets décrivaient sans relâche leurs paraboles dans une atmosphère de fournaise, Une tempête de plâtras, de tuiles, de cheminées emportées, de maçonneries arrachées s'éparpillait avec fracas sur le pavé.

La fusillade se confondait avec la canonnade.

Ce bruit de la canonnade était si épouvantable que le prince Frédéric-Charles l'entendait devant Metz ; mais il l'entendait dans la direction de Montmédy.

Dans les rues ronflait tout à coup un grondement sourd et une masse noire, énorme roulait.

C'était un boulet ; et ils se suivaient à la file, comme des vols de grues, à l'automne.

Des gens qui traversaient d'un trottoir à l'autre tombaient foudroyés par les éclats d'obus.

On me montra une petite rue, non loin de la place Turenne, où une jeune fille, sortant de chez elle pour aller à l'épicier qui est vis-à-vis, eut les deux jambes coupées par le passage d'un projectile.

Quelques maisons souffrirent énormément. Un café qu'on appelle, je crois, le Café des Glaces, fut littéralement défoncé par la mitraille. Et des pans de murs s'émiettaient, mêlant à l'incessant tonnerre le bruit de leur écroulement.

La débâcle était tumultueuse.

Il arrivait à tout bout de champ des bandes de soldats sans sacs et sans fusils ; on les voyait accourir à toutes jambes, comme des gens poursuivis. Des compagnies entières rentraient avec leurs officiers et se bousculaient pour rentrer plus vite. Aux portes de la ville on s'écrasait : beaucoup de monde fut foulé aux pieds. Les plus pressés sautaient sur les épaules des autres et escaladaient cette fournée qui s'entassait.

Des hommes étaient précipités par dessus les chaînes dans les fossés pleins d'eau.

La cavalerie, de son côté, accourait ventre à terre, fendait la foule des fuyards en renversant tout et lançait ses chevaux par dessus les groupes éperdus.

Sur la route les caissons passaient à toute bride, avec un bruit terrifiant, en bondissant sur les pavés. Des montures sans cavaliers, affolées et furieuses, suivaient les escadrons débandés, se heurtaient aux caissons, piétinaient les fantassins et, franchissant les barrières vivantes qui s'amassaient çà et là, entraient en galopant dans les rues de Sedan.

Tout était fermé, du reste : on avait barricadé les portes ; de loin en loin, une tête se hasardait aux fenêtres, rapidement.

Les Prussiens tiraient d'en haut : les remparts étaient à eux.

Pendant deux jours la déroute continua d'emplir la ville d'épaves. Ce qui des 4, 5, 7 et 12 corps, s'était trouvé dans Givonne et ne s'était pas replié sur Mézières, arrivait pêle-mêle, l'ennemi dans les reins.

Tout ce monde râlait, exténué. Personne n'avait reposé depuis une semaine et l'on était demeuré une nuit et un jour sans manger.

Pendant six semaines, on avait demandé des aliments à Sedan.

Sedan, manquant de vivres lui-même, n'avait rien envoyé.

Le 25 juillet, le sous-intendant militaire de Mézières écrivait :

« Il n'existe plus dans les places de Sedan et de Metz ni salaison ni biscuit. »

On avait alors abattu des chevaux ; mais on comptait beaucoup sur la cavalerie, et il avait fallu les ménager.

Les vivandiers se mirent à tailler de la viande dans les cadavres des chevaux crevés le long des routes et la firent griller au feu. Comme il n'y avait plus de sel, le plâtre pilé, la cendre de bois et la terre séchée saupoudrèrent les nourritures.

Des fantassins pénétraient la nuit dans les campements de la cavalerie, nouaient des cordes aux naseaux des chevaux pour les empêcher de hennir et leur trouaient ensuite le ventre à coups de baïonnette.

Au matin on trouvait les bêtes à terre, raides, la cuisse ou l'épaule dépecée.

D'autre part, cette chair morte ne se digérait pas, enflammait le sang et engendrait des pustules malignes ; il fut défendu d'en manger.

Tant qu'il y avait eu du fruit, on avait donné aux chevaux la cueillette des vergers pour suppléer à l'avoine, à la paille et même au son qui manquaient ; mais on avait fini par garder le fruit pour soi-même et les bêtes n'avaient plus brouté que les sarments de vigne et les écorces d'arbre.

Les chevaux s'abattaient et les hommes restaient en route, tiraillés par la dyssenterie.

Du reste, il n'y eut bientôt plus de fruit : on cessa tout à fait de manger. Le soldat buvait l'eau au creux de la main, dans les flaques de la route.

C'est dans ces conditions que les Français virent se dresser devant eux les canons de la 2 et de la 3 armée.

Celle de Mac-Mahon avait, comme on sait, quitté Châlons le 21 août pour se mettre en marche sur Reims par Réthel, le Chêne populeux et Beaumont.

Le 30, de Failly avait été battu.

Alors on s'était mis dans les fonds de Givonne, la droite à Sedan.

L'attaque fut terrible : les Allemands occupaient les hauteurs. Partout le canon prussien tonnait. Les Français tenaient bon.

Àmidi, l'énorme ceinture de feu se resserra. Les Français combattaient toujours.

Une heure après, l'ennemi commença ses mouvements tournants.

L'aile gauche fléchit.

Les Prussiens redoublèrent leurs attaques.

L'aile gauche fut coupée.

On donna l'ordre de la retraite.

— Sauve qui peut ! criaient les Français.

80,000 hommes se débandèrent vers Sedan.

Les uniformes, pendants en lambeaux, ne tenaient plus au corps des malheureux troupiers que par des cordes et des épines faisant l'office d'agrafes. Leur couleur disparaissait sous les boues jaunes qui les poissaient et l'on ne reconnaissait plus les officiers des simples soldats. Beaucoup s'étaient enveloppés de couvertures ramassées en route et traînaient leurs pieds endoloris dans des peaux de bêtes nouées autour.

Lorsqu'on les interrogeait, ils répondaient qu'ils en étaient venus à faire la guerre sans savoir comment. On les avait conduits à droite à gauche, en avant, en arrière, à travers toute sorte de manœuvres contradictoires, et c'est dans le moment qu'ils ne s'attendaient à rien, quand ils faisaient leur cuisine et qu'ils s'apprêtaient au repos, que l'ennemi leur était presque toujours tombé sur le dos. Ils avaient tout perdu, les vivres, les munitions, les officiers, les généraux, et ils avaient marché droit devant eux, en luttant, se taillant à la baïonnette des passages et tiraillant, sans chefs, sans tambours et sans commandements.

Presque tous arrivèrent écharpés, écloppés, échardés, le bras dans l'habit, les reins brisés, traînant la jambe, sans yeux, sans nez, criblés de balles, couturés d'éraflures, couverts de sanies et saignants comme des bêtes de boucherie.

On en voyait qui avaient coupé en morceaux leurs chemises pour panser leurs blessures ; d'autres s'étaient bandés avec des loques raidies par les caillots de sang.

Plus d'un, à bout d'efforts, tomba en entrant dans Sedan et mourut dans la rue, avant même qu'on eût pu lui donner le verre d'eau qu'il demandait en hoquetant.

D'affreux chiens maigres s'approchaient alors d'eux, l'oreille basse, l'œil vitreux, la queue dans le ventre, et passaient la langue sur leurs plaies. Ces mêmes chiens, féroce meute aux abois, sautaient la nuit aux flancs des pauvres chevaux agonisant à tous les coins de rue et leur dévoraient les entrailles.

Il fallut les tuer à coups de fusil.

33

Je ne passai qu'une nuit à Sedan, mais elle me fit bien comprendre les terreurs incessantes de l'invasion.

En somme, nous étions enfermés dans la ville, avec l'impossibilité d'en sortir si quelque catastrophe survenait. Les Prussiens étaient partout, dehors et dedans, veilleurs sinistres, et l'on voyait aller et venir dans la nuit, aux portes et aux remparts, l'éclair blanc de leur fusil sur leur capote grise.

Neuf heures sonnant, nous étions rentrés au gite.

Sur toute la longueur des rues les boutiques étaient fermées et des bruits de verroux tirés s'entendaient derrière la porte des maisons.

Passé neuf heures, les hôtels et les logements ne s'ouvraient plus que sur un mot d'ordre prononcé à travers la serrure.

La servante de l'auberge était en train d'en barricader le seuil quand quelqu'un qu'elle n'avait pas vu donna dans le vantail un grand coup d'épaule et

poussant de l'avant, pénétra dans la petite salle de droite où nous achevions de griller nos cigares.

Nous vîmes entrer en gesticulant une grosse caricature d'homme, pouffant dans sa graisse et louchant sous sa tignasse de chanvre écru, qui demanda à boire et se jeta de tout son poids sur un canapé. L'homme avait des éperons. D'un coup de sa botte, la basane s'érafla et des bourres de crins roux s'horripilèrent dans la crevée.

C'était un bavarois ivre.

Il prit dans ses mains pattues la taille de la servante et voulut l'embrasser ; mais la servante se sauva en criant, et le maître de l'hôtel vint à la place.

Le soldat tenait absolument à rester et demandait une fille et du champagne dans un baragouin haché de français. Il demeura plus d'un quart d'heure à frapper du poing les murs et à rouler ses éperons sur le canapé. Le maître de la maison était blême ; les femmes criaient ; les gens de l'hôtel regardaient derrière les portes. À la fin l'homme partit en faisant cliqueter son sabre dans le fourreau et en grommelant des noms de Dieu.

Je gagnai mon lit.

La chambre prenait jour sur une ruelle étroite.

Je levai le rideau et regardai dehors.

Quelques attardés regagnaient en courant leur domicile. Par-ci par-là une fenêtre s'éclairait brusquement. Des lampes circulaient dans les maisons. Chacun, retranché chez soi, dormait d'un œil. On avait peur ; on s'attendait toujours à quelque chose ; personne ne reposait tranquille. Des reflets tremblaient dans l'eau du pavé.

La nuit, pleine d'embûches, était pour les Sedanais un guet du crépuscule à l'aube.

Au moindre bruit dans la rue, tout le monde était debout, des fenêtres s'ouvraient à demi, on s'habillait à la hâte, les femmes tremblaient, les hommes s'armaient.

Je voulus dormir et soufflai ma bougie ; mais l'appréhension éternelle qui tenait des heures entières les habitants de la ville éveillés m'empêchait de fermer

les yeux et j'entendais au-dessus de moi, dans les chambres, des traînements de talons lourds indiquant chez les autres comme chez moi, des veillées bourrelées.

L'idée qu'une paille suffirait à faire flamber le brasier sommeillant où tant de haines et de fureurs couvaient ténébreusement, nous remplissait tous d'inquiétude, et je pensais aux maudites portes fermées.

Les rues, du reste, avaient une agitation sourde, faite de vagues rumeurs lointaines, comme un bruit dormant de chaudière. Une oppression haletait dans l'atmosphère.

Àtout instant de grands claquements de sabres battaient le pavé. Des soldats se chamaillaient d'une voix retentissante, avec des mots bruyants comme des éclats de trompettes. Un hurlement de chien vaguant s'étouffait dans le bramement douloureux d'un chien mordu.

On frappa à coups redoublés à la maison voisine.

Une fenêtre s'ouvrit et une voix cria : Qui va-là ?

On répondit en allemand.

J'allai voir. C'était un officier, apparemment logé dans la maison et qui s'était attardé.

Par moments le galop d'un cheval lancé à fond de train faisait retentir la rue comme une enclume. Quelquefois le cheval s'arrêtait court, un appel coupait l'air, quelqu'un répondait, et le galop continuait à marteler le pavé.

J'écoutais se perdre au détour des rues les pas du vainqueur rôdant dans la nuit, au milieu d'une solitude que troublait seule, de ses lentes coupetées, l'heure sonnant aux églises.

Àminuit, les sabres cliquetaient encore sur les trottoirs et les querelles recommençaient à tout bout de champ entre deux ou plusieurs voix courroucées.

Des groupes passaient en riant : on devinait des trognes allumées, largement crevées par l'hilarité, avec des rutilements fauves de prunelles, des lèvres lubréfiées, la joie carnassière de mordre à belles dents la chair française. Je sentis leur rire me couler dans les moëlles comme du plomb fondu.

Des voix chantaient des refrains bachiques, et tantôt c'était la lourde mélopée hoquetante d'un ivrogne, tantôt le léger fredon sautillant d'un rêveur amoureux.

Et puis le silence, ce silence des catastrophes plus redoutable que celui du sépulcre, retombait comme une chape d'airain sur la funèbre nuit.

Brusquement un retentissement sourd scandait l'ombre, comme celui des pieds frappant le sol en cadence ; le bruit se rapprochait, grandissait, remplissait la rue et les maisons.

C'étaient les patrouilles.

Ces patrouilles battaient en tous sens la ville : il y en avait toujours trois ou quatre en route. Elles se rencontraient à de certains endroits désignés, échangeaient des mots à voix basse et rebroussaient chemin.

Une fois deux patrouilles se croisèrent sous mes fenêtres : des crosses claquèrent par terre, un murmure de voix cessa dans un commandement bref et le tassement des pas reprit pour s'éteindre bientôt après.

La ville était bien gardée.

Depuis plus d'une heure un tapage incessant et régulier, que je ne m'expliquai pas d'abord, se mêlait aux rumeurs de la rue. C'était le grattement de quelqu'un ou de quelque chose contre la pierre : on eût dit une grosse lime de fer râpant le pavé.

— Ah ça ! me dis-je, est-ce qu'on va se mettre à creuser les fondations des maisons, à présent ?

En écoutant mieux, je reconnus que le bruit partait de la ruelle, sous ma fenêtre de gauche.

Je fus un peu honteux de m'apercevoir à la fin que le nocturne délinquant était tout bonnement un cheval râclant le pavé du bout de son sabot.

Devant la porte charretière de la maison voisine, sa longue silhouette noire allongeait le cou et remuait les jambes, lamentablement décharnée.

Une odeur de crottin indiquait qu'il y avait dans cette maison une écurie : le pauvre cheval, errant par la ville, avait flairé sans doute des camarades et grattait a la porte pour qu'on lui donnât sa part de litière.

La nuit précédente, vers la cinquième heure de la lune, une rumeur terrible s'était répandue comme la foudre dans la ville. Brisés par les fatigues du jour, les habitants de Sedan ne luttaient plus qu'à demi contre le sommeil. Une à une, les

lumières s'éteignaient derrière les vitres et tout rentrait dans l'apparence du repos.

Tout à coup des femmes passent en courant dans les rues, les mains au-dessus de la tête, en criant :

— La ville est minée !

Àce cri les fenêtres s'ouvrent, les lampes s'allument dans les maisons, des groupes apparaissent sur le seuil des portes, on se lamente, on crie. Des Prussiens tirent leur sabre en hurlant et battent en retraite du côté des remparts.

Les officiers français bouclent à la hâte leur ceinturon et descendent sans épaulettes. Les mères pressent avec effarement les enfants sur leurs seins. L'agitation croît, court de rue en rue, se répand jusqu'au quartier-général. Mais déjà des citoyens courageux se sont dévoués : ils offrent leurs corps aux sabres prussiens, montrent l'excès de la peur engendrant ces faux bruits, rassurent les femmes et font rentrer les hommes.

Quand les renforts ennemis se présentèrent, ils trouvèrent la solitude au seuil des maisons et sur les trottoirs : tout le monde s'était renfermé chez soi.

Cette nuit, cette horrible nuit, personne ne dormit. Hommes et femmes montaient la garde au foyer.

Qui le premier cria que la ville était minée ? Les uns y virent la duperie allemande ; les autres n'y voulurent voir que les effets de la peur chez les Sedanais.

Je pensais à cette dangereuse panique, rapidement étouffée grâce à la nuit, et je supposai qu'au lieu d'être chimérique elle eût été fondée. Rien ne me parut plus insupportable dès lors que le pesant silence qui m'entourait, et il me sembla assister à ces effroyables calmes qui précèdent les cataclysmes.

34

Au matin je fus réveillé par un grand roulement dans la rue.

On entendait le claquement des fouets, le grondement des roues sur le pavé, des cliquetis de sabres, des clameurs rudes de voix et le petit trot des chevaux. C'étaient les approvisionnements qui arrivaient. Trente fourgons, les uns attelés

de deux et les autres de quatre chevaux, se suivaient à la file. Il y en avait qui étaient remplis de fourrages, et les autres contenaient, pour la plupart, de grandes caisses en bois bien fermées.

J'ai su depuis que ces caisses, expédiées régulièrement d'Allemagne par chemin de fer, renfermaient chacune un certain nombre de boîtes en fer-blanc garnies du fameux saucisson de Mayence, qui est au camp le plat du jour des armées allemandes.

Les vieux de Sedan, en casquette et en vareuse bleue, regardaient défiler les vivandiers en hochant la tête.

J'aperçus sous ma fenêtre mon interlocuteur de Bazeilles : il tenait toujours son chien dans ses bras. Il m'aperçut aussi et me souhaita le bonjour en me montrant du bout de sa canne la queue du convoi qui tournait en ce moment l'angle de la rue.

— Voilà à quoi nous ont menés ces gredins ! Tous les matins, mossieu, je descendais comme maintenant sur la place pour voir passer les maraîchers de Balan et de Bazeilles, et j'allais, mon panier à la main, acheter moi-même mes asperges, mes choux et mes œufs. C'était un joli coup d'œil que de voir arriver toutes les petites mères d'alentour, fraîches comme des prunes et vous riant finement pour vous pincer vos sous. Et les unes allaient à pied, poussant devant elles de petites charrettes à la main, et les autres se courbaient sous la hotte, et d'autres encore étaient assises au milieu de leurs légumes sur des carrioles qu'elles conduisaient elles-mêmes. À présent, mossieu, il n'y a plus de petites mères, plus de carrioles, plus de hottes, plus de légumes. Il n'y a plus que des soldats, des soldats, des soldats et des soldats ! Et le petit homme accentuait cette phrase en tapant furieusement sur le trottoir le bout ferré de son gros jonc à pomme d'ébène.

35

Quelqu'un me toucha le bras.

— Le gentleman désire-t-il visiter le camp des prisonniers ?

C'était une face patibulaire et souriante de paysan endimanché, un feutre mou à la main ; et il me regardait très doucement, comme une proie.

— Ah ! on visite le camp ?

— Oui, et si monsieur voulait, je conduirais monsieur, et avec moi il n'aurait rien à craindre.

Je pensais à toutes les punaises de gloires et de désastres qui ont vécu jusqu'à présent de Waterloo et vivront dans l'avenir de Sedan.

— Merci, l'ami, dis-je ; je ne crains rien.

Et je poussai résolument du côté du pont.

Le camp des prisonniers était de l'autre côté, à ciel ouvert. On voyait une quantité d'hommes allant et venant, si serrés que la couleur du sol s'apercevait à peine sous le battement de leurs pieds. Deux sentinelles se promenaient sur le pont, l'arme au bras, d'un pas lourd et cadencé, se croisant régulièrement au même point.

Je voulus passer : une des sentinelles m'arrêta.

— On ne passe plus, fit une voix derrière moi, depuis que les Français sont devenus menaçants.

Je me retournai : un officier Saxon, belle mine, flegmatique, me toisait du haut de ses énormes épaules.

— Bien obligé, lui répondis-je, mais n'y aurait-il pas un moyen de lever la consigne ? Je suis…

En même temps j'ouvrais mon étui et lui poussais un cigare dans la poitrine.

— Peut-être, me dit-il, après l'avoir allumé.

Il réfléchit un moment et me dit brusquement :

— Venez avec moi. Je suis fæhnrich. Nous verrons le colonel.

Fæhnrich équivaut à porte-drapeau.

En route nous rencontrâmes un jeune officier que le fæhnrich aborda en français avec ces mots :

— Lieutenant, voilà un monsieur qui voudrait voir le camp.

— Fort bien, dit l'officier en me saluant. Allez voir le commandant, monsieur.

Le commandant était au café, buvant de la bière et fumant dans une grande pipe dont le fourneau en porcelaine pendait entre ses jambes. C'était un gros petit homme à lunettes, l'habit boutonné jusqu'au cou et le poing sur la cuisse.

— Hein ? fit-il, quand il vit le fæhnrich.

Le fæhnrich lui parla en allemand en me montrant du pouce, par dessus son épaule.

Le gros homme fronça les sourcils et rejeta trois fois la fumée de sa pipe en faisant claquer ses lèvres. Il branlait aussi la tête d'une épaule à l'autre, tapait sa cuisse du poing et grommelait : — Och ! och ! comme un homme impatienté.

Quelques instants se passèrent, j'étais demeuré debout, attendant la décision du commandant. Il n'avait plus l'air de se douter de ma présence.

— Pardon, commandant, lui dis-je.

Il me regarda de la tête aux pieds et en très mauvais français :

— Bonjour, bonjour, me dit-il. Vous avez permission. Fæhnrich, conduisez.

Je remerciai le fæhnrich et je passai le pont.

Àla tête du pont, de chaque côté, deux canons étaient braqués sur le camp, et debout, près des canons, dix hommes de l'artillerie et un officier campaient. À droite et à gauche du camp, d'autres canons ouvraient leurs gueules luisantes de distance en distance, gardés par des canonniers dont la silhouette immobile se détachait à plat, comme des enluminures sur un fond brun.

Un peu en arrière des canons, des postes bavarois, hessois, saxons, groupés et le fusil au pied, formaient une sorte de cordon non interrompu. Des sentinelles se croisaient d'un poste à l'autre et on voyait aller et venir la lueur claire de leurs sabres au port d'arme. Un cordon de cavalerie doublait le cordon de l'infanterie ; des patrouilles de cuirassiers faisaient incessamment le tour du camp.

Les Français étaient parqués sur la terre nue, sans tentes ni sans abris, comme des bêtes. Depuis trois jours qu'il pleuvait, on les avait laissés dans le même endroit et ils couchaient sur un sol trempé par les eaux. Il arrivait que ceux qui passaient la nuit à terre ne savaient plus se relever au matin et on était obligé de les mener aux ambulances. On en trouvait aussi qui étaient froids et ne bougeaient plus : c'étaient les morts. Tous les jours il fallait en emporter des

tombereaux : on les empilait l'un sur l'autre après avoir constaté leur identité et on les enterrait dans les champs.

Des amis avaient imaginé de se mettre dos à dos et demeuraient debout, sommeillant sans dormir. La plupart étaient tellement harassés qu'ils vacillaient comme des gens ivres et il en tombait ça et là sur les genoux et sur le flanc. Quelques-uns avaient gardé leur sac et ils s'asseyaient dessus, accroupis en eux-mêmes et soufflant sur leurs doigts pour les dégourdir. Des malheureux n'avaient plus d'habit et rôdaient en claquant des dents, ployés en deux, les bras croisés sur la poitrine. Il y en avait, du reste, qui préféraient ôter leurs habits et se mettre en bras de chemise à cause de la rigidité du drap percé. Comme je passais, un soldat faisait des efforts pour ôter ses bras de sa capote et n'y parvenait pas, tant la capote était raidie. Je pris les manches et je tirai. L'homme n'avait plus qu'un lambeau de chemise sur l'estomac, ses bras étaient nus. Il me fit tâter sa capote : on eût dit du linge tordu au lavoir. De grosses plaques rouges marbraient ses bras et sa poitrine. Il suait dans les cheveux et grelottait dans le dos.

— Le fils à papa n'ira plus loin, me dit-il avec une grimace mélancolique.

On avait allumé des feux la nuit ; les feux s'étant éteints faute de bois, ces misérables avaient voulu se réchauffer en courant : on leur avait défendu de courir. Alors ceux qui avaient des sacs les avaient mis par terre l'un contre l'autre, et trois ou quatre hommes, selon la quantité des sacs, s'étaient couchés dessus, puis un même nombre d'hommes était monté sur les premiers, et pêle-mêle, pour avoir un peu chaud et ne pas coucher dans la boue, on avait dormi en litée compacte.

— De la paille ! avaient crié le premier jour les soldats.

On était demeuré sourd.

— Du pain ! avaient-ils crié ensuite.

On ne leur en avait pas donné.

Les vieux regardaient d'un air sombre les Prussiens et préféraient mourir plutôt que de leur demander quelque chose. Ils montraient le poing aux sentinelles et crachaient de leur côté en trépignant de fureur. Quand la faim les tenaillait, ils se mettaient à rire aux éclats pour se tromper eux-mêmes ou mâchaient dans leurs dents le bout de leur ceinturon de cuir. Les jeunes se lamentaient et par-

laient de leurs familles avec des voix profondes et douces. Ils tendaient la main vers moi, gémissant :

— À manger !

J'étais impuissant : une douleur me suffoquait. Je serrais leurs mains et je leur disais :

— Je n'ai rien. Mais espérez : je reviendrai.

— Vite ! vite ! disaient-ils, nous mourons !

Des groupes se formaient par places et causaient à voix basse. Chaque fois qu'ils grossissaient, les soldats allemands s'approchaient pour les disperser. Tout le monde se taisait aussitôt, on se débandait et l'ameutement se formait plus loin. Des voix persistaient cependant ça et là, hautes et encolérées : mais elles étaient de suite réprimées.

Les hommes qui composaient ces groupes étaient très défiants : ils osaient à peine regarder devant eux, de peur de se trahir, et faisaient peu de gestes, comme des gens qui se surveillent. On voyait ces mêmes hommes courir de droite et de gauche sournoisement et causer bas aux autres. Une certaine animation sourdait alors parmi ces derniers, et les plus turbulents réprimaient malaisément le désir de la révolte. Plus d'un me regarda avec des yeux menaçants et j'entendis chuchoter les mots : Gare aux espions !

Il m'arriva de tirer quelque monnaie de ma poche et de la vouloir donner à ceux qui souffraient le plus ; mais ils écartaient de la main ce que je leur offrais et me demandaient du pain. À force d'entendre le même cri, la colère me montait à la tête et j'avais envie de crier avec eux : Du pain ! du pain !

Des cris s'élevèrent tout à coup au milieu du camp ; beaucoup de soldats se précipitèrent du côté d'où venaient ces cris. J'allais m'élancer avec les autres quand quelqu'un me tira par la manche et me dit :

— N'y allez pas. C'est peut-être un signal.

C'était mon fæhnrich.

Àpeine avait-il parlé que je vis les artilleurs mettre la main sur leurs canons, la tête tournée du côté des officiers. En même temps les fusiliers couchèrent en joue et les sentinelles se replièrent sur les postes.

Ce n'était qu'une alerte. Un jeune et blême lignard venait de tirer clandestinement un biscuit de sa poche et le croquait en le cachant sous ses aisselles. Un turco avait voulu l'arracher de ses mains ; mais le gaillard avait avalé si goulûment le biscuit qu'il avait été forcé de se l'enfoncer avec trois doigts pour le faire passer au gosier.

— Cochon ! criait le turco à tue-tête. Donne-moi du biscuit.

Une bousculade s'en était suivie.

— Au moindre danger rejetez-vous sur les cordons, me dit le porte-drapeau.

Quelques voix crièrent : Sus ! Tue ! Tue ! Une bande de zouaves courait les bras ouverts et hurlait : À mort les Prussiens ! On entendait aussi le cri lugubre : Du pain ! du pain ! Des turcos s'étaient rués sur le mangeur de biscuit et le tapaient à coups de poing dans la figure.

Un petit turco court et trapu lui jeta autour du ventre son bras nerveux et nu et se mit à fouiller dans ses poches, cambré sous le poids du lignard qui battait des jambes.

Les Bavarois entrèrent au pas de charge dans le camp, baïonnettes en avant, et dispersèrent la bagarre. Des huées retentirent et de la terre, des pierrailles furent jetées. Tout à coup l'ordre se refit.

— Voilà qui est mauvais, dit le fæhnrich. Ils s'apaisent trop vite.

La veille, un commencement de révolte avait éclaté et l'on avait eu quelque peine à la réprimer. Les Français s'étaient précipités en masse du côté des Prussiens, mais ils avaient rencontré les baïonnettes et les canons braqués. Les plus exaltés s'étaient mis alors à courir sur les canons et déchiraient leurs habits pour montrer qu'ils ne craignaient pas la mort.

— Monsieur le porte-drapeau, je vous remercie, dis-je, navré, au fæhnrich.

Et je repassai le pont.

36

Onzes heures sonnant, nous califourchonnions de maigres haridelles que des goujats rapaces nous avaient mises dans les jambes, sellées et bridées, moyen-

nant quelque menue monnaie, et nous nous apprêtions à pousser jusqu'à Givonne.

Un grand piétinement cadencé et sourd qui s'élevait de la ville, derrière nous, nous fit stopper nos montures, et voyant moutonner des uniformes dans la grise perspective de la rue, nous les rangeâmes contre un mur, près des portes de la ville.

Un détachement de Bavarois, fusil à l'épaule et clairons en tête, s'avançait sur plusieurs rangs, commandé par un officier à cheval. Dans les lignes de leurs pantalons vert sombre se mouvait la tache plus claire des pantalons garance, et le créneau des casques en cuir verni permettait d'apercevoir des képis se suivant à la file. De droite et de gauche caracolaient des cuirassiers, étincelants de cuivre et d'acier, le sabre dans la main qui tenait les brides et dans l'autre main le pistolet d'arçon prêt à faire feu.

Bientôt le détachement fut près de nous : les rangs se serrèrent pour passer, et, comme le pavé se rétrécissait, une multitude de soldats français en guenilles et sans armes nous apparut, étranglée entre les ventres des chevaux.

Ce convoi de soldats menés comme un troupeau était lamentable. C'étaient 3.000 prisonniers des dernières batailles qu'on dirigeait sur Remilly et de là par chemin de fer sur l'Allemagne. Ces 3.000 hommes, harassés, pantelants, écharpés, se pressaient pêle-mêle en masses confuses et clopinaient cahin-caha, sales, déchirés, la barbe longue, criblés d'éraflures de balles, couturés de balafres de sabres, sans habits et sans souliers, la plupart ayant des lambeaux de sac au dos.

Les uns se traînaient sur des bâtons, les autres s'épaulaient à leurs camarades plus forts ; il y en avait qui se donnaient le bras, et des sous-officiers, le képi sur le nez, tâchaient de s'effacer dans le tas. Pas d'officiers, d'ailleurs.

Je vis ainsi passer des artilleurs, des soldats de la ligne, des sapeurs, des chasseurs à cheval, des zouaves, des turcos, tous confondus, vieux et jeunes, sans distinction d'âges ni d'armes. On les obligeait de prendre le pas accéléré, et ils marchaient sans savoir au juste où on les menait, comme ils avaient marché à la bataille. Par instants, le cuirassier qui les flanquait de dix pas en dix pas tournait à demi la tête et regardait onduler à ses côtés la houle humaine.

Hâves, pâles, jaunes, ayant des trous dans les joues, ils roulaient sur leurs bouches en feu des langues séchées par la fièvre. On en voyait qui posaient les deux mains sur leurs genoux et s'arrêtaient pour tousser ; d'autres se détour-

naient à demi et crachaient des caillots de sang. Pas une plainte pourtant : on se mourait et on marchait. Il en tomba néanmoins quelques-uns qui restèrent sur le pavé : les autres faisaient un détour, regardaient par terre celui qui était tombé et passaient.

Les zouaves au front braisé hérissaient sous leur moustache frémissante leur lèvre gonflée de mépris. La barbe des sapeurs tremblait d'indignation. Et quelquefois des mains crispées faisaient des gestes vagues qui ne s'achevaient pas. La haine, comme une lave, bouillonnait au fond des cœurs, et ces prisonniers rongeaient leur frein. Dans leur œil flamboyant et qui dévorait le prussien, on lisait un cri d'angoisse et d'appel : Des armes ! des armes ! La honte rougissait les fronts ; ils n'osaient regarder en face d'eux ; presque tous étaient courbés vers le sol ; il y en avait qui pleuraient. Des armes ! Et ils n'avaient que des bâtons pour se soutenir, leurs corps vacillants les portaient à peine et la chair blêmissait à travers leurs lambeaux.

On a dit que ce n'était plus l'armée française : je ne dis pas non, car il n'y avait plus d'armée possible sous le dernier des Bonaparte ; mais je vous jure que c'étaient encore des Français. Que la République eût pu lancer, au lendemain de Sedan, ces agonisants sur ses champs de bataille à elle, leur râle se serait mêlé au bruit des canons, ces moribonds se fussent redressés, et mourant pour l'honneur cette fois, on eût vu des prodiges à faire reculer l'ennemi.

Le triste convoi était déjà loin que nous regardions encore dans le brouillard décroître entre la file des cuirassiers les dos courbés et les fronts penchés de cette tourbe humaine sortie des charniers.

37

Nous piquâmes des deux, et nos bêtes, encore qu'érènées, s'allongèrent vaillamment sur la raide montée qui longe les fortifications.

Quand nous fûmes sur le plateau, ayant à la gauche les murs gazonnés des remparts et à la droite les buttes de terre qui dévalent presque perpendiculairement, nous assistâmes à une scène que Salvator Rosa eût rêvé de peindre.

Dans un redan des remparts, deux chevaux cherchaient à s'accoupler. L'herbe, en cet endroit, haute et drue, s'embroussaillait de ronces et de genêts par-

mi d'énormes pierres, roulées là en tas et sombrement couvertes de mousses. Au fond, rugueuse et noire, avec des arbrisseaux dans ses crevasses, la muraille barrait d'une raie coupante un ciel barbouillé d'encre. Non loin, des corbeaux sautillaient sur une charogne en croassant, et un à un, s'enlevaient lourdement dans l'air en emportant au bec une proie, que leur vol remuait sous eux, comme de la vie. Çà et là il y avait des débris de caissons, des armes, des sacs et un affût brisé. Au milieu de cette désolation les deux chevaux se léchaient les naseaux et s'entrelaçaient le cou. L'entier avait dans le flanc une large plaie de laquelle suintait le sang, coagulé sous le ventre en rouges glus. La jument boitait de la jambe droite, traînant sur ses paturons enflés. Et constamment ils revenaient l'un vers l'autre, s'embrassant dans un grand rut saignant ! La jument trébuchait, frissonnante, et l'entier, avec un chevrotement grêle, essayait vainement de se mettre debout. Ce groupe farouche se démenait ainsi, en haletant, dans la désolation de cette solitude.

Nous trouvâmes un peu plus loin, en descendant vers Givonne, des campements de cavalerie. Les chevaux étaient au piquet. Comme c'était l'heure du picotin, on voyait les soldats se diriger vers les fourrages et s'en revenir avec des bottes de paille sur le dos.

Un personnage patibulaire, qui nous vit passer sur nos plates haridelles, délia rapidement un cheval attaché par la bride à un arbre et le poussa devant moi en ouvrant et en fermant deux fois la main. C'était une manière d'en demander dix francs. La bête, forte et pas trop endommagée, bride au cou et selle au dos, avait bonne mine : je donnai les dix francs et montai dessus. Ce que voyant, un sergent d'infanterie bavaroise vint à moi et me dit en riant :

— Ce gueux-là a vendu tantôt un arabe superbe vingt francs. Votre cheval ne vaut pas plus de cinq francs.

Il avait l'air bon enfant.

Je lui demandai comment on fêterait cette année Christmas.

— Bah ! me répondit-il gaiement, d'ici là, nous serons dans nos familles et je compte bien faire de mes mains l'arbre de Noël de ma petite sœur Sarah.

— Le roi Wilhem n'a qu'une parole, m'avait dit la veille un père de famille. Il a promis de nous faire rentrer quand nous aurions battu l'empereur.

C'était le sentiment des armées allemandes. On en avait assez après Sedan, et l'on demandait à retourner.

38

Nous entrâmes dans Givonne.

Il régnait là une grande agitation. Des uhlans, des hussards, des cuirassiers, logés chez le paysan, couraient par la grand rue, pêle-mêle, en riant, gesticulant, chantant et sifflant. Des pectoraux velus, bouchonnés à pleine poigne, faisaient des taches brunes aux fenêtres. Çà et là, des hardes claquaient dans les feuillages rouillés sur des cordes. Des soldats en bras de chemise se lavaient dans des seaux aux portes des maisons ou se peignaient les cheveux en se regardant dans les vitres. Les baquets reflétaient la clarté des paysages.

Le pâle soleil de septembre, débarbouillé un instant de sa croûte de nuées, tapait à cru d'un long rayon cuivré ce va-et-vient fourmillant. Les ardoises étincelaient sur les toits, des fusils miroitaient dans les rues. Une nuée de paillettes flambantes s'accrochait au hasard du rayon sur tous les points, éparpillant des luisarnements qui papillotaient jusque dans les trous à purin. De petites buées bleues montaient des fumiers sous la caresse d'un vent tiède, comme les bouffées qui sortent du bois mouillé quand le feu se met à crépiter, et les cheminées poussaient en spirales des tirebouchons de fumée qui roussissaient au soleil.

Derrière Givonne, des moires scintillantes argentaient dans les champs la crête des sillons ; et dans le fond des labours bruns le fer des charrues brisées luisait. Une douceur succédait à l'effroyable agonie du ciel en deuil.

Pourtant ce tableau, égayé de lumière, avait son ombre.

La rue qui monte entre deux rangs de maisons inégales ; les petits pignons disloqués qui s'empanachent de cheminées grimaçantes, courtes, longues, menues, ventrues, et penchent en avant, à angles aigus, leurs lucarnes capuchonnées de tuiles rouges, d'ardoises grises ou de pailles tressées ; les rampes devant les portes avec des anneaux à côté pour attacher les chevaux ou les bœufs ; les volets verts échancrés d'un cœur dans le haut ; les hangars en torchis éraflé et montrant par leurs crevasses les bardeaux comme une ossature ; les grandes portes de fermes béantes sur la profondeur violette des granges ; les bancs de

pierre maçonnés dans le mur sous la fenêtre des auberges ; l'auge sur quatre piquets où l'avoine nage dans l'eau ; et puis, au milieu des maisons noires de suie et de pluie, l'église badigeonnée en jaune pointant sa flèche en l'air ; le foirail où les habitations se rangent en cercle comme pour voir sortir M. le curé avec le bon Dieu quand c'est Pâques ; les petits murs écaillés qui ont l'air de se pousser du coude pour faire de la place ; l'abreuvoir bordé de pierres de taille avec sa descente en pavés usés par le pied des bestiaux et sa flaque d'eau plaquée d'une tranche de lumière ; tout ce joli ensemble d'un joyeux village plein de laboureurs et de moissonneurs, où le dimanche voyait aux fenêtres des filles roses et au seuil des habitations de bonnes grand'mères jouant avec les nourrissons, s'assombrissait tout à coup de la noire cohue des soldats.

Les volées de poules, de coqs, d'oies et de canards qui la veille barbotaient dans les mares et grattaient les fumiers, n'accouraient plus au bruit des portes qui s'ouvraient. Le long mugissement des bœufs qu'on entendait du haut des remparts de Sedan ne sortait plus des étables. On ne voyait plus les porcs s'éclabousser leur groin rose en fouillant l'ordure des rigoles. Tout cela avait été pillé, volé, tué, mangé.

Les villageois rôdaient tristement parmi les soldats, les mains dans les poches, regardant tout sans rien voir et se demandant de quel argent ils achèteraient plus tard leurs bêtes de labour et de boucherie. Les greniers étaient vides ; on avait saccagé les granges ; les champs ressemblaient à des cimetières ; c'est à peine si l'on avait pu sauver un peu de lard, de pommes de terre, de seigle pour quelques pains et quelquefois cacher une tonne de bière au fond des caves barricadées. Et voilà comment la misère était tombée sur ces pauvres paysans qu'on voyait maintenant, hâves et sourcilleux, regarder des jours entiers les nuages du ciel comme pour lui demander s'il n'allait pas bientôt faire cesser de pareilles horreurs.

Eux, les soldats, contents et nourris, passaient en clamant, conduisaient les chevaux à l'abreuvoir, nettoyaient les couloirs, et comme s'ils étaient chez eux, entraient, sortaient, se mettaient aux fenêtres, culottaient des pipes, fumaient des cigares et menaient un tapage qui faisait hurler dans leurs niches les maigres chiens de garde. On les apercevait, assis sur des tables devant la fenêtre ouverte, raccommoder leurs habits, nettoyer leurs gibernes, fourbir leurs fusils, lire les journaux ou faire la sieste sur le ventre. Il y en avait qui, les pieds ballant hors de la fenêtre et renversés sur le coude, s'amusaient à pousser des ronds de fumée, la bouche en bec d'amphore. Les vieux sacraient en roulant les yeux, les officiers

tempêtaient en tapant du poing. Des amis se lutinaient à coups de sabre. Par moments un loustic mettait en joue le passant, criait : boum ! et relevait son fusil en se tordant de rire.

Des fourgons roulaient au galop ; les fouets crépitaient ; les chevaux hennissaient ; des envolées de crinières se mêlaient aux bâches battant l'air. Dans le lointain des tambours sonnaient, des claironnements de trompettes partaient on ne sait d'où. Un cliquetis de sabres frappait le pavé ; les baguettes chantaient dans les fusils ; les crosses claquaient ; on s'appelait d'un bout de la rue à l'autre bout ; et partout des képis bouchaient les lucarnes.

Tout ce monde piaillait, se chamaillait, chantait, beuglait, se démenait, était hilare. Des hercules luttaient à qui lèverait les plus gros poids ; c'étaient des tonnerres de huées quand, après avoir essayé, rouge, les joues gonflées, l'œil hors de tête, baigné de sueur, quelqu'un laissait retomber les poids.

Des chiens passaient à travers les groupes en jappant lamentablement, une casserole à la queue. Un porc s'étant évadé de son trou, trois soldats se mirent à sa poursuite, mais le porc, avec sa culotte gluante, leur glissait toujours des mains, et l'un d'eux s'étala sur son séant. Alors ce fut un pourchas : le porc trottait éperdu, tête basse, oreilles gigottantes, en grognant ; les uns lui allongeaient des bourrées de coups de pieds dans le ventre ; les autres lui fracassaient les reins avec des pierres, ou lui martelaient le groin à coups de balai. Un luron finit par lui mettre trois pouces de baïonnette dans le gras des côtes, ce qui le renversa. Et quand le pauvre porc fut à terre, couvert du sang rose qui bouillonnait de sa plaie, la galerie se mit à rire en se tenant les côtes et l'acheva en le piétinant. Ces dignes émules des Kosaques à galbes carrés, à gueules de four, s'amusaient ainsi de petites farces innocentes et trognonnaient d'aise après les avoir faites.

Nous mîmes pied à terre devant un bouchon coiffé de sa branche de sapin et demandâmes à boire.

Un petit homme pétulant et sec comme un caillou, se leva de sa chaise, nous examina et nous dit :

— Eh ! parbleu ! vous n'êtes pas des Anglais, vous autres ! Tenez, passez par là-bas ! Je vais venir.

Et il nous poussa dans une chambre noire, caissonnée de travées où un grand poêle allumé crépitait dans l'âtre. Des blancheurs de drap trahissaient des lits

dans la pénombre ; il y en avait trois. Au bord des draps, des figures blêmes se penchaient, alanguies.

— Faut vous dire, fit le petit homme en rentrant un pot de bière caché derrière son tablier, que les Anglais commencent à venir. Tenez ! ils sortent de partout. Ça pousse des pavés. Il y en a dans l'air. Eh bien donc, je disais — buvez-moi ça, mais ne dites rien, c'est mon dernier tonneau — que cette engeance nous tombe sur les bras. Ils ont tous un crayon à la main. — D'où êtes-vous, vous autres ? Tiens ! tiens !

« Quand ils entrent donc, ils regardent à droite, à gauche, en haut, en l'air. Aoh ! Et ils écrivent. Ils vont, ils s'installent, ouvrent les armoires, dérangent les lits, montent au grenier, descendent à la cave. Aoh ! Hier il en vient deux. Ils avaient tout fourragé quand les voilà poussant la porte et furetant dans l'armoire. Je cours après eux. « Aoh ! où été lé chassepots ? » Lé chassepots, leur dis-je, aoh ! Croyez-vous, que les chassepots poussent dans mon armoire, aoh ! Est-ce que j'ai des chassepots, moi ? Aoh ! Allez-vous en à tous les diables aoh ! « Et depuis ce temps, quand j'en vois, je ferme ma porte.

Je l'observais : une barbiche de poils gris tailladait le bas de sa mince et jaune figure où les yeux roulaient, clairs et gris, et ses épaules, déclives et de guingois, semblaient avoir été taillées d'un coup de hache dans un bloc trop petit. Mais une force chantait en ce gringalet, la gaîté : et je comparais à sa maigre carrure frétillante l'énorme viande morne des vainqueurs.

On parla de la guerre. Il eut une moue pleine de philosophie :

— Heu ! Heu ! La guerre ! Quoi, la guerre ? Eh bien ! vlà ! Ça y est. Les uns crèvent, les autres vivent. On vous prend votre argent, votre repos, vos grains, vos bêtes, et puis tout est à recommencer. C'est dur ! Enfin, faut s'y faire !

Nous en trouvâmes souvent, de ces fortes natures d'acier qui se redressaient d'elles-mêmes, et nous nous disions chaque fois :

— Voilà un homme.

De l'autre côté de la rue, un détachement de hussards s'était mis en ligne. Raides, immobiles, la tête droite, le sabre à l'épaule, un officier les passait en revue. Le détachement se débloqua d'une pièce, fit conversion à gauche et se mit en marche deux par deux.

39

L'église de Givonne était pleine de blessés. Sur le seuil, mêlée à la boue, de la paille piétinée faisait un amas qui fermentait.

Au moment où nous allions entrer, des infirmiers, le tablier gris maculé de placards rouges, balayaient par la porte d'entrée une sorte de mare fétide, comme celle où clapote le sabot des bouchers dans les abattoirs.

L'odeur de ces eaux était si forte que les infirmiers, pour ne pas les sentir, fumaient à grandes bouffées leurs pipes et s'entouraient d'un nuage de tabac.

Nous entrâmes.

Les malades baignaient dans l'urine et dans le sang.

Ils étaient étendus sur des bottes de paille et n'avaient pour se couvrir que leurs manteaux.

Les litières étaient des fumiers.

Des caillots gluants plaquaient sous les pailles et le sang pendait aux grabats en filamenteuses glus.

La rouge fontaine de vie s'égouttait sinistrement dans ce lieu funèbre où la Mort tournait le robinet.

Çà et là des gangrènes vertes et bleues mettaient au bord des plaies ouvertes des croûtes épaisses comme des orfèvreries et ailleurs bouillonnaient, spumeuses, ou les fleurs hideuses de la purulence s'épanouissaient sur ces morts vivants. Et les pus malins rongeaient la chair, pourrissaient le sang, salivaient aux lèvres des blessures.

L'hôpital râlait.

Des prêtres, des médecins, des chirurgiens, des jeunes gens des écoles, sublimes de zèle, se prodiguaient.

Cette chiourme de la mort voyait aussi passer la charité sous la figure d'une jeune fille ou d'une femme volontairement mêlée à l'immense douleur. Épouses, sœurs et fiancées, elles donnaient en viatique leur âme à ces maris, ces frères, ces amants, et d'une main douce rivaient aux pieds de ces galériens le boulet de l'éternité.

Les chirurgiens, manches retroussées, tablier aux reins, se penchaient sur les patients, et derrière, se groupaient les personnes de l'ambulance, avec de la charpie, des compresses, des bols d'eau, des flacons et des trousseaux, tous muets et les sourcils rigides comme des barres dans l'immobilité figée des faces.

Par moments les officiers de santé se mettaient à genoux ; quand ils levaient leurs bras nus, un petit éclair aigu luisait à leur main.

Des blessés étaient attachés à leur grabat par des cordes ; s'ils bougeaient, des hommes les tenaient aux épaules pour les empêcher de se mouvoir. Et quelquefois une tête blême se dressait à demi au-dessus de la paille et regardait avec des yeux de supplicié l'opération du voisin.

On entendait des malheureux crier en se tordant, quand le chirurgien approchait, et ils cherchaient à se mettre debout pour se sauver.

Sous la scie, ils criaient encore, d'une voix sans nom, creuse et rauque, comme des écorchés : Non, je ne veux pas ! Non ! Laissez-moi !

On n'avait presque plus de chloroforme.

— Faut-il t'endormir, l'ami, demandait un médecin à un vieux sapeur.

— Pas la peine, major, répondait le sapeur. Donnez-moi ma pipe.

Un autre répondait :

— Du chloro… Quoi ? Merci. J'en prends pas. Fichez-moi ça au blêmard ci-contre. Il en a plus besoin que moi.

Un zouave qui avait eu les deux jambes emportées grommelait dans ses dents :

— Qu'est-ce qu'ils ont donc à se faire endormir ? C'est bon pour les Prussiens, c'te drogue-là !

Un à un, quand passait la ronde, ils tiraient de leur longue main osseuse leurs couvertures et mettaient à nu, qui des blessures écarlates, qui d'horribles moignons déchiquetés.

Ce fut le tour du zouave.

— Faites excuse, la compagnie, dit-il. On m'a ôté les culottes.

Il avait gardé sa veste, et ses jambes étaient emmaillottées vers le bas dans des lambeaux où suintait du sang.

Le médecin se mit à enlever ces lambeaux, mais ils collaient l'un à l'autre, et le dernier adhérait à la chair vive.

On versa de l'eau chaude sur le grossier bandage, et à mesure qu'on versait l'eau, le chirurgien détachait les loques.

— Qui t'a amidonné comme çà, mon vieux ? demandait le chirurgien.

— C'est le camarade Fifolet, major. Ouf ! Ça me tire jusque dans les cheveux. Il avait eu le cul emporté et moi les jambes. Et je lui dis : Fifolet, nous voilà bien tombés. Oui, qu'il me dit, je vas devoir remplacer mon assiette par une écuelle. Et puis, pan ! v'là qui tombe le nez en terre, sens dessus dessous, quoi ! J'arrache la capote d'un Prussien qui disait : Gniou ! gniou ! en faisant sa paillasse avec les ongles, et je lui enveloppe ça, au camarade Fifolet, le mieux que je peux. Là-dessus il se relève et j'ai le temps de crier : Cré nom d'un ! Je tombe à mon tour, il arrache sa veste, et la v'là à mes jambes, major.

Le chirurgien examinait en ce moment les tronçons de jambes du zouave :

— Du courage, vieux. Ça ne sera pas long.

— En joue fixe ! fit le zouave.

Il mit sa moustache dans ses dents.

Je vis, à travers le groupe des aides et des infirmiers, le bras nu du chirurgien qui remuait horizontalement et puis diagonalement quelque chose de blanc. Certainement les blessés faisaient une grande rumeur en se lamentant et leurs râles remplissaient l'église ; mais tout cela n'empêchait pas d'entendre le grincement de la scie qui mordait les os du zouave.

Le chirurgien leva le bras qui tenait la scie et frotta du revers de la main la sueur de son front.

La scie, étroite et longue, laissait des gouttelettes à chacune de ses dents.

Il y eut un mouvement dans le groupe : on déposait à terre un tronçon.

— Encore une seconde, mon brave ! dit le chirurgien.

Je passai ma tête dans le créneau des épaules et je regardai le zouave.

— Allez vite, major, disait-il. Je sens que je vas battre la breloque !

Il mordait sa moustache, blanc comme un mort et les yeux hors de tête. Il tenait lui-même à deux mains sa jambe et hurlait par moments d'une voix grelottante un hou ! qui vous faisait sentir la scie dans votre propre dos.

— C'est fini, mon vieux loup, dit le chirurgien en abattant le second moignon.

— Bonsoir, dit le zouave.

Et il s'évanouit.

Les blessés étaient tellement pressés l'un contre l'autre que la ronde pouvait à peine passer entre les grabats. Ils se retournaient en tous sens sur leurs couches et demandaient la mort. D'horribles contorsions nouaient sous les couvertures leurs pauvres corps mutilés. On en voyait qui, dans l'excès de la douleur, arrachaient leurs bandages, et d'autres, à force de s'agiter, roulaient sur les dalles ensanglantées. Ils entraient tout à coup en fureur, frappaient des poings leurs membres coupés, hurlaient, bavaient, se mettaient debout et puis retombaient en mordant à pleines dents la paille où ils étaient couchés.

Le tremblement de la fièvre secouait les amputés, leurs dents claquaient, on entendait leurs poumons faire heu ! heu ! chaque fois qu'ils respiraient. À boire ! À boire ! criaient-ils en se tordant les bras.

Un Prussien mourut au moment où je passai près de lui. De ses doigts crispés il faisait le pli des agonisants dans le pan de sa capote. Brusquement il se dressa sur son séant, terrible. C'était fini : il retomba aussitôt après. Il avait le crâne ouvert.

Deux hommes s'approchèrent ; on prit le mort par la tête et les pieds et on le porta dans la sacristie.

Je suivis les hommes. Un reflet de soleil traînait dans les pénombres humides, vague et doux. J'aperçus plusieurs civières, les unes par terre, les autres debout contre le mur.

Sur une des civières, deux cadavres déjà rigides étaient étendus : le Prussien fut mis dessus, en travers.

Un vieux monsieur décoré, à moustaches grises, brusque et sec, qui venait d'entrer après moi, se pencha vivement sur la civière, repoussa des deux mains la tête du prussien et regarda dessous les cadavres.

— C'est le général qui cherche son fils, me dit-on.

Les fiévreux déliraient lamentablement. On grelottait à les écouter parler de leurs familles, de leurs pères, de leurs mères, de leurs sœurs et du village où ils étaient nés. Car tous ces malheureux, ces écorchés, ces amputés, avaient là-bas une mère, une sœur, un père, une fiancée qui, pendant qu'ils râlaient, priaient à deux genoux que le roi de Prusse voulût bien finir la guerre.

Un jour, quand ceux qui n'auront pas laissé leurs os dans quelque coin de terre ignoré, sans croix, sans pierre et sans linceul, quand ceux qui seront sortis de champs de bataille, des prisons et des ambulances seront revenus, le bras en écharpe, la tête dans un bandeau, avec une jambe en moins et des béquilles sous les bras, au foyer de la famille, des voisins, mères, pères, sœurs, fiancées, maîtresses, attendront des mois et des mois à la fenêtre et à la porte le fils, l'amant, l'absent, et, ne le voyant pas revenir, s'arracheront les cheveux en se cognant le front au seuil des maisons.

Nous allions sortir ; un jeune homme étendu sur de la paille près de la porte, me tira par l'habit en me montrant un bout de papier. Il l'avait trouvé dans ses poches et y avait écrit au crayon quelques lignes.

— J'ai une vieille mère qui pleure à l'heure qu'il est, nous dit-il, et voilà un mot que je lui écris. Si vous avez pitié de la douleur, trouvez un moyen de le lui faire parvenir.

Il nous conta qu'il s'était enrôlé pour faire la guerre et qu'il avait un frère soldat comme lui. Il avait été blessé dans les champs de Givonne. On avait crié tout à coup : sauve qui peut ! et il s'était mis à courir comme les autres. Un éclat d'obus lui avait alors coupé à demi le pied et il était tombé. Il se rappelait seulement qu'au milieu de la nuit il avait entendu près de lui un gémissement : il s'était levé sur son coude et il avait vu des ombres qui se traînaient en rampant et d'autres par terre qui ne bougeaient plus. Il avait mis la main à sa jambe, le pied n'y pendait plus que par un lambeau de chair. Il avait voulu couper ce lambeau avec son couteau et il s'était évanoui. Le matin il avait été amputé par un chirurgien prussien.

Devant l'ambulance, des Prussiens et des Français causaient ensemble ; n'ayant pas les mots pour se faire comprendre, ils conversaient par gestes comme les muets. Ceux qui avaient les mains libres roulaient pour les autres des

cigarettes. Ils avaient presque tous des écharpes à la tête, au bras, à la jambe, et s'appuyaient sur des cannes et des béquilles.

Un grand gaillard à face camarde faisait des grimages dans le groupe et se penchait sur l'épaule d'un petit lignard en poussant la langue. Voyant que je le regardais, il me regarda aussi et se mit à rire, les mains sur les genoux, bêtement et sans bruit, grommelant :

— Franzosenhund ! Hou ! hou !

C'était un bavarois : la mitraille l'avait rendu idiot.

Près de là, deux officiers français, blessés tous deux, s'embrassaient à bras le corps.

— Où vas-tu ? disait l'un.

— En Belgique, répondait l'autre. Et toi ?

— Je reste.

— Prisonnier sur parole ?

— Avant tout soldat français.

— À bientôt alors, nous nous reverrons.

Un amas de sacs, de sabres, de tambours, de shakos et de chassepots s'amoncelait à quelques pas de l'église. Je décrochai d'un baudrier de tambour une baguette dont le cuivre tordu était rouillé de sang. Je pris encore un sac ; j'y mis la baguette, un lambeau de guidon, une giberne de chasseur, et je me bouclai le sac au dos.

40

Nous dépassâmes Givonne et poussâmes nos chevaux dans les champs de bataille. Des paysans ramassaient du bois, des légumes, de la paille, des cartouches, pêle-mêle. Ces petites silhouettes grêles remuant dans l'immense plaine ajoutaient à la désolation de la terre crevée par les obus.

Le ciel s'était remis à la pluie et de grandes masses brumeuses flottaient à ras du sol, roulées par la rafale.

Çà et là la haute silhouette d'un cuirassier blanc se mouvait dans les lointains, à demi-corps profilée sur la couleur papier torchon de l'horizon, raide et le cheval au pas.

Du côté de Balan un gros de uhlans courait à toute bride, apparaissant et disparaissant tour à tour au bord des ravins, au tournant des bois, en plaine et dans les champs, comme de petits points noirs étoilés d'étincelles d'acier.

Des officiers de l'état-major prussien, les jumelles en sautoir, caracolaient par dessus les chevaux crevés, le doigt tendu sur le paysage comme sur une carte. Un groupe de vieux capitaines échinés, avec des barbes de patriarche tombant sur le nombril, les cheveux aplatis derrière les oreilles jusque dans le cou, inspectaient la plaine du haut d'une butte à travers des lorgnettes qu'ils soutenaient à deux mains.

L'énorme plaine brune mamelonnait dans un demi-jour ardoisé et rayé par l'ondée.

Je la contemplai longtemps : des tas de choses sans vie gisaient partout.

Je remarquai que les talus, aux deux côtés de la route, étaient labourés par un grand passage d'hommes et de chevaux : les fers de chevaux surtout avaient entaillé le sol de demi-cercles profonds. Sur les hauteurs, des ornières polies par la roue des canons trouaient la terre de sillons entrecroisés. Des planches et des billots juxtaposés plaquaient dans les boues aux endroits les plus détrempés : vraisemblablement les canons avaient posé dessus, à sec.

Je découvris près d'un petit bois dont la haie était défoncée, une quantité de papiers souillés que la pluie collait à terre. Ô ironie ! C'étaient des papiers à musique annotés de marches, de contre-marches et de pas redoublés. À quelques pas de là, une anche de haut bois gisait parmi des livrets de soldat trempant dans la glaise humide. C'est là que s'était trouvée la musique du 45 de ligne français.

J'attache alors mon cheval à un arbre du bois et je pénètre dans les taillis. Mon pied glisse sur quelque chose de gluant et je tombe sur les mains, en arrière. Une moiteur collante que je sens à la paume et du sang que je vois à mes poignets me font regarder à terre. Je m'aperçois que j'ai glissé sur des débris de cervelles épandues, semblables à de grosses moelles blanches teintées de rouge, et sur des caillots de sang coagulés. J'arrache des feuilles aux arbres et je les roule dans mes mains poisseuses.

Les petits arbres brisés jonchent le sol de bourrées : par places on dirait la trouée d'une troupe de sangliers. Les noisetiers, les coudriers, les merisiers, couchés à plat, ont été foulés aux pieds. On a fait ripaille dans les taillis : deux quartiers de bœuf écorchés, une éclanche de mouton, l'arrière-train d'un porc, à demi-pourris, répandent une odeur fade et tiède. Des intestins de bêtes, des peaux, des plumes de volailles traînent ça et là dans l'urine et les vidanges.

Je m'enfonce dans le bois : il y a au pied d'un arbre une jupe de femme, un corsage, un bonnet et des bas de laine marqués grossièrement d'un D rouge. Je tremble de découvrir l'indice d'un viol ou d'un assassinat ; je cherche : je ne vois rien.

Àdix pas de la mystérieuse défroque, un peu de terre exhaussée, battue angulairement par la pelle, dessine vaguement la forme d'un cercueil. On a planté sur le tertre une branche de mélèze et on a accroché au moyen d'une fourragère jaune deux objets que le vent remue : la croix militaire et un scapulaire en laine rouge usée.

J'entends filtrer sous les feuilles, avec un grésillement, une petite source claire. J'y plonge les mains jusqu'au coude et m'y purifie de la souillure des cadavres.

Je remonte à cheval et reprends ma route à travers la plaine. À chaque instant la bête fait un écart et se jette sur le côté à cause des charognes de chevaux qu'il faut longer. Il y en a par milliers, le ventre en l'air, ballonnés comme des vessies soufflées, les jambes raides et la tête couchée à plat en arrière. Rien de hideux comme ces longs cadavres à postures rigides, l'œil grand ouvert et les intestins dégorgés sous la queue. La plupart ont le flanc troué, la poitrine déchirée, la tête emportée, et laissent couler par des plaies rondes leurs boyaux verts. Quelques-uns gardent dans la mort une attitude de combat et crispent funèbrement leurs jarrets au-dessus de leurs ventres comme s'ils étaient au grand galop. La bouche retroussée montre les dents jaunes, à demi écartées, et fait penser au hennissement. Ça et là je vois des ventres déchirés sur toute la longueur avec de petites dentelures de scie, comme une étoffe qui aurait craqué : la peau a crevé à force d'être tendue. Une moisissure jaunâtre bouillonne comme de l'écume dure sur les pus putréfiés, aux naseaux principalement, sous la queue et au ventre.

Je fume violemment pour ne pas respirer l'horrible pestilence de ces pourritures en fermentation.

41

Des bourgeois de Sedan étaient en train de creuser de larges trous carrés ; on les voyait piocher durement la terre et boire de temps à autre un coup. D'autres soulevaient avec des bâtons les chevaux morts, pendant qu'on passait des cordes dessous.

Quand le trou était assez profond, tout le monde se mettait à tirer aux cordes.

Le cheval tombait dans la fosse, jambes en l'air.

— Ce sera à recommencer dans deux mois, dit un bourgeois à blouse bleue et à chapeau de paille, qui donnait de grands coups de bêche à la terre.

— Je vous demande pardon, Monsieur, lui dis-je en le saluant. Pourquoi croyez-vous que ce soit à recommencer dans deux mois ?

— Parce que si dans deux mois on n'enterre pas à dix pieds ce qu'on enterre à présent à trois pieds, la France, la Belgique et l'Allemagne auront la peste, une peste épouvantable.

Il se leva, croisa ses mains sur sa bêche et reprit :

— Oui, une peste comme on n'en aura pas encore vu. — Ah ! vous faites la guerre ! vous enlevez père, fils, mari et frère à des meurt-de-faim ; vous anéantissez les familles, vous exterminez les hommes, et vous mettez pourrir tout ça dans la terre où Dieu fait venir les blés. — Eh bien ! vous en serez récompensés par la peste, le typhus et le choléra ; le monde sera semblable à une léproserie et les hommes courront dans les rues en montrant leurs gales. — La gloire ! Ah ! nom d'un tonnerre, la voilà, la gloire !

— Monsieur, lui dis-je, c'est absolument ma pensée. Mais que faire de tous ces morts ? Est-il possible d'empêcher qu'ils ne dévorent les vivants ?

— Oui, en les brûlant.

— Comme les anciens.

— Et comme les modernes. En 1814, autour de Paris, on avait fait ce qu'on fait à Sedan aujourd'hui, c'est-à-dire qu'on avait enterré à trois pieds ce qui a besoin d'être enfoui deux fois plus profondément. On sentit venir la peste et l'on prit un grand parti. Le seul parti du salut public, monsieur : on brûla. Eh bien, comme

en 1814 et bien plus qu'en 1814, il n'y a qu'une chose possible à cette heure : c'est d'ouvrir les fosses, d'en enlever les morts et de les réduire en cendres.

— Entre toutes les manières de faire disparaître les morts, celle-là est la plus noble, la plus touchante et la plus raisonnable.

— La seule raisonnable, parce qu'elle a pour elle le cœur et le bon sens. D'où proviennent les trois quarts du temps les épidémies dans les villes ? De l'approche des cimetières. L'air en passant sur ces charniers en fermentation se charge de pestilence et sème au vent d'été des germes de mort. Il n'y a pour moi dans la tradition de l'enterrement qu'une certaine poésie abstraite qui lui vient du symbolisme religieux. Enlevez la fiction sentimentale : je ne reconnais rien de plus repoussant. Tenez, moi qui vous parle, je suis médecin depuis près de vingt ans et j'ai vu jusqu'au bout sans pâlir toute la douleur humaine. Eh bien ! croiriez-vous que je n'ai jamais vu déterrer une de ces charognes qui furent des hommes sans être obligé de me tenir à quatre pour ne pas faiblir ? Cette chair, cette intelligence, cette âme de ce qu'on a aimé vivant, la supposer — même un instant — dans la nuit humide de la terre à l'état de pourriture, les vers dessus, les vers dessous, penser que les formes charmantes de la vie se changent en une triviale bouffissure purulente qui crève, se dire que des morts adorés qu'on a vus pleins de grâce et de beauté, il ne reste qu'un fumier d'entrailles grouillantes, non, il n'y a rien de plus hideux. Quant à moi, je donnerais cinq ans de ma vie pour ne pas être obligé de penser quelquefois que j'ai une femme, une fille de dix ans, un père et une mère au fond d'un trou noir où chaque heure les fait un peu plus semblables à de la moisissure.

Il passa la main sur son front et reprit au bout d'un instant :

— En vérité, une seule disparition est digne de l'homme : le feu. Oui, pardieu, le feu purificateur. Il faut que l'homme s'anéantisse entièrement dans sa grâce et sa beauté, sans passer par les souillures du temps.

— Cet homme a du cœur et de la raison, me dis-je en poussant mon cheval dans la plaine.

De la hauteur on voyait distinctement Givonne, sa petite église où flottait le drapeau des ambulances, sa grande rue pleine de monde et son abreuvoir luisant comme une grande ardoise, où les soldats menaient boire leurs montures.

Devant soi, en laissant Givonne à sa droite, on distinguait le petit village de Balan avec ses maisons blanches avancées. À ses pieds on avait la route qui ser-

pentait couleur de craie mouillée et où roulaient incessamment des convois de blessés.

Nous rencontrions souvent de petites zones étroites et longues dont la terre avait été fraîchement remuée. Des croix faites de lattes et labourées d'inscriptions au crayon s'élevaient dans ces endroits. C'étaient la plupart du temps des sépultures allemandes ; dans la grande tranchée commune, officiers et soldats dormaient ensemble du même sommeil. Il semblait que le silence redoublait encore autour de ces morts enterrés loin de la patrie. On n'entendait que le vent qui gémissait dans les croix. Et je pensais à la solitude des foyers.

Près du chemin creux qui descend aux fonds de Givonne se dressait un triste et touchant trophée. Un petit tertre, exhaussé d'un demi-pied, bosselait la bruyère : on avait piqué dedans la pointe d'un poignard.

La garde du poignard était coiffée d'un fez de zouave et une trompette bosselée pendait en travers, avec une couronne de bruyère en fleurs.

Pas d'inscription ; pas de nom. Un frère sans doute ou un ami avait orné cette obscure tombe glorieuse.

Àquelque temps de là, je vis une vieille femme accroupie sur les genoux et qui grattait de sa main crochue un champ où il y avait eu des navets. Quand elle entendit le pas sourd de mon bidet près d'elle, elle leva la tête, et lentement, en me regardant, se mit debout. Des touffes de poils gris tombaient dans ses yeux mornes ; elle était mince et sèche comme une arête de poisson, très grande, les épaules et les coudes en pointe, et l'os de ses genoux saillait à travers sa jupe en lambeaux comme sous un suaire. Elle vint à moi et ouvrit tout large ses bras comme pour m'empêcher de passer. Je lui parlai : elle ne me répondit pas. Je l'entendis grommeler méchamment entre ses dents ; elle fit aussi le geste de me battre et s'en alla comme elle était venue, en gesticulant et en frappant sa tête de toutes ses forces.

— Quelque folle, pensai-je.

Et je passai, l'âme déjà endurcie.

Une haute silhouette nue se hissa tout à coup devant moi. Au milieu d'un gazon où la piété des villageois entretenait de pâles fleurs, accroché à sa croix, un Christ peint en vermillon écartait les bras. Au pied du calvaire, deux petites marches, usées par les genoux, servaient à la prière des paysans. Sur la plus éle-

vée des deux marches, il y avait un bouquet de fleurs fanées, et un lézard se chauffait à la lueur d'un furtif rayon sorti d'entre les nuages. Quelqu'un était venu mourir là, car un peu de sang caillé rouillait les marches et des fleurs émergeait la pointe cuivrée d'un casque

En vérité, c'était une dérision atroce que ce Christ à deux pas de la bataille. À quoi te servait, ô fils de l'Homme, de laisser clouer tes bras au bois du supplice pour qu'un jour ces hommes que ta mort avait sacrés frères vinssent, au pied même de ta croix, se tuer à coups de fusils comme des bêtes féroces ?

J'ai rarement vu un coin de terre plus mélancolique que cet humble calvaire posé au rebord d'un ravin, dans un étroit enclos de haies, avec les deux pierres branlantes par lesquelles on accède à la croix. Le ciel s'était de nouveau rembruni et un jour doux et noir assombrissait encore cette petite solitude poignante comme le théâtre d'un drame. Je regardai de loin le trophée du soldat mort pour la cause des rois et près de moi la croix de cet autre grand soldat crucifié pour la cause des hommes ; à travers le silence et l'horreur de la sanglante bruyère, ils se faisaient vis à vis, antithèses redoutables que d'autres yeux que les miens ne verraient pas.

Àvingt pas du calvaire, des maisons de paysans, perchées à la crète de la ravine, n'avaient plus ni portes ni fenêtres et laissaient voir leurs petits murs noirs défoncés par les obus. Un grand trou, profond et rond, avec de la terre jetée en mottes à l'entour, excavait le bas du talus, et un superbe bouleau, cassé en deux, gisait en travers de la route. Un homme grattait avec la main le sable éparpillé par l'espèce de travail de taupe que l'obus avait fait dans la terre. Il nous montra des éclats de fer de la grandeur de la main auxquels s'ancraient des crocs terriblement aiguisés, et il avait aussi trouvé six pointes affinées dont le gros bout avait l'épaisseur du petit doigt.

L'obus avait d'abord rencontré le bouleau qu'il avait déchiré de haut en bas et dont le bois rosé hérissait à la partie coupée des dentelures inégales, puis le talus où il s'était enterré en labourant à droite et à gauche le sol.

Des villageois erraient comme des âmes en peine, scrutant la route de leurs prunelles éteintes où un reste d'affolement se mêlait à de la couardise. Ils nous abordaient quelquefois, nous demandaient des nouvelles.

— La France se relève, disions-nous alors. La voilà déjà debout. La République aura bientôt balayé le sol de la patrie. Alors vous retournerez aux champs,

et le soir, quand vous serez rentrés dans vos fermes, vous pourrez chanter gaiement sans craindre qu'on vous prenne encore vos fils pour en faire des soldats. Mais n'allez plus vous mettre un empereur dans les jambes, ni un roi, ni un prince, ni personne. Levez tous la tête et dites-vous ; c'est nous à présent qui sommes les rois.

— Serons-nous plus heureux avec la République ? nous disaient-ils mélancoliquement.

Et nous répondions :

— La République, amis, c'est la mère couveuse qui étend ses ailes sur les petits et les gros, les forts et les humbles, sans distinction, et qui donne à tous un peu de ses plumes pour que personne n'ait froid.

— Et qui nous conduira ?

— Vous-mêmes et cela vaut mieux, car les empereurs vous conduisent à Sedan et vous escamotent l'honneur et les sous. Vous êtes d'honnêtes gens, vous. Est-ce que vous voudriez, au prix de cent et de deux cents et de cinq cents hectares, livrer à vos ennemis le sol où vous êtes nés, où sont nés vos enfants ? Non, n'est-ce pas ?

Et ils répondaient en secouant la tête :

— Ça, c'est vrai, nous ne le voudrions pas.

— Eh bien, votre Bonaparte l'a fait, lui, pour garder sa couronne.

Un malheureux, ployant sous un faix de ramées, réclama notre aide pour s'alléger. Il avait une mine navrée, et tout en gémissant, nous disait :

— C'est pas tant les Prussiens, monsieur, c'est les zouaves qui nous ont fait le plus de mal. Ils ont tout pillé, tout volé, tout emporté sans payer, tandis qu'au moins les Prussiens nous faisaient des bons. Je suis d'au-dessous de Balan, moi. Y sont venus chez moi et ne m'ont pas seulement frappé, les Prussiens. Ah bien, non, qu'ils ne m'ont pas frappé. C'était poli et pas fier. Mais les zouaves ! les turcos ! Des scélérats qui vous pillent et qui ne paient pas. Et voilà, maintenant, qu'ils ont mis leur empereur à la porte !

— Vous l'auriez dû y mettre depuis longtemps. Ces zouaves et ces turcos qui vous pillaient ne sont pas les soldats de la France : c'étaient les soldats de l'em-

pire. Va voir, paysan, si les derniers, les nouveaux venus, les soldats jaillis sous le pied du Prussien pillent encore. Cesse de te lamenter et prends ton fusil.

Nous sortions en ce moment du ravin.

La route que nous avions suivie pour venir, se déroulait devant nous.

Nous mîmes les chevaux au trot et une demi-heure après, nous étions à la Chapelle.

42

Tous ceux qui, comme moi, ont fait le sinistre pèlerinage de Sedan ont ramassé dans le sang et la boue de petits carrés de papier chiffonnés et sales, lettres d'amis, lettres de mères, lettres de fiancées, lettres de grand'parents, portant encore ou la trace des larmes, ou la marque des doigts et survivant aux pauvres soldats comme pour témoigner d'un cœur éteint à présent.

J'ai lu avec douleur et respect ces échanges d'âmes et de pensées entre des morts et des vivants. Une grande ombre me serrait le cœur et il me semblait que le malheur faisait de moi l'ami de tous ces trépassés. Ils sortaient à demi de la terre et me disaient :

— Toi qui es en vie, dis à nos mères, à nos femmes, à nos frères, à nos amis qu'ils pensent à nous dans ce monde et dans l'autre.

J'ai recueilli alors ces battements de cœur épars et j'ai conjecturé dans mon âme ; puis, ouvrant la main, j'ai lâché ces oiseaux de la mort aux quatre vents.

Je n'ai gardé depuis que les lettres sans indication d'adresses.

Dieu ! qu'elles sont toutes navrantes ! On sent monter l'agonie derrière ces vivants. À peine ont-ils eu fini d'écrire qu'ils sont tombés.

Qu'on me permette d'ouvrir un instant cette poste d'outre-tombe.

Voici une traduction de l'allemand : c'est la lettre d'un mari à sa femme :

« Ma chère femme, je pense toujours à toi et je me demande quand je serai de retour dans la petite salle à manger. Soigne-toi et prends beaucoup de thé, mais ne le fais pas trop fort, car le thé fort agite les nerfs. Hier, me trouvant avec Hans

et un vieux camarade de Francfort qui m'a sauté dans les bras en me criant : « J.... J..., comment vas-tu ? » j'ai pris quelques grains du thé que tu m'as mis dans les poches et je l'ai mis tiédir dans l'eau d'une gamelle. Oh ! comme c'était bon, ma chère femme. Je voudrais bien être avec toi au coin du feu, près de la bonne maman que j'embrasse de tout mon cœur. Il faudra, ma chère femme, payer de suite la traite du banquier Von... J'ai consulté hier mon carnet et j'ai vu que l'échéance est là. Si tu n'a pas assez d'argent, va le voir ; c'est un bon homme, tu le prieras de remettre l'échéance à trois mois. Je pense nuit et jour à vous tous, à ma petite Minna chérie, oui, oui, à tout le monde et même à la vieille Lotte qui fait de si bonnes fricassées aux prunes. Je crois que cela va finir, car nous sommes fatigués on ne peut plus et les Français ont ce qu'ils méritaient. Quand je t'ai écrit avant-hier que Ludwig K... se rétablirait, je me trompais. Ludwig est mort ce matin. Je lui ai coupé des cheveux pour sa mère. C'est la pauvre Hélène qui en pleurera ! S'il y a moyen, ma bonne femme, prépare-les à cette grande douleur. Moi, j'aurai tant de monde à préparer quand je reviendrai. Mon pied va bien à présent ; j'ai fait ce que tu m'as dit. Enfin, je suis aussi bien qu'on peut être loin de sa chère femme et de sa petite fille chérie. Dis à Minna que je lui rapporterai des colliers et des joyaux. À propos, j'ai perdu la chaîne que j'avais prise pour toi, mais ce n'est rien, il n'est pas difficile d'en trouver d'aussi belles. Hans t'embrasse, mais moi je te serre, toi, la maman et Minna, éperdûment contre mon pauvre cœur qui éclate. Ton Frédérich. »

Et voici des lettres françaises.

Un fils écrit à sa mère :

« Maman, c'est pour vous dire que votre bien-aimé fils est tout à fait guéri de son entorse et je marche déjà sur des béquilles. À présent je suis étonné d'avoir tant cherché à aller me battre, car vous ne pouvez comprendre, maman, ce que c'est que de se tuer sans être fâché l'un contre l'autre. Je serais content de ne pas guérir pour ne plus retourner à la bataille. Je n'ai pas reçu votre lettre du 10, dont vous me parlez, ni celle de mon oncle François. Dites-lui, maman, que la montre d'or va toujours bien. Ah ! que je voudrais être dans vos bras et vous dire combien je vous aime. Je ne veux plus faire que vos volontés, je prendrai un emploi ; oui, maman, j'ai regret à présent d'être soldat. Envoyez-moi votre bénédiction et soyez rassurée sur le sort de votre fils. Paul. »

Une mère écrit à son fils :

« Brie. Mon cher fils, je t'envoie les 10 francs que tu me demandes. C'est un de mes amis qui me les a prêtés ; car je me trouve fort gênée en ce moment. Je ne reçois plus d'argent ; voilà 3 mois que tu nous manques et ta sœur Marie-Rose ne peut travailler, par suite d'un panaris à la main. Tu as heureusement du pain et cela nous console. Nous sommes en bonne santé et tout le monde te fait des compliments. M. D… a été obligé de prendre un autre domestique, mais il te trouvera une bonne place. C… a tiré 105. Je m'attends à toi dans quelques semaines.
Ta mère qui t'aime, V F… 1 mai. »

Voici l'amoureux. Qu'il est craintif et timide ! Il s'abrite derrière la permission des parents. Pleure, Julie, si tu l'as aimé, car Roger te trahit maintenant pour la mort.

« Mademoiselle Julie, je vous écris comme vos bons parents m'ont permis de faire, car je ne l'aurais jamais osé sans cela, quoique j'ai tant besoin de vous parler. Ah ! ma chère Julie, depuis que je vous ai quittée, j'ai bien pensé à l'espoir que vos parents seraient les miens et que je sortirais de la milice pour aller demeurer ensemble à la ferme. Maman m'a écrit qu'il est tombé, le 13, de la grêle grosse comme des noix, et nous avons perdu le chanvre, le blé, la vigne. Les fruits sont hâchés comme de la confiture, et c'est arrivé le 13 juin. Est-ce que de votre côté, il est tombé aussi de la grêle ? Les jours sont longs ici comme des années, je relis toujours la lettre de votre bon père. Ah ! si vous aviez écrit seulement votre nom au-dessous, ma chère Julie ; mais votre bon père me dit que vous allez vous-même porter la lettre à la poste. Voyant cela, j'ai embrassé le papier, car vous l'avez touché. Mademoiselle Julie, jamais je ne serai heureux qu'auprès de vous, j'aimerais mieux mourir si nous ne devions pas nous marier. Demandez à vos chers parents, qui ont été si bons pour moi, de m'écrire un mot. Oui, Julie, j'aimerais mieux mourir. On nous a envoyés sur Metz, où nous resterons, je pense, quinze jours. Dites à maman qu'elle m'écrive à Metz. Comment va Thomas C… ? Moi, je vous présente bien tendrement mes amitiés, ainsi qu'à vos chers parents.
25
août.xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxRoger. »

Un mort va buriner dans du bronze sa douleur. Écoutez ce sanglot dantesque. On sent qu'il tend les bras à la mêlée, celui-là, avec l'espoir qu'elle l'emportera. Un âcre amour viril se mêle dans la tourmente de cette âme à la tendre fraternité caressante pour une sœur.

« Mon cher frère et ami, c'est fini. Je ne veux plus la revoir. Cette femme a été fatale pour ma vie. Maintenant il faut lui arracher mon nom des mains, oui, par tous les moyens. Nul arrangement possible, vois-tu. Nous en sommes, du reste, arrivés à nous haïr l'un l'autre ; je n'ai que toi et notre sœur qui me retiennent encore. Qu'elle ignore ce que cette femme nous a fait à tous. Je le veux, je t'en prie. J'ai besoin d'argent. Tu prendras dans le tiroir de gauche trois billets de cent francs. Les Bavarois nous sont tombés dessus, il y a trois jours. Dieu merci ! jusqu'à présent je suis sain et sauf ; nous verrons la fin. Chasse tes inquiétudes. Tu sais bien que je suis un homme. Je te promets du reste de ne pas faire de folies. Ton cher filleul et frère jusqu'à la mort. »

Gaston.

Oui, pauvre cœur sourcilleux, à présent tout est fini, sans que tu pensasses si bien dire.

Il me sembla voir alors tous ces macabres, la bouche pleine de terre et les vers leur rongeant les yeux.

43

Quand je m'éveillai le lendemain matin, le pâtre cornait dans les rues de Bouillon, et m'étant levé, je vis sortir une à une des hangars et des étables, avec des meuglements, les vaches balançant leurs pis entre leurs jambes.

Rien ne semblait changé à la vie habituelle : une douceur flottait sur la ville endormie et l'aube noyait dans une pâleur rosée la tranquillité des maisons.

Brusquement les portes claquèrent, et le défilé des funèbres figures recommença, régulier, incessant, stupide, avec des cœurs irrésignés et un accroissement de stupeur.

Puis, comme je tournais les yeux, j'aperçus le père affolé qui de ses deux doigts levés sur le front d'un bœuf, souriant, croyait bénir son enfant. Et le geste terrible et doux finit par emplir le paysage, raillant Dieu dans ses tabernacles.

Trois mois séculaires ont passé sur ces épouvantes.

Et voici qu'aujourd'hui, veille de l'an, la Meuse étant gelée et les pauvres gens grelottant sur les routes, je termine ces pages véridiques, assis dans mon grand

fauteuil, sous la cheminée à manteau à laquelle j'ai pendu le sac, la giberne et la baguette de tambour, pendant que mes chiens, tournés en boule, ronflent dans l'âtre qui pétille, et je pense en moi-même :

— Le sang est bon à quelque chose, puisqu'il a rendu la France invincible.

Imp. A. DERENNE, Mayenne. — Paris, boul. Saint-Michel, 52

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Charniers_%28Lemonnier%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.